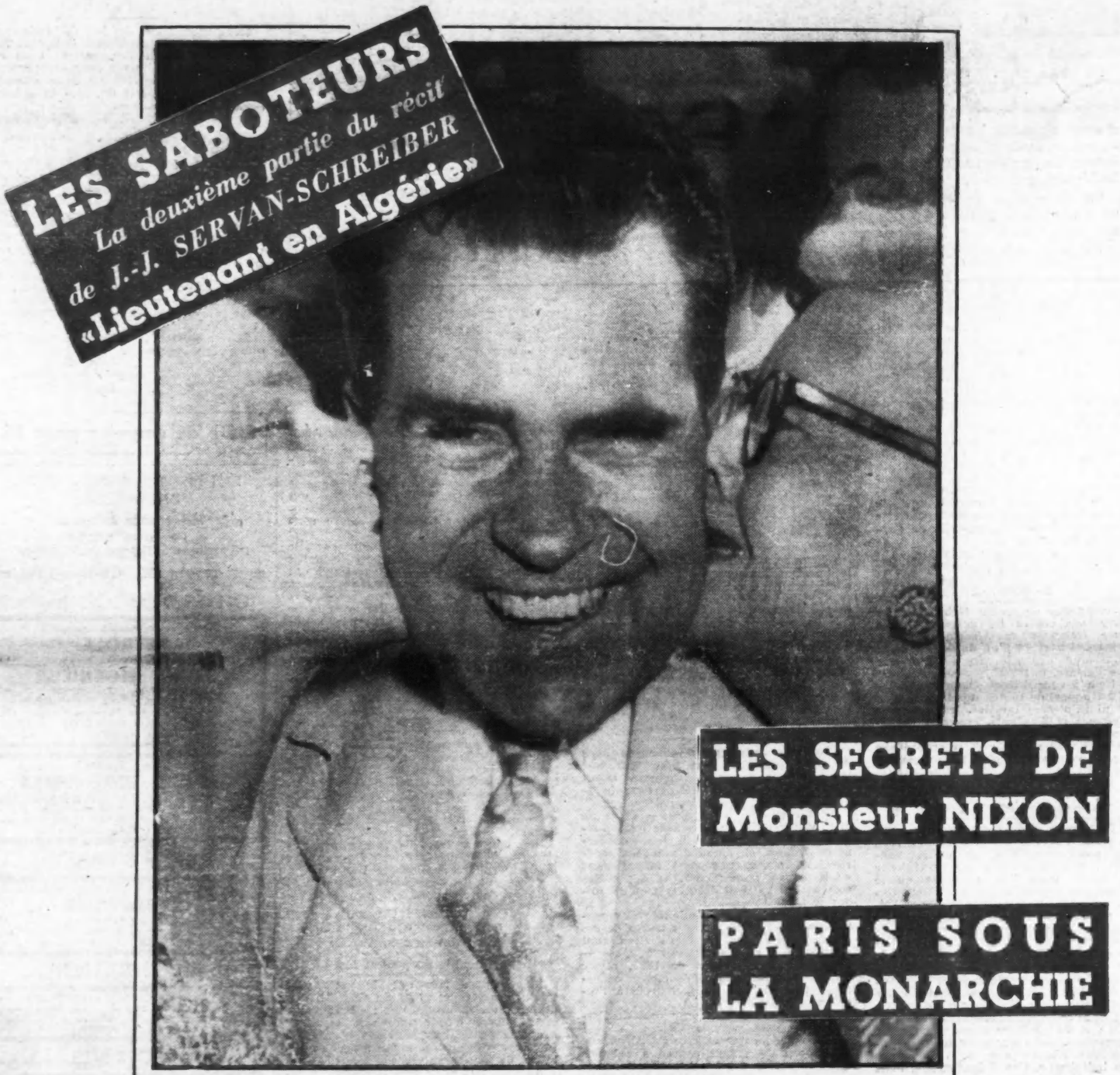
L'EXPRESS

12 AVRIL 1957. — N° 303. 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0.828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7



M. RICHARD NIXON, VICE-PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS.
« L'Afrique est trois fois plus grande que l'Europe et cinquante-quatre fois plus grande que la France. » (Nouveau Larousse Universel.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — La parenthèse ouverte par le voyage d'Elisabeth d'Angleterre à Paris est fermée. Ministres et citoyens replongent dans la réalité. Quel bilan peut-on établir à propos de l'Algérie ? Que l'on travestisse, à droite ou à l'extrême-gauche, l'émotion de l'opinion, elle continue à s'exprimer et fait s'écrouler une imposture : celle qui consiste à annoncer une politique, à en soutenir une autre et, par conséquent, à échouer dans les deux. Reprenant son récit, J.-J. Servan-Schreiber décrit comment, dans la tâche quotidienne de l'armée, cette contradiction se traduit. M. Nixon, qui a découvert l'Afrique, a découvert aussi l'Algérie... — Le Sénat a un nouvel élu : M. Marcel Dassault, homme réaliste qui n'achète que ce qui est à vendre. Il a payé, pour son siège, une reprise justifiée. — Les radicaux dissidents ont un congrès, un président, un secrétaire général et se sont trouvé un passé. Ont-ils un avenir ? — Pour M. Eden, un message d'Eisenhower : le Président, qui a condamné le Premier ministre, voudrait sauver le malade. — Les Italiens ont des ministres bien organisés. L'un d'eux a intercepté le message que le président de la République envoyait au président des Etats-Unis et dont les termes ne sont pas conformes aux vœux du gouvernement. — Les Anglais ont trouvé un nouveau Guizot qui leur dit : « Enrichissez-vous ». — Les Polonais s'apprêtent à recevoir Mao Tsé-toung et suggèrent aux Français de servir d'intermédiaires entre eux et les Américains, etc.

PARIS EN PARLE. — Paris a vécu trois jours sous la monarchie et nos photographes trois jours avec ceux qui voulaient « voir la reine ». — Le dramaturge allemand Bertolt Brecht, qui envahit brusquement la presse française, était un grand homme prudent. — Le sport français est atteint d'hémorragie : les footballeurs français peuvent être exportés. Mais la France ne peut pas importer de joueurs étrangers, etc.

L'édition algérienne de « L'Express » est amputée de tous les articles de ce numéro ayant trait à l'Algérie. (Voir le détail de notre sommaire en page 3.)

"En Plein Ciel"
au Paradis de la Gastronomie
ANDRÉ PIGNARRE
Reprend ses dîners le
20 AVRIL avec JAN DRANOW
et son orchestre
Salle pour banquets - Parc pour voitures
RESTAURANT DE LA TOUR EIFFEL
INV. 19-59 & 44-67

* * * * *

La lettre de « L'EXPRESS »

Trois jours de récréation.

Paris a vécu trois jours, avec bonne humeur et gentillesse, sous la monarchie.

Dans l'accueil réellement chaleureux qu'il a réservé à la petite reine consciencieuse dont la télévision révélait combien elle était à la fois appliquée et mal assurée, le public parisien mêla sans doute bien des sentiments confus.

Sur la scène du monde, deux vieux pays saignant par bien des blessures, se réchauffaient l'un l'autre et montraient aux jeunes peuples impatients comment on sait recevoir et être reçus quand on a à la fois deux mille ans de traditions et de bons techniciens de l'éclairage...

Dans le climat d'angoisse où les événements d'Algérie maintiennent la France, Paris pouvait s'accorder, avec bonne conscience, la halte d'un soupir...

Un peuple sensible à l'esthétique offre plus volontiers son cœur et ses hommages à une jeune femme gracieuse auréolée de diamants qu'à un gras monarque en jaquette...

La télévision, plaçant chacun au centre de chaque fête, supprimait la frontière entre les privilégiés et les autres, les privilégiés dépouillés par les caméras de leur mystère, devenant au contraire les acteurs parfois comiques d'un grand spectacle offert à tous...

Mais des divers sentiments qui précipitèrent les Parisiens par centaines de mille sur la place de l'Opéra (où ils étaient aussi gais que le public, dans la salle, était guindé) et, sur les rives de la Seine, le plus puissant était peut-être l'attrait de ce plaisir oublié : pouvoir, enfin, être « pour ».

Applaudir la reine d'Angleterre et son mari parce qu'ils sont jeunes et jolis, cela n'engage à rien, et surtout pas à se sentir un jour prochain effroyablement dupés...

Ils n'étaient le symbole d'aucune politique, les fourriers d'aucun emprunt, l'alibi d'aucune opération électorale, les responsables d'aucune défaite, les partisans d'aucune action...

Rien que les plus grandes vedettes du monde dans un film en technicolor.

Le film est terminé. Voilà revenue l'heure des Actualités.

Françoise GIROUD.

Présence française

J'ai trouvé le temps de lire intégralement, en voyage, votre numéro du 29 mars. Dans ces temps de lassitude, c'est une lecture saine et réconfortante, capable de susciter des vocations, si le mot ne vous fait pas peur — vocation de la vérité, de la tolérance, partant de l'efficacité.

Vos articles et documents, comme ceux que j'ai particulièrement goûtés, de René Capitant, de J.-J. Servan-Schreiber, de Domenach, du général de Bollardière, du scandale à Moscou, sont dans les domaines de la pensée, de la tradition, de l'honneur de notre pays, l'expression d'une présence française qui nous fera peut-être un jour pardonner l'autre, celle de l'appellation contrôlée.

Capitaine J.-M. Bressand,
Paris.

Je préfère...

La campagne de presse déclenchée par « L'Express » contre les agissements de l'armée française en Algérie s'accorde étrangement avec ce plan de dénigrement systématique organisé depuis dix ans contre l'armée. (...)

Je tiens à vous dire que nous continuerons à traquer, de toutes nos forces, sans pitié ni faiblesses inutiles, les assassins de femmes et d'enfants, ennemis implacables de notre pays. Entre le sang arabe et le sang français, je préfère encore que coule, ne vous en déplaise, le sang arabe.

P. Martin,
Dijon.

Raciste et néo-colonialiste

Il faut croire que les gouvernants français perdent réellement la tête pour vous faire poursuivre. Car, ce qu'ils s'entêtent à vouloir obtenir par la violence maladroite, vous leur proposez de le réaliser par une politique « intelligente » plus ou moins paternaliste. Cette politique néo-colonialiste n'est d'ailleurs pas inconnue pour les patriotes algériens puisqu'il y a belle lurette que MM. Blachette, J. Chevallier et Mendès France l'ont exprimée.

Vous faites preuve de racisme à l'égard des Algériens musulmans à l'exemple des colonialistes d'Algérie. Pour ces derniers, l'Algérien musulman est toujours « un Arabe » et l'Algérienne musulmane « une Mauresque », alors que pour les plus paternalistes d'entre eux nous devenons « des indigènes ». Car, à leurs yeux, nous n'avons pas droit à une nationalité. (...)

La politique du double jeu n'est plus de mise pour un peuple résolument engagé dans une lutte décisive pour son indépendance nationale.

M. B.,
Algérien,
Paris.

Sont-ils inconscients ?

Est-il si facile aux « consciences émues de prendre leurs responsabilités au moment de la constatation des abus », comme le dit Robert Lacoste (« Le Monde », 23 mars) ? Je ferai simplement remarquer ceci : les « abus » en question sont devenus une méthode bien consciente (...)

Comment veut-on qu'un petit sous-officier maintenu (c'est mon cas) puisse s'opposer efficacement à ces « abus » ? Est-il besoin de « tenir nos chefs au courant » (je cite M. Lacoste) ? Cela reviendrait à dire qu'ils sont inconscients. Et je n'ose le penser.

Quant aux commissions d'enquête, nous voudrions bien en voir la trace. Elles seules pourraient permettre une réaction efficace. Ce qui est dommage, c'est qu'en attendant, une bonne partie de la troupe finit par trouver normales les méthodes de la reconquête : la salle de « tabassage » est devenue une chose aussi normale que le bureau de semaine. Et puis, comme « les Arabes ne valent pas grand-chose », ce n'est pas si grave... Et puis « eux » ne se gênent pas pour en faire autant (...)

Nous sommes encore quelques-uns à lutter, car nous savons tout cela trop écœurant pour nous y laisser prendre. Mais de parler suffira-t-il ?

[*Ce correspondant étant actuellement mobilisé, nous ne donnerons ni son nom ni même ses initiales.*

L'armée sera à vos côtés

Cinq ans de guerre d'Indochine dans des unités de guérilla et, pour finir, une thèse politique sur le Vietnam m'ont convaincu — dans le réel et l'absolu — de la stupidité de pareilles entreprises.

Tout ceci pour vous dire — et je ne m'en cache nulle part — avec quel intérêt et quelle sympathie je suis vos derniers articles, et, d'une façon plus générale, le combat que vous menez dans « L'Express » pour la défense des seules valeurs qui vaillent désormais qu'un soldat se fasse tuer.

Le moral de l'armée auquel vous portez atteinte ? Il s'agit sans doute de ces fameuses « Forces morales » dont tout élève officier s'est vu infliger l'exposé — conforme au règlement de 1805, révisé 1895 — par quelques instructeurs à éperons et à crinière, mais chauves à l'intérieur de la tête !

Vous n'attentez pas au moral de l'armée, monsieur, vous la libérez.

Après l'Indochine et avec l'Algérie, une génération de jeunes cadres a compris que l'adoration des fétiches n'était pas le seul apanage des communistes ; elle ne maintiendra plus bientôt n'importe quel ordre à tout prix : un ordre néfaste avec lequel ni elle ni le pays dont elle est le bouclier n'ont plus partie liée.

Cette génération est encore empêtrée — c'est vrai — dans des habitudes, des scrupules ou des préjugés. Il faut l'aider à s'en débarrasser et vous y contribuez.

Si vous passez en jugement — ce qui m'étonnerait — l'armée sera à vos côtés. N'hésitez pas à ouvrir son dossier. Nous sommes, en tout cas, quelques-uns à attendre l'occasion pour le faire même si nous sommes assez bien placés pour en mesurer les risques.

Capitaine P. Dabezies,
officier parachutiste,

Un seul mot : mensonge

Ayant été moi-même rappelé en Algérie, j'ai lu avec attention vos articles dans « L'Express » relatant l'existence de certaines méthodes employées par les forces dites de « pacification ». Je pense que le fait de rendre publiques ces vérités qui échappent encore à bon nombre de Français sincères constitue une œuvre réellement salutaire (...)

Votre inculpation vous honore, car elle est celle de dizaines de milliers de jeunes Français appelés ou rappelés et qui ont assisté impuissants aux mêmes scènes, aux tortures, aux exécutions sommaires dont plus personne à l'heure actuelle ne peut nier l'existence, mis à part les membres d'un gouvernement dont la politique se résume dans le seul mot : mensonge.

Je tiens à vous donner ici le modeste témoignage de ma solidarité.

Sous-lieutenant Francis Pichinoty,
Marseille.

Que faire ?

Nous essayons, autour de nous, de dire la vérité, de diffuser ce que vous apportez. Certains écoutent, bouleversés. D'autres se bouchent les oreilles et crient les mots que vous entendez, ceux de Tixier-Vignancour, de Lacoste, de Lejeune : « Trahison... Insulte à l'armée... Défaitisme ».

Depuis quand la vérité, même dure, est-elle synonyme de trahison ? On retrouve là l'atmosphère de l'affaire Dreyfus.

Avec vous dans ce combat. Que faut-il faire pour que tout ne soit pas perdu ?

Lucien Gilles,
militant chrétien (protestant)
Saint-Jean-de-Muzols.

Queuille au poteau ?

La dernière fois que le petit père Queuille a été président du Conseil, il a déclaré avec détermination : « Il faut que cette guerre d'Indochine soit terminée avant la fin de l'année. Nous n'avons ni les moyens financiers ni les moyens militaires de la poursuivre. »

Aujourd'hui, pour de tels propos, il serait accusé de défaitisme, de démoralisation de l'armée et de trahison...

Les étudiants défileraient avenue des Champs-Elysées en criant : « Queuille au poteau ! »

Pas les étudiants d'Algérie ! Ils s'intéressaient peu à l'Indochine (...)

Si l'on a su que deux capitaines français avaient été tués à coups de bâton dans le Sud-Vietnam, personne en France n'a protesté. Il a été vaguement question de faire des représentations à M. Diem.

Alors quelle est aujourd'hui la sincérité de l'indignation des patriotes au sujet du capitaine Moureau ?

Dr Hérisson,
Nice.

Ils avaient un privilège

Ayant moi-même entendu, au cours de mon service militaire en Tunisie, tenir des propos comme : « C'est une race à exterminer... Nous avons intérêt à massacrer... Les scrupules sont faits pour les idéologues... Prenons exemple sur les Allemands pendant l'occupation... » (!) et certains se vanter publiquement d'avoir participé à des répressions et à des tortures (détails à l'appui) avec le regret de ne pas avoir toujours « carte blanche », je ne doute pas un seul instant de l'authenticité des faits que vous rapportez dans « Lieutenant en Algérie », car la mentalité est la même vis-à-vis de tout indigène (...)

Nous sommes revenus à l'époque de l'affaire Dreyfus. Zola et le colonel Picquart seraient encore condamnés de nos jours ; mais du moins avaient-ils le privilège de n'être pas inculpés par des hommes qui se disent « républicains » et « socialistes » ! (...)

Pierre Baron,
ancien dentiste auxiliaire
à la 12e S.I.M., à Tunis.

Une loi

C'est, hélas ! une des lois de la vie que l'on en arrive fatalement à employer les mêmes armes que l'ennemi. Et dans ce cas particulier (ce genre de guerre) à une armée de criminels et assassins d'innocents, on ne peut, à la fin, opposer qu'une armée de police (...)

Mlle M.-A. C...,
Saint-Médard-d'Eyrans.

J'ai regretté...

Je me situe assez loin de votre journal. J'ai cependant suivi vos articles sur l'Algérie. J'en ai regretté le style journalistique.

Cependant, vous avez l'impérieux devoir de faire part à vos lecteurs de votre expérience de rappelé. Par vos articles, vous sensibilisez une opinion publique si lente à s'émouvoir parce que trompée et abusée chaque jour. Et vous soulevez la haine de ceux-là qui la trompent et qui l'abusent.

Sur ce point-là, je tenais à vous dire que j'étais avec vous.

C. B.,
rappelé à Palestro,
La Rochelle.

Suite du courrier page 36

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 18, r. du Faub.-Montmartre, PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

POUR VOS VACANCES DE PAQUES
Choisissez le voyage qui vous convient !
PARMI 200 PROGRAMMES PRESENTES
dans 4 BROCHURES récemment édités par la C.F.T.
• NOUVEAUTES 57 (voyages de 5 à 25 jours)
• EXCURSIONS EN AUTOCAR de 1 à 5 jours
• CROISIERES EN MER (103 suggestions !...)
• CROISIERES AERIENNES à travers le monde
ENVOI GRATUIT DE LA BROCHURE DEMANDEE
COMPAGNIE FRANÇAISE DE TOURISME
14, BOULEVARD DE LA MADELEINE, PARIS (8e) - OPE. 97-93
Bureaux ouverts de 9 à 21 heures sans arrêt, même dimanche

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Société de Recherches Exploitation
PETROLE
demande pour service production
JEUNE INGENIEUR
LICENCIE MATHEMATIQUES
avec CERTIFICAT DE PHYSIQUE
ou culture équiv. Stage Paris avant. séjour Afr. Noire. Adr. C. V. à no 52.353 Contesse Publicité 20, av. de l'Opéra, PARIS (1er) qui transm.

Importante Société Industrielle recherche
JEUNES INGENIEURS
Radio-électriciens : Sup-Elec, Télécomm. Bordeaux, Toulouse, I.R.G., pour laboratoires d'études. Env. C. V. à no 907 PUBLYNOR, 2, square d'Aquitaine (19e), qui transmettra.

OFFRES D'EMPLOIS

Importante Société Industrielle recherche
SECRETAIRE
expérimentée 25-35 ans formation secondaire et connaissance anglais de préférence. Envoyer C.V. à O.P.P., no 1037, 12, rue de l'Isly (8e)

REPRÉSENTATION

J. F. 28 a. sérieuse, active, exc. cult. gén. + lic. droit, 4 ans. exp client. ch. Représent. édition préf. ou activ. diffusion Public Relat. Paris-Banl. Ecrire EXPRESS no 551.

PROPRIETES

RECHERCHONS POUR ACHAT PROPRIETES rapport et agrément
LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS. ANJ. 77-65

FONDS DE COMMERCE

COMMERCE GROS
tenu depuis plus de
100 ANS PERE en FILS
Une des plus importantes affaires du genre
250 millions de ventes entièrement comptant
RAPPORT 15 MILLIONS
Belle installation avec appartement. Bail à volonté.
A reprendre par cession d'actions sans frais
Concours illimité du cédant
AIGUIER 6, boulevard Strasbourg BOT. 16-33

CAPITAUX

GROS BENEFICES
à DAMES - MESSIEURS
disposant d'un capital de 1 à 5 millions. Capital restant en mains. Revenus importants tous les mois. Compatible avec situation existante. Sérieuses références. Ecrire Agence MERY 26 M, 1, rue des Italiens, en indiquant capital disponible. Discrétion assurée

LES AFFAIRES FRANÇAISES

Vous trouverez dans ce numéro :

- Le courrier des lecteurs pp. 2 et 36

Les Affaires françaises

- La semaine .... p. 3
- La première étape par J.-M. Domenach .... p. 4
- Condamnés à l'O.T.A.N., par *** .... p. 4
- Algérie : le rapport des responsables .... p. 5
- Elections : M. Dassault au Sénat .... p. 5
- Partis : Les dissidents trouvent un passé .... p. 6
- En deux mots .... p. 6
- Opinion : Un métier à part p. 7

Les Affaires étrangères

- Etats-Unis : Le Voyage à Boston .... p. 8
- Italie : Le président a des idées .... p. 8
- Est-Ouest : L'équilibre de la terreur .... p. 8
- Pologne : Entre la Chine et la France .... p. 9
- Grande-Bretagne : Enrichissez-vous .... p. 10
- Afrique : Les secrets de M. Nixon .... p. 10

Actualités

- Sports, Médecine .... p. 12
- Visite : Paris sous la monarchie .. pp. 13, 14, 23, 24
- Avocats .... p. 25
- Economie, Je, Tu, Il La cagnotte .... p. 26

La marche des idées

- **La 2e partie du récit de J.-J. SERVAN-SCHREIBER : LES SABOTEURS pp. 15 à 22**

Paris en parle

- Broadway en parle Cinéma, Opéra ...... p. 27
- Jazz, Disques, Exposition, Théâtre .... p. 28
- **L'homme de la semaine : BERTOLT BRECHT ou la vérité difficile pp. 29, 30**

Lettres

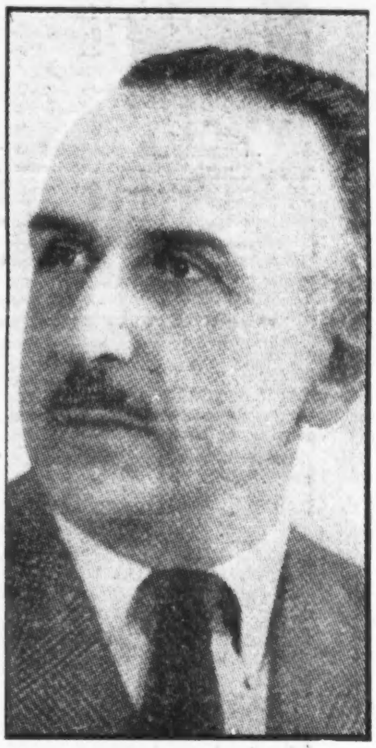
- Un réactionnaire révolté : J. de Maistre .... p. 31
- Traduction, Politique p. 32 Tous les goûts sont dans la semaine .... p. 32

Les pages au féminin

- Essais .... p. 33
- Vacances, Idées ...... p. 34
- Mode, Bon à savoir, Recette p. 35

M. CLAUDIUS-PETIT.
Un cri d'angoise.

M. JACQUES PEYREGA.
Un témoignage incontesté.



M. PHILIPPE BARRÈS.
Un éditorial inattendu.

LA SEMAINE

La boule de neige

LE vendredi 5 avril, à l'heure où siégeait le Conseil des Ministres, un quotidien parisien du soir sortait avec cette manchette sur sept colonnes : *Lacoste soumet aux ministres le plan arrêté hier à Alger avec les généraux et les préfets.* En sous-titre, sur trois colonnes, on lisait : *Sanctions décidées aujourd'hui contre les généraux de Bollardière et Faure.* Un tout petit paragraphe expédiait le problème qui était, en fait, au centre des délibérations gouvernementales : *Quant à la suggestion d'une commission de juristes « apolitiques » qui irait contrôler la légalité des méthodes de l'armée, M. Lacoste n'y paraissait guère favorable.*

Trois heures plus tard, le même journal, dans sa seconde édition, titrait imperturbablement sur les mêmes sept colonnes : *Création d'une « Commission de sauvegarde des droits et libertés individuelles en Algérie. A chaque abus signalé, cette commission devra déterminer si l'accusation est justifiée ou calomnieuse.* Quant aux sanctions annoncées contre le général de Bollardière, il n'en était plus question. *La procédure régulière suit son cours,* notait simplement le commentaire.

Jour après jour, la pression de l'opinion qui avait déjà provoqué la prise de conscience gouvernementale se faisait plus lourde, la protestation s'étendait.

> *En quinze jours,* notait dans l'hebdomadaire *Opinions* M. Claudius-Petit, député et ancien ministre, *le climat politique français a brusquement changé. Un interdit a été levé et l'on parle ouvertement, tout le monde parle de ce qui, depuis deux ans, était considéré comme un sujet tabou : le véritable climat de l'affaire algérienne.*

Le leader de l'U.D.S.R. poursuivait:

> *Le temps est venu de crier notre angoisse que n'effacent ni n'atténuent les déclarations officielles et les enquêtes réconfortantes.*

Les protestants

Dans le même esprit, une déclaration du Conseil de la Fédération protestante de France s'élevait, le même jour, en termes vigoureux *contre certaines pratiques policières.* Faisant *appel à la conscience publique,* la Fédération protestante déclarait :

> *L'assurance des autorités que ces sévices ne seraient perpétrés — ce dont nous avons la conviction — qu'en violation des ordres les plus formels, ne saurait nous satisfaire... La décision de ces autorités de ne tenir compte que des témoignages signés (alors qu'ils risquent d'attirer et ont attiré sur leurs auteurs des représailles) nous satisfait moins encore. Le devoir des autorités est de chercher à savoir et non de fournir des prétextes à éluder ce devoir.*
>
> (...) *Nous ne croyons pas au surplus que des moyens qui en eux-mêmes contredisent la fin (ici la pacification des cœurs) puissent, malgré les succès immédiats qu'obtient la force, servir à cette fin.*

Les scientifiques

En écho, dans une nouvelle lettre au Président de la République, des universitaires et des chercheurs parmi lesquels M. Leroi-Gourhan, professeur à la Sorbonne, plusieurs directeurs d'études à l'Ecole des Hautes Etudes et 61 membres de la Recherche scientifique, insistaient :

> *Nous avons la conviction que la mise en œuvre de telles méthodes constitue non seulement un facteur de démoralisation pour la jeunesse de notre pays qui est conduite à les appliquer, mais une atteinte à la moralité de la nation entière.*

Les professeurs

Le même jour encore, on apprenait que le Bureau du Syndicat national de l'Enseignement supérieur approuvait chaleureusement la protestation de M. René Capitant *« dont le geste honore l'Université tout entière ».*

A Alger cependant, la publicité donnée au témoignage du doyen de la Faculté de Droit, M. Peyrega — et non ce témoignage lui-même, qui n'était pas contesté — suscitait de vifs remous. Seize professeurs de la Faculté de Droit de la capitale algérienne protestaient. Les étudiants réclamaient *l'expulsion dans un délai de trois jours* de M. Peyrega, l'avertissaient qu'il était considéré par eux comme *démissionnaire de facto.* Infatigable, un des collègues du doyen, M. Paul-Emile Viard, ancien député démissionnaire du M.R.P., parce qu'il jugeait ce parti trop mou sur le problème algérien, agitait les organisations d'ultras pour donner l'impression d'un mouvement d'opinion. Il y parvenait d'ailleurs assez bien, puisque le doyen Peyrega, convoqué à Paris, était molesté à son départ d'Alger.

Les étudiants

D'autres voix, cependant, s'élevaient avec autorité. Celles de l'Union nationale des Etudiants de France (U.N.E.F.), en particulier, qui manifestait lundi, dans un communiqué, *à la suite de nombreux témoignages de rappelés qui, de tous côtés, tendent à prouver l'emploi en Algérie de méthodes contraires aux lois de l'humanité et à l'honneur français... son émotion indignée.*

> *Nous ne saurions tolérer,* ajoutait l'U.N.E.F., *que la guerre d'Algérie se poursuive dans de*

(*Suite en page 5.*)

PAQUES 1957
Ouverture Samedi 13 Avril
CASINO
NORMANDY-HOTEL • HOTEL DU GOLF
DEAUVILLE
NEW GOLF • TOUS LES CLUBS DE SPORTS
CASINO et NORMANDY
resteront ouverts
JUSQU'EN OCTOBRE

ATTENTION...
AUX DÉJEUNERS D'AFFAIRES
L'après-midi vous trouve-t-elle sans ardeur au travail ? Alors, suivez cette recette : buvez à table deux grands verres d'eau d'EVIAN Source CACHAT qui est légère à l'estomac et rince les reins.
Evian conserve la forme !
EVIAN
SOURCE CACHAT
Si pure ! Si légère !

J.-M. Domenach.

LA PREMIÈRE ÉTAPE

L'OPINION publique, cette reine mystérieuse des démocraties, ne trône pas au septième ciel. Elle a son corps et ses besoins. Elle a besoin, pour vivre, d'hommes, de papier, d'argent ; elle a besoin d'air et de nourriture. Malheureusement, on n'aperçoit en ce moment que des assemblées intimidées, une radio domestiquée, des journaux complices — tout un système qui se donne le mot pour apprivoiser, divertir, anesthésier l'opinion. Sans parler d'Alger, où des militaires propagandistes fabriquent eux-mêmes l'information qu'ils diffusent tambour battant.

Bien sûr, en dehors de la presse vendue (nous prenons le mot au sens large, au sens où Paris-Soir affirmait fièrement de n'être vendu qu'à ses lecteurs), il reste des organes où l'on fait métier de chercher la vérité. Nous ne les nommerons pas, afin de ne gêner personne. Mais que leur nombre est donc restreint ! L'opinion, anesthésiée sous sa tente d'oxygène, ne respire plus que par quelques canaux qu'un rien pourrait obturer — une pièce de quarante sous !

Nul n'est certain de posséder la vérité. Mais lorsque la discussion n'est plus possible que dans un cercle sans cesse rétréci, lorsque cette armature de l'opinion, qui protège la discussion contre les oukases du pouvoir, est devenue aussi fragile, alors il est permis d'affirmer, sans lyrisme, que la démocratie est très malade. On a tort de croire, chez nous, que la démocratie ne peut mourir que violemment, sous la botte des fascistes ou le poignard d'un dictateur. Il y a des morts douces. Il y a, disait Péguy, des bourreaux mous.

LES hommes qui sont au pouvoir se prévalent volontiers de l'opinion publique. En un sens, ils n'ont pas tort : une grande partie de l'opinion les soutient. Mais « avoir l'opinion pour soi » n'est aucunement le signe qu'on est dans la juste voie. J'aurai presque envie de dire : au contraire. Dans un livre (1) d'une loyauté poignante, Walter Lippmann tire de son expérience de l'entre-deux-guerres cette conclusion : « La vérité, déplorable, est que l'opinion publique s'est trompée lourdement dans les circonstances critiques où elle a prévalu. » Alfred Sauvy, dans son livre sur l'Opinion publique, parvient à la même constatation: « Sur les grandes questions, l'erreur a été la règle, étant donné la pauvreté de l'information. »

Etant donné la pauvreté de l'information... C'est que, précisément, la démocratie consiste moins à suivre l'opinion qu'à l'informer, c'est-à-dire, en partie, à lui résister : à combattre son penchant naturel vers les explications simplistes, les solutions faciles.

LÀ réside la grande faute que les hommes au pouvoir commettent à l'égard de l'opinion. Au lieu de la raisonner, ils la séduisent. Lorsque Guy Mollet se présenta devant les électeurs, il leur promit une paix rapide en Algérie ; venu au pouvoir, il promet toujours une paix rapide en Algérie, mais par des moyens inverses. On terminera l'affaire en six mois, en trois mois, en un quart d'heure... Ni avant ni après les élections, on n'a expliqué les données réelles de la situation, les lignes d'une solution raisonnable. On cherchait seulement à contenter l'opinion. Et l'opinion est toujours contente lorsqu'on lui restitue sous une forme officielle, et d'apparence « bien informée », les souhaits qu'elle forme afin qu'on en finisse au plus tôt.

L'opinion, naturellement, veut que les choses aillent mieux. On est sûr de se la concilier en lui répétant publiquement ce que lui murmure son inconscient, et l'on réussit toujours à l'exciter contre les obstinés qui prétendent que les choses ne vont pas si bien : ce sont eux, magiquement, les coupables. A Méline qui s'indignait que les intellectuels dreyfusards affaiblissent l'armée, Jaurès répondait : « Je m'étonne d'avoir à rappeler à monsieur le président du Conseil que ceux qui préparent la débâcle ne sont pas ceux qui signalent à temps les fautes. »

MALGRE la faiblesse de ses moyens d'expression, l'opinion — j'entends l'opinion consciente, celle qui refuse la morphine — arrive pourtant à se faire entendre. Ainsi nous autres, qui avions signalé les abus de la pacification, n'étions officiellement que des menteurs, il y a un mois encore. Aujourd'hui, c'est M. Pflimlin qui se rend à la présidence du Conseil avec son dossier d'atrocités sous le bras. Une commission est créée tout exprès pour examiner ce qui, il y a un mois encore, officiellement n'existait pas.

La vérité est que l'opinion joue son rôle, un rôle sacrifié mais un rôle de salut public, en donnant à des parlementaires, des chefs politiques, des ministres, et même des journalistes, le courage de dire eux-mêmes ce qu'ils savent, de faire eux-mêmes ce qu'ils doivent faire, et qu'ils ne disaient pas et qu'ils ne faisaient pas, parce que — c'est du moins leur excuse — « l'opinion n'était pas prête à les comprendre ».

L'opinion doit exiger maintenant qu'on n'en reste pas aux solutions ambiguës, car cette commission à double tranchant peut également dire la vérité et l'étouffer. Il était si simple, il serait si simple de prendre quelques sanctions nettes, d'annoncer quelques mesures de redressement. Mais non. Comme disait Jaurès au temps de l'affaire Dreyfus — et ne nous lassons pas de citer cette voix qui parle pour les muets honteux d'aujourd'hui : « Nous mourons tous, depuis que cette affaire est ouverte, des demi-mesures, des réticences, des équivoques, des mensonges, des lâchetés. »

Ce premier éveil de l'opinion, il faut encore l'orienter vers une appréciation objective de la situation et des moyens de sauver, de recréer une amitié avec le peuple algérien. L'indignation était une étape que l'étouffement de la vérité rendait nécessaire : tant de mensonge ne pouvait aboutir qu'à la colère. Mais l'indignation morale n'est pas encore une opinion politique. L'opinion ne se dégage qu'au niveau d'une discussion véritable, c'est-à-dire s'il existe une opposition. La politique française sera menacée des pires erreurs, et la démocratie courra un risque mortel tant que n'existera pas d'opposition véritable. C'est une tâche urgente que de la reconstituer.

J.-M. DOMENACH.

(Copyright « L'Express ».)

(1) Crépuscule des démocraties (Fasquelle).

CONDAMNÉS A L'OTAN

ON peut tout faire avec une bombe atomique — comme, selon la formule célèbre, avec des baïonnettes — sauf s'asseoir dessus... C'est du moins l'opinion qui tend à se répandre dans certains milieux politiques occidentaux.

Avoir « sa » bombe règle tous les problèmes, garantit toutes les indépendances, à condition, bien entendu, d'avoir préalablement obtenu des Etats-Unis les quelques douzaines d'engins téléguidés qui — l'exemple anglais en ferait foi — suffisent à protéger le ciel et le sol nationaux.

L'Allemagne va avoir ses engins, la Hollande assure qu'on les lui a promis, M. Mollet, dit-on, n'a qu'à les demander pour les recevoir. Après quoi l'Alliance atlantique, déjà bien lézardée, n'aura plus qu'à sombrer tout doucement dans l'oubli et la décrépitude. Les Anglais l'auront voulu. Tant pis !

L'ennui est que les choses sont loin d'être aussi simples. Il ne suffit pas d'avoir sa bombe, il faut aussi pourvoir l'expédier au destinataire éventuel et, surtout, éviter que celui-ci ne se charge le premier de l'envoi. Et ni les Etats-Unis, ni la Grande-Bretagne, ni la France ne peuvent se targuer d'y parvenir seuls.

Jamais la sécurité n'a été aussi obligatoirement collective qu'aujourd'hui, pour des raisons économiques et techniques.

UN chasseur moderne à réaction coûte de 150 à 300 millions de francs, un bombardier léger de 350 à 700 millions, un bombardier moyen comme le B. 47 1.500 millions, un bombardier stratégique de série B. 52 2 milliards 800 millions ; une base aérienne du type OTAN 7 milliards, une station-radar de renseignement et de contrôle 1 milliard 550 millions (1).

A quoi l'on peut répondre que l'âge des fusées transformera certaines de ces données. Certainement, mais les frais de construction, moins élevés, puisque les séries seront plus restreintes, seront remplacés par les frais d'études : l'aviation américaine estime qu'elle doit disposer à cette fin, chaque année, de plus de 335 milliards.

S'il parait très difficile de concevoir une puissance aérienne défensive et offensive purement nationale sur le plan économique, il est absolument impossible de la réaliser sur le plan technique. Les gouvernements, pendant les premières années de l'Organisation atlantique, ont voulu conserver sous leur responsabilité directe la protection de leur ciel. Ils ont admis récemment qu'elle ne pouvait être efficace sans un minimum de coordination.

Etre alerté à temps : le problème, aujourd'hui où les bombardiers les moins rapides avancent de 20 kilomètres à la minute, n'est soluble qu'en disposant d'un minimum d'espace entre la chaine de radars et les bases de défense.

SI l'U.R.S.S., après avoir paru y renoncer, a remis la main sur la Hongrie, c'est que ce pays, si petite que soit sa superficie, représentait pour elle de l'espace, donc du temps. Si l'adversaire éventuel voulait synchroniser ses attaques et faire tomber simultanément ses bombes sur Londres, New York, Paris et Chicago, il lui faudrait franchir les réseaux radars du Grand Nord canadien, de l'Atlantique et du Pacifique plus d'une heure avant le rideau de fer européen. Il est évident que l'Europe serait prévenue. Inversement, une attaque sur l'Europe aurait le temps de déclencher les représailles du Strategic Air Command américain. L'OTAN vient de décider la construction d'une chaine de surveillance éloignée qui s'étendra de la Norvège à la Turquie. Pourrions-nous nous en passer ?

La mise en œuvre elle-même des moyens de défense n'est pas possible sur un espace restreint. Les avions à réaction, pour en rester aux techniques du moment présent, peuvent difficilement se préoccuper des frontières nationales. Il suffit de demander aux pilotes français qui pendant la bataille du Sinaï ont sillonné du nord au sud le ciel d'Israël qu'ils étaient chargés de défendre contre une éventuelle attaque des Iliouchine 28, ce qu'ils pensent de ces promenades dans une cage étroite... Le temps de vol d'une escadrille à réaction est d'autre part limité par son énorme consommation en carburant. S'il lui faut revenir à sa base après chaque vol en combat, elle perd une grande part de son efficacité : les avions doivent pouvoir se poser de façon interchangeable sur les terrains de ses alliés.

ENFIN le commandement de la défense ne peut être qu'interallié : le ciel est trop vaste et la terre trop petite pour qu'il faille à chaque changement de territoire changer de chef. La France, dans sa plus grande longueur, ne représente qu'une heure d'avion...

Les fusées, demain, ne simplifieront pas la situation. Elles iront plus vite, voilà tout. Il faudra supprimer les derniers intermédiaires entre l'alerte et la défense et lier probablement de façon directe le radar d'alerte et le déclenchement de l'engin antiaérien.

L'OTAN n'a jamais été capable de dépasser le stade militaire. Mais son quasi-échec dans les autres domaines — politique, économique et social — ne peut dissimuler qu'une nécessité demeure : maintenir et améliorer le dispositif de défense. Tant qu'un désarmement réel et efficace ne sera pas intervenu, les « Atlantiques » sont condamnés à vivre ensemble...

★ ★ ★

(Copyright « L'Express »)

(1) Général Bailly, chef d'état-major de l'armée de l'air, « Revue militaire générale », mars 1957.

VINS D'ALSACE
☆
GEYL et BASTIAN
Maison fondée en 1898
NEGOCIANTS à
VENDENHEIM (BAS-RHIN)
BEBLENHEIM (HAUT-RHIN)

LA NEF
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE
Le numéro d'avril est en vente chez tous les marchands de journaux

EDGAR FAURE : Edouard Herriot
◆
UN DOCUMENT :
Comment le sultan Ben Arafa renonça au trône chérifien
◆
OU VA VOTRE ARGENT ?
Santé publique et médecine libérale
Les étudiants en médecine ont la parole

chez votre Tailleur :
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

(Suite de la page 3.)

telles conditions. S'il était vrai que la guerre d'Algérie ne pût se poursuivre par d'autres moyens, c'est à cette guerre elle-même qu'il faudrait mettre fin...

La protestation de l'U.N.E.F. faisait rebondir la crise latente qui se manifeste depuis deux ans au sein de l'organisation. Dès le lendemain de la publication de ce communiqué, la Fédération nationale des Etudiants en Droit, ainsi que les Associations parisiennes du Droit et des Sciences, se désolidarisaient du bureau, annonçaient même leur intention de quitter le Mouvement.

La Ligue des Droits

Mercredi, la Ligue des Droits de l'Homme prenait acte du fait que la création par le gouvernement de la fameuse commission était une reconnaissance officielle de ce que *les abus et les sévices systématiquement niés jusqu'à présent ne sont pas imaginaires.* Et elle formulait aussitôt cet avertissement important et précis :

Le Bureau de la Ligue des Droits de l'Homme considère que le nouvel organisme ne pourra remplir effectivement sa mission que s'il est mis en mesure d'agir comme une commission d'enquête ; à cet effet, il doit disposer de tous les pouvoirs d'investigation nécessaires et les témoins appelés à être entendus par lui doivent bénéficier, en droit et en fait, des immunités accordées devant les commissions parlementaires.

La même préoccupation se retrouve également dans le communiqué publié le même jour par le Bureau politique de la Nouvelle Gauche. Tout en voyant dans la création de la commission *une première victoire de la conscience publique,* la Nouvelle Gauche insiste :

La manière dont sera choisie cette commission, ses attributions et les considérants de la déclaration ministérielle inspirent de graves inquiétudes. En effet :

1) La commission sera nommée par le Président du Conseil, ce qui revient à dire que c'est l'Exécutif qui est chargé de contrôler l'Exécutif...

2) Elle sera placée « auprès du ministre résidant » et donc ne jouira pas d'une entière indépendance.

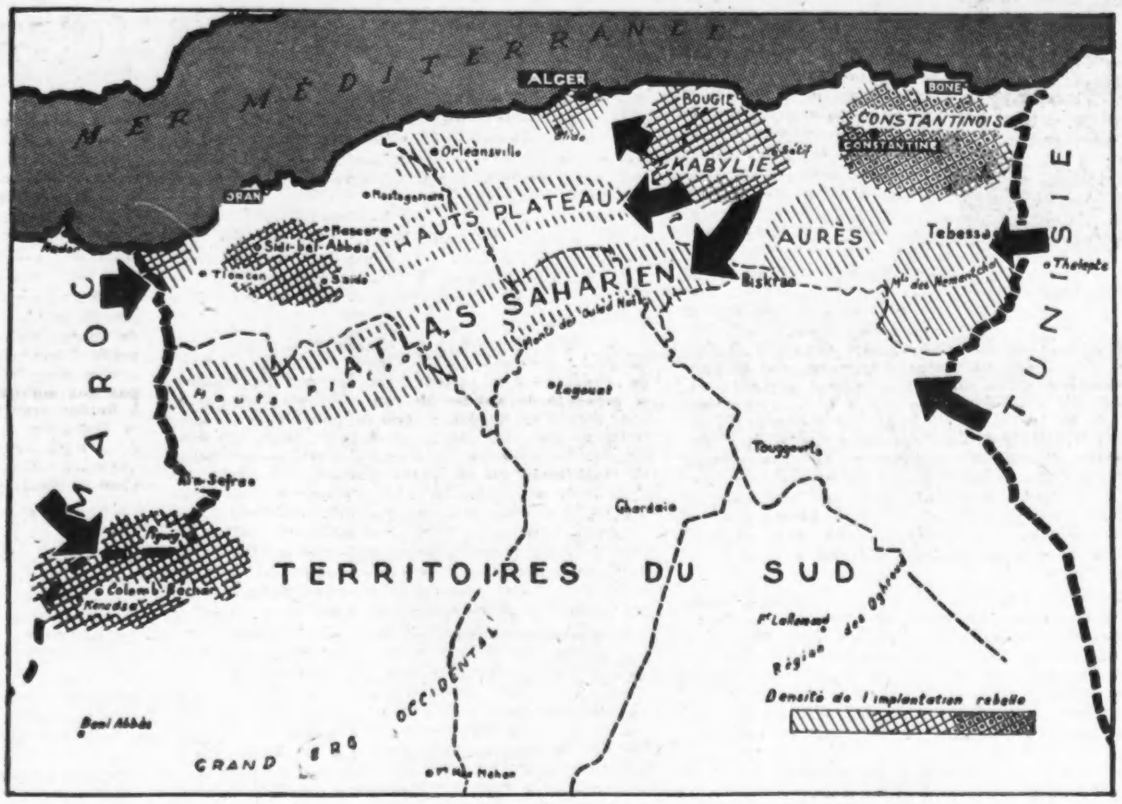
3) Elle n'aura pas les pouvoirs d'une véritable commission d'enquête et, en revanche, elle pourra servir le cas échéant à surveiller la presse...

« Le Figaro »

La lecture de la presse parisienne de mercredi offrait par ailleurs bien des sujets de méditation. Dans *Le Figaro,* le lecteur trouvait un éditorial inattendu — quant au journal et non quant à la signature — de M. Philippe Barrès. L'ancien député R.P.F. cherchait *non seulement dans la brève déclaration du général de Bollardière, mais dans les articles que ce général approuve* — les lecteurs de *L'Express* savent quel récit *Le Figaro* répugnait là à désigner plus clairement — *les expressions les plus extrêmes de ce qu'on veut appeler la crise morale de l'armée.* Il faisait suivre une longue citation du récit « Lieutenant en Algérie » du commentaire suivant :

Peut-on s'exprimer plus nettement ? L'armée n'est ni découragée, ni incertaine sur la valeur morale de sa mission. Elle souffre au contraire de n'être pas mise en mesure de remplir toute sa mission. Elle dénonce une crise du commandement aux échelons supérieurs où s'élabore la politique d'ensemble. Rien de tel ne s'est jamais produit aux pires moments, sous Lyautey, sous de Lattre, ni pendant la guerre sous de Gaulle. Pourquoi ? Il y avait alors une tête qui prenait ses responsabilités. Aujourd'hui, le ministre de la Défense nous affirme « qu'aucun membre du gouvernement n'est partisan des tortures, ni de l'anarchie dans l'armée ». Heureuse nouvelle, mais insuffisante ! Le souverain crée l'anarchie s'il se dérobe à gouverner...

OFFICIEL



Deux dangers permanents : les frontières tunisienne et marocaine (dont il est dit, selon les cas, ou qu'elles sont désormais « verrouillées », ou que, sans elles, le conflit algérien serait depuis longtemps apaisé). Un point sombre : le Nord-Constantinois, où les maquis sont organisés, mobiles et puissants. Différentes « taches » de contamination (en gris hachuré sur la carte). Tout ce que la rébellion a perdu en direction politique. elle l'a gagné en extrémisme militaire. En gros, trente mille rebelles, mais qui se renouvellent constamment, malgré des coups très sévères et d'incontestables succès français sur le plan local.

Les communistes

A l'autre extrême politique, *l'Humanité* multipliait les efforts pour tirer à elle la protestation contre les excès commis en Algérie. Son éditorial recensait toutes les interventions que nous venons de relever ; ses pages en étaient remplies. Et le journal ajoutait, sans la moindre trace d'humour: *Nous n'avons pas relâché notre action et la vérité aujourd'hui s'impose à tous.*

Malheureusement, dans le même numéro de l'organe communiste, une brève information faisait éclater l'équivoque en vertu de laquelle l'extrême gauche revendique aujourd'hui ses lettres de noblesse dans la lutte pour la défense de l'homme et mettait, d'un mot, le doigt sur ce qui la disqualifie pour longtemps dans une telle protestation nationale : un meeting de solidarité envers le peuple algérien, sous les mots d'ordre de *« Paix, liberté, indépendance pour l'Algérie »,* s'était tenu, rapportait-il, *...à Budapest !*

Cependant, la méfiance que commencent à inspirer à tous les protestataires, à « ces consciences troublées » qui suscitent l'ironie de M. Guy Mollet et de M. Bourgès-Maunoury, les règles retenues pour la constitution et le fonctionnement de la commission qu'ils constituent eux-mêmes pour enquêter, sur leur ordre, à propos de leur propre gestion, se manifestait par des décisions positives.

Sur la demande des principales organisations de déportés de la Résistance, la Commission internationale contre le régime concentrationnaire confiait à MM. Louis Martin-Chauffier et Théo Bernard une mission d'enquête en Algérie.

Au cours de sa réunion hebdomadaire, le Bureau du parti radical entendait longuement le ministre de la Défense nationale qui l'avait cité à comparaître devant lui. A sa sortie, M. Bourgès-Maunoury s'efforçait par ses déclarations de créer l'impression que sa déposition n'avait été qu'un long et violent combat contre ses contradicteurs, et qu'il avait finalement triomphé de leur interrogatoire.

Un fait cependant concluait : le propre parti du ministre de la Défense nationale avait pris la décision de constituer une commission d'enquête et de l'envoyer contrôler sur place les affirmations qui avaient été produites devant lui par le responsable de l'Armée.

⁂

Le ministre de la Défense nationale inculpe les journalistes qui veulent décrire la réalité algérienne ; le ministre résidant à Alger supprime chaque semaine sur son territoire les journaux français qui ne se satisfont pas de la vérité officielle ; voici maintenant que le président du Conseil en vient à interdire aussi la vente d'un journal en France même. L'hebdomadaire « France-Observateur » qui devait paraître jeudi matin a été saisi. M. Guy Mollet a estimé qu'il n'avait pas à motiver sa décision !

ALGÉRIE

Le rapport des responsables

JEUDI dernier, autour de M. Robert Lacoste, les personnalités qui sont aujourd'hui investies des plus hautes responsabilités en Algérie, étaient réunies. Quatre militaires : les généraux Salan, Allard, Noiret et Redon. Les super-préfets Lambert, Papon et Barret. Ordre du jour officiel : mise en place des réformes. Ordre du jour réel : « Où en est la pacification ? »

Pour la première fois, depuis neuf mois, le ministre résidant voulait faire le point. A Paris, non seulement l'opinion s'irritait sur certaines méthodes employées dans la répression. Mais encore le président du Conseil avait parlé d'une économie de 100.000 hommes en Afrique du Nord. Un homme coûte un million par an. Démobiliser 100.000 hommes, c'est économiser 100 milliards. M. Guy Mollet s'était montré décidé à faire cette concession à M. Ramadier, c'est-à-dire à ne pas « céder aux militaires ».

Les déclarations optimistes sur les succès de la pacification n'avaient pas manqué ces derniers temps. Non plus que les rapports officiels faits au président du Conseil. Puisque cela allait si bien, les économies étaient donc possibles. La question était bien posée : il ne s'agit pas de savoir si les rebelles peuvent remporter une victoire (cela est impossible) ; si la France domine la situation militaire (il est certain qu'elle la domine, et nettement), il s'agit de savoir si les rebelles ont été suffisamment atteints pour ne plus faire régner une insécurité qui commande le maintien des 400.000 hommes. Or, les militaires, sur ce point, sont formels : le maintien est impérieux. Davantage : aux frontières tunisiennes et marocaines, il faudrait plus d'hommes encore qu'avant.

Il y a quelques jours à Carcassonne, le ministre de la Défense nationale, M. Bourgès-Maunoury, déclarait :

« En Algérie, sur le plan militaire, les choses vont mieux. Elles vont même bien. »

Le tout est de savoir ce que l'expression « aller bien » veut dire. C'est ce qu'ont expliqué à M. Robert Lacoste les sept personnalités réunies.

Il n'y a aucun doute : après le vote favorable de l'O.N.U., l'échec de la grève insurrectionnelle, l'échec de la grève scolaire, la capture de certains réseaux rebelles dans les villes, et quelques engagements importants dans le bled, les autorités françaises d'Algérie ont eu l'impression qu'une première manche était nettement gagnée. Le calme régnait dans les villes principales. Même une certaine détente y était observée. Pendant les deux premières semaines de janvier, 2.500 rebelles avaient été abattus. Un mortier, 7 mitrailleuses et 630 pistolets automatiques avaient été récupérés. En février, le nombre d'exactions rebelles n'était que la moitié de celui de janvier. A Alger, les actes terroristes passaient de 91 par mois à 19. Enfin, dans les écoles algéroises, les enfants musulmans passaient de 70 le 1er février à 32.750 le 2 avril.

Mais il était facile aussi de constater que les succès obtenus à Alger l'avaient été au prix de l'occupation par 10.000 parachutistes de tous les quartiers d'Alger, et chaque fois que le contrôle et l'investissement se relâchaient — le terrorisme réapparaissait.

M. Robert Lacoste, lui, posait d'autres questions. Il cherchait à savoir s'il y avait autre chose dans ce succès qu'une victoire des armes sur les armes, ou en tout cas si la puissance d'attaque des rebelles avait sensiblement diminué. Or, il avait sous les yeux tous les bilans.

30.000 rebelles

Du 1er au 4 avril, une cinquantaine de fermes étaient détruites dans l'Oranais. La région d'Arzew et de Port-aux-Poules subissait les premières attaques de fellagha depuis le début de la rébellion. Dans le djebel Driss, une bande forte de 150 hommes avec un armement moderne affrontait trois sections de nomadisation : 25 soldats français étaient tués. En un seul jour, 25 attentats terroristes faisaient 25 morts et 40 blessés. Plusieurs sérieux accrochages se produisaient dans le Sud. Le train de Colomb-Béchar déraillait une fois de plus.

En fait, les coups sévères portés aux bandes rebelles n'ont pas, semble-t-il, affecté leur puissance. Officiellement, les pertes rebelles sont de l'ordre de 2 à 3.000 hommes par mois. Mais les insurgés n'ont aucun problème de recrutement : ils ne connaissent qu'un problème d'armement. Officiellement encore on récupère environ 2.000 armes par mois ; or, la contrebande en armes modernes serait de l'ordre de 3.000 par mois. Ce qui fait que, actuellement, 30.000 rebelles sont en « activité », soutenus par un nombre approximativement analogue d'auxiliaires et de supplétifs...

La carte de la rébellion a sensiblement évolué. Le « quadrillage » effectué par les 400.000 soldats français présents en Algérie depuis un an a amené les états-majors fellaghas à modifier leur implantation. Les Aurès et les Nementcha ne sont plus le cœur de l'insurrection: les rassemblements de population ont entraîné la disparition de certaines bandes. Les groupes importants de Kabylie ont essaimé vers le Sud, le long de l'Atlas et des Hauts-Plateaux. L'Oranais, la région de Figuig, de Colomb-Béchar, d'Orléansville, ont vu par contre s'accroître les effectifs rebelles : 10.000 hommes seraient implantés actuellement dans ces régions. Les forces rebelles les plus importantes sont cantonnées dans le Nord-Constantinois : près de 15.000 hommes, les mieux armés, infestent cette zone, bénéficiant indiscutablement d'une aide tunisienne particulièrement efficace.

La parade

Le problème des frontières est en effet permanent. Si la frontière marocaine est théoriquement bouclée, tout au moins sur 120 kilomètres, de la mer jusqu'à Tlemcen, depuis qu'un réseau de barbelés et de tours d'observation a été installé, la frontière tunisienne demeure largement ouverte. Près de 5.000 rebelles sont stationnés dans des camps d'entraînement tunisiens. Les renforts d'hommes et de matériels affluent : il y a trois mois, une caravane transportant 10 mitrailleuses, 24 pistolets mitrailleurs et une centaine de fusils de guerre était interceptée par les forces de surveillance...

L'aide tunisienne et marocaine est très importante. M. Lacoste affirme que sans elle la rébellion serait éteinte. On le disait auparavant à propos de Nasser.

Mais le ministre résidant se rend compte que poser le problème algérien en termes strictement militaires est une erreur. Il écrit dans une directive adressée au début de mars aux inspecteurs généraux de son administration :

« Le F.L.N. poursuit avec résolution, sur l'ensemble du territoire de l'Algérie, la mise en place d'une infrastructure politico-militaire. Si nous ne réagissons pas avec vigueur, il est certain que le personnel politique et administratif ainsi formé acquerra progressivement une grande influence sur des masses déjà sensibilisées par la propagande. »

M. Marcel Dassault.
Une reprise justifiée.

Il ne suffit pas d'abattre des combattants, s'ils sont remplacés. Il ne suffit pas de démanteler des réseaux s'ils se reconstituent. Il ne suffit pas d'arrêter des chefs quand leur action a suscité dans le peuple la volonté de mener à terme ce qu'ils ont entrepris. La parade à la guerre révolutionnaire implique l'initiative politique.

ÉLECTIONS

M. Dassault au Sénat

DIMANCHE dernier, au second tour de scrutin, M. Marcel Dassault a été élu sénateur de l'Oise avec la belle majorité de 781 voix sur 1.304.

A cette nouvelle, un certain nombre d'observateurs politiques ont laissé éclater leur indignation. Dans un grand journal de droite, l'un d'eux constate avec amertume : *« Le barrage dressé au premier tour par les adversaires désunis de M. Dassault n'a pas résisté aux fortes pressions du puissant constructeur d'avions. L'Oise a voté... « utile ».* Et « Le Populaire » retrouve presque le ton de 1936 pour noter : *« M. Dassault, le milliardaire, propriétaire des usines d'aviation Bloch, propriétaire aussi, de fraîche date, du journal « L'Oise libérée », a été élu... »*

Singulière fureur ! Il n'y a pourtant absolument rien qui puisse surprendre dans cette élection, rien qui justifie cette soudaine pudeur, cette colère mal contenue. M. Dassault, grand industriel et banquier, est en effet milliardaire. C'est un homme qui sait ce qu'il veut et qui paie comptant ce qu'il achète.

Il a voulu un journal : à grands frais, un magazine hebdomadaire est né aussitôt, dirigé par un général député. Il a voulu un autre journal, quotidien celui-là ; il l'a acquis au prix fort ; un autre général député gère ses parts ; il paie les factures.

Le jour où M. Dassault a décidé d'être lui-même parlementaire, il a fait le nécessaire pour acquérir l'investiture d'un parti, une place sur une liste électorale, l'appui des notables locaux : trois mois plus tard, il était député des Alpes-Maritimes.

Mais une élection au suffrage universel n'est pas seulement coûteuse : elle est aussi incertaine. Le système des apparentements qui l'avait fait élire en 1951 n'ayant pas fonctionné en 1956 de façon aussi sûre, M. Dassault s'est retrouvé inconfortablement assis dans un siège éjectable, comme un vulgaire pilote d'avion « Mystère ».

Il a aussitôt tiré avec sang-froid la leçon de cette aventure. Le suffrage à deux degrés, en usage pour l'élection des sénateurs, que désignent les seuls notables, lui a paru plus sûr. Précisément, un sénateur offrait de céder sa place, avec reprise justifiée il est vrai. M. Dassault a payé la reprise : à M. Sène, sénateur de l'Oise depuis 1948, il a acheté son journal « L'Oise libérée ». Puis M. Sène a démissionné de son siège sénatorial pour provoquer une élection partielle.

Ayant réuni 600 de ses futurs électeurs (qui sont 1.345 alors qu'il en avait 268.211 dans les Alpes-Maritimes) M. Dassault a pu leur annoncer qu'il avait obtenu 400 millions de crédits spéciaux pour son nouveau département.

Une brève campagne, persuasive, menée par les meilleurs spécialistes électoraux, a créé le climat favorable. Le magazine de M. Dassault relatait dans le même temps les péripéties de la course d'automobiles organisée dans l'Oise par le futur sénateur, et gagnée par un garagiste de Beauvais. Son quotidien offrait de son côté aux lecteurs parisiens une surprenante page sur les difficultés de la culture de la betterave, principale richesse du département. Sans coup férir, dimanche, M. Dassault a recueilli le fruit de ses efforts et de ses sacrifices.

Tout n'est pas à vendre

Sous l'étiquette du « Rassemblement rural », il fait son entrée au Sénat avec l'intention proclamée de constituer un intergroupe de même dénomination et de conquérir dans le prochain gouvernement le ministère de la Reconstruction et du Logement. Cette dernière ambition n'est pas nouvelle : les huit logements ouvriers édifiés par le constructeur d'avions dans les Alpes-Maritimes sont là pour en témoigner. Les sans-logis de l'Oise feraient bien de s'en aviser.

Depuis six ans, aucun observateur politique tant soit peu informé, aucun journaliste, ne peuvent prétendre ignorer la démarche de M. Dassault. Mais cette démarche n'est nullement tortueuse et ceux qui s'indignent, pensant que tout est à portée de son carnet de chèques, ont tort : M. Dassault n'achète que ce qui est à vendre.

PARTIS

Les dissidents

L'ENTREPRISE des radicaux « dissidents », qui ont tenu à la fin de la semaine dernière leur congrès constitutif à Asnières, illustre bien les paradoxes de notre système politique.

Voilà un parti qui n'avait rien : ni grands ancêtres, ni traditions, ni alliances, ni responsabilités gouvernementales, ni même de doctrine. Seulement une haine commune — celle du « mendésisme » — et une certaine communauté d'intérêts et de clientèle, pour rassembler les « notables » qui le composent. Mais pas de passif, pas d'obligations, pas d'entraves.

Maintenant, après leur congrès, ils ont tout ce qui fait le bagage d'un parti classique — tout, sauf une doctrine. Des hommages émus, qui n'étaient en réalité qu'autant de flèches contre tout autre radicalisme que le leur, leur ont acquis un grand ancêtre, d'autant plus aisément annexé qu'il venait de disparaître : le président Herriot. M. Queuille, élu président par acclamations, tient le rôle du patriarche ; M. André Morice, opportunément relayé par un revenant, M. Martinaud-Déplat, est l'ac-

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

UN certain nombre de députés, représentant un large éventail de partis, de la gauche au centre-droit, ont pris cette semaine l'initiative de demander au gouvernement que le deuxième centenaire de la naissance de Robespierre soit marqué par des cérémonies officielles. Hommage indirect, non dénué pour certains d'arrière-pensée, à l'actuel successeur de l'Incorruptible à la mairie d'Arras, M. Guy Mollet, qu'on appelle d'ailleurs dans son pays « le Robespierrot ».

Parmi les noms des signataires figurait celui d'Antoine Pinay. Mais le leader modéré, qui séjourne actuellement au Brésil, s'est ému : par téléphone, il a immédiatement démenti qu'il ait souscrit à une telle proposition ; démenti qu'un seul journal, « Le Figaro », a précieusement enregistré.

M. Georges Bidault, lui, n'avait pas contresigné la proposition. Mais l'ancien professeur d'histoire s'adresse, dans « Carrefour », avec l'égale virulence qu'il apporte à toutes ses interventions, « à ceux qui se figurent que Robespierre est un héros national » pour leur rappeler le bilan de la Terreur.

A une époque qui ne manque pas de sujets de discussion, voilà au moins un thème de débat parlementaire qui paraît, presque, sans péril.

★

DEPUIS un an, des centaines de parlementaires, hauts fonctionnaires, diplomates, journalistes, ont appris à reconnaître le petit déclic qui, au cours d'une conversation téléphonique, annonce l'entrée en scène de la « table d'écoute ». Jamais sans doute ce procédé de police n'a fait l'objet d'une aussi large utilisation, non à l'encontre du régime, mais des adversaires ou même des amis politiques du président du Conseil.

Si habitué et résigné même qu'il puisse être à ces procédés, un militant socialiste a eu quand même le souffle coupé d'entendre l'autre jour M. Guy Mollet lui lancer du ton le plus naturel : « Alors ? Il paraît que tu dis du mal de moi au téléphone ? ».

★

DEPUIS la mort, lundi dernier, du cardinal Segura, archevêque de Séville, on se demande au Vatican quand le Pape décidera de la convocation d'un Consistoire pour pourvoir les onze « chapeaux » vacants au Sacré-Collège.

Pie XII tient en effet secrètes jusqu'au dernier instant les décisions de ce genre : ainsi, en 1953, le cardinal Feltin, archevêque de Paris, apprit le même jour sa prochaine nomination par un message de Rome et par la presse. Cependant, on pense que le Consistoire pourrait être réuni au début de l'hiver prochain, et déjà des listes de « probables » commencent à circuler.

Parmi les onze « chapeaux » qui seront attribués au Consistoire, deux au moins pourraient aller à des Français. Un cardinal choisi « au sud de la Loire », pour respecter une tradition bien établie, succéderait à Mgr. Saliège, archevêque de Toulouse, décédé en décembre dernier. Et un prélat d'Afrique noire, qui pourrait être Mgr. Lefebvre, archevêque de Dakar, revêtirait également la pourpre.

★

M. N'KRUMAH, premier ministre du jeune Etat indépendant de Ghana, l'ancienne Gold Coast britannique, était samedi dernier, à Abidjan, l'hôte de M. Houphouet-Boigny, maire de cette ville, ministre-délégué à la Présidence du Conseil français, et président du R.D.A., le grand parti africain. Prenant la parole au cours de la réception donnée en son honneur, le leader du Ghana a rappelé qu'il fut toujours partisan de la non-violence. « Nous sommes persuadés, a-t-il ajouté, que, peut-être par des voies différentes, tous les peuples d'Afrique obtiendront leur indépendance... »

B. G.

GANTS TETINES
COLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS
ACHAT DE
BEAUX BIJOUX ANCIENS

tiviste, au poste de secrétaire général. Le penseur politique du parti est M. André Marie. Et cette formation qui n'a pas de représentant au gouvernement, se réclame, avec une ardeur que ne partagent pas certains des partis membres de la coalition ministérielle, de la politique algérienne de M. Lacoste, revendiquant même la politique militaire de M. Bourgès-Maunoury.

Quel avenir ?

Mais il ne lui suffit pas de se confondre avec délice dans la majorité gouvernementale ; le nouveau parti entend marquer où vont, à l'intérieur de cette majorité, ses préférences. Pour cela, il s'aligne entièrement, avec virulence même, sur la position des Indépendants, en critiquant âprement la politique économique et financière de M. Ramadier.

Les quelque 800 « délégués » (délégués par qui ?) qui composaient le congrès se sont aisément satisfaits de cet assemblage hétéroclite qui leur était proposé en guise de ligne politique. Ils ont reconnu au passage, discrètement évoqués, quelques-uns des thèmes chers au radicalisme — libéralisme, laïcité, scrutin d'arrondissement — et ces sonorités familières leur ont paru des cautions suffisantes. Pour le reste, la constante dénonciation des « orthodoxes », l'anathème, voire l'injure, ont suffi à conférer au congrès les apparences de la fermeté et l'illusion de l'unanimité. Aucune fausse note n'est venue troubler la cérémonie.

Un nouveau parti est né. Il s'est procuré un passé. A-t-il un avenir ?

L'OPINION

Un métier « à part »

(*De notre envoyé spécial B. Girod de l'Ain*)

INVRAISEMBLABLEMENT empaquetés, les joues barbouillées de l'inévitable poussière de charbon, des gosses se poursuivent dans les ruelles du coron. Accoudés aux balustrades de leurs jardins, les hommes, le dos aux bruits qui montent des cuisines, regardent la mine, son chevalement et son terril, embrasés par le dernier rayon de soleil de la journée.

● Un mineur parle. Il a le teint pâle de tous les travailleurs du dessous : trente-cinq ans seulement, mais déjà vingt et un de mine.

— *Elle a beaucoup changé, la mine. Maintenant il y a des machines partout et tout est au rendement individuel : chacun pour soi. La modernisation, ce serait bien si l'ouvrier en profitait un peu. On produit de plus en plus de noir (charbon) et on gagne de moins en moins, avec les prix qui montent. La dernière quinzaine (douze jours de travail), j'ai ramené, allocations familiales pour mes deux gosses comprises, 21.000 francs. Pour la nourriture, il nous faut, pour nous quatre, 18.000 francs pour quinze jours. Il reste donc 3.000 francs pour tout le reste. Je ne peux même pas m'acheter une « Mobylette ».*

1.200 francs par jour

● Des groupes de mineurs du poste de l'après-midi parcourent lentement les quelques mètres qui séparent le lieu de leur travail de leur domicile.

— *On a bien fait,* dit l'un d'eux, *une grève de vingt-quatre heures, le 11 mars, pour les salaires. Mais cela ne serait pas la première fois qu'on la ferait pour rien, comme en 1948 ou en 1953. « La Tribune » (journal des mineurs C.G.T.) avait écrit alors : « Grande victoire des travailleurs, Duclos et Le Léap ont été libérés. » Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse ? On n'avait rien obtenu. Le 11 mars, les trois quarts étaient venus avec leur casse-croûte. Quand on est vraiment décidé à faire la grève, on n'amène pas son ravitaillement.*

— *Il y en a, au fond,* dit un autre, *qui ne gagnent pas plus de 1.200 francs par jour. C'est moins qu'un aide-jardinier. Si on trouvait des logements, il n'y aurait plus personne à la mine.*

M. Henri Queuille au congrès dissident.
Et maintenant, en avant !

Le mineur n'est pas habitué à ne rien faire et il ne demande pas des salaires fantastiques. Mais c'est honteux ce qu'ils nous donnent. Et avec les machines, c'est de plus en plus dangereux. Autrefois, avec le pic, quand on se blessait, ce n'était pas grand-chose. Maintenant, si on se prend la main dans le blindé (la bande qui évacue automatiquement le charbon abattu), *cela ne pardonne pas. Et ces machines font une poussière formidable. Jamais il n'y a eu autant de silicose. Les vieux mineurs vont nous enterrer.*

● *Les mineurs,* dit l'ingénieur en chef, *ils sont roulés. Bien sûr, on ne leur dit pas. Mais c'est honteux.*

Dans ce « Cercle des ingénieurs », tout le monde acquiesce, navré, à cette franche constatation.

— *Au moment de la Libération,* reprend un ingénieur du fond, *on avait essayé, en la nationalisant, de redonner du panache à la mine. On avait établi un statut du mineur dont le trop fameux article 12 stipulait que les salaires des mineurs devraient toujours être supérieurs à ceux pratiqués dans la métallurgie de la région parisienne (132 % pour le fond). Cet article a été volontairement enterré... Et, aujourd'hui, un mineur gagne moins qu'un balayeur de chez Renault.*

« Tout ce qu'on nous demande, c'est d'augmenter le rendement. On modernise, on devient les champions d'Europe de la productivité, et crac, les gouvernements, les uns après les autres, baissent les prix du charbon. Chaque fois, il faut serrer un peu plus les prix de revient. C'est la sidérurgie qui en profite, mais sur le dos des mineurs. »

● Le ronronnement du « blindé » annonce l'approche de la taille. Des mineurs, très espacés, dégagent au marteau-piqueur le « pied de taille » que n'a pu atteindre la haveuse qui abat mécaniquement le charbon. C'est la fosse 2 d'Auchel, l'une des plus modernisées du bassin.

— *Le travail dans les mines a tellement changé depuis dix ans,* explique l'ingénieur, *qu'on peut à peine dire que c'est encore le même. Le rabot ou la haveuse ont remplacé à 50 % le marteau-piqueur à air comprimé, qui avait lui-même supplanté le pic. L'introduction de ces machines a révolutionné la physionomie du fond. Pour les introduire, il a fallu remplacer les petites tailles d'autrefois qui n'occupaient que cinq ou six hommes et où le père formait le fils, par des fronts de coupe de 120 mètres de long. Ce travail par petites équipes a été supprimé par l'abattage à la chaîne où chaque mineur doit remplir sa norme. Ici, il n'y a plus que quatorze abatteurs là où il en aurait fallu vingt-cinq avant guerre. Et il y en aura bientôt encore moins.*

Un fin brouillard d'eau estompe les formes, là où le « blindé » tombe dans le convoyeur, cette bande qui transporte maintenant automatiquement le charbon jusqu'aux berlines.

Partout où le charbon tombe, on installe maintenant des « arrosettes » pour lutter contre les poussières. Pour les réduire encore, « le poste de nuit » injecte de l'eau dans le charbon qui sera abattu le lendemain matin.

Mais il ne faut pas se faire d'illusions. L'introduction massive de l'électricité et des machines dans les mines a augmenté la gravité des accidents et provoqué un volume de poussière inconnu autrefois. Les mesures préventives, la sécurité, malgré leurs progrès, s'essoufflent pour ne pas être distancées dans la bataille du rendement.

Ces progrès du rendement sont fantastiques. Grâce aux haveuses, chaque abatteur de la fosse 2 d'Auchel extrait en moyenne 9 tonnes 350 par jour, contre 5,5 à la fosse 3 où l'on n'emploie que le marteau-piqueur.

● Ceux du « 2 d'Auchel » sont logés dans des corons qui s'étagent sur une colline. A perte de vue, les petits Etnas des terrils. Et, sagement groupés près de leurs flancs, les alignements de corons.

— *C'est plus dur qu'avant guerre,* dit l'abatteur. *C'est-à-dire qu'il y a moins d'efforts physiques, mais c'est plus pénible. Maintenant, on ne peut plus souffler, il faut suivre la machine. Certes, il y a quelques costauds qui arrivent à se faire 3.000 francs par jour. Mais ils ne sont pas nombreux. La plupart se font autour de 2.000. Et puis, quand on commence à trop gagner, ils réduisent les prix à l'abattage.*

Trop de syndicats

La tasse de café et le verre de goutte de l'hospitalité du Nord ont été posés sur la table. Silencieuses, les femmes sont groupées autour d'une antique cuisinière en faïence amoureusement astiquée.

— *Avant guerre,* poursuit-il, *il y avait un patron. Si on n'était pas d'accord, l'Etat était souvent de notre côté. Maintenant, c'est lui qui nous exploite. Il y a bien les syndicats, mais ils y en a trop. Ils sont plus occupés à se voler dans les plumes qu'à nous défendre. Quand l'un dit blanc, l'autre dit forcément noir. Ça nous dégoûte tellement qu'il y en a plus beaucoup à être syndiqués.*

Devant les corons, trois mineurs plongent avec ardeur leurs bêches dans la terre grasse. Ils sont Polonais comme la plupart de ceux du 2 d'Auchel.

— *On sait,* disent-ils, *que c'est bien pire en Pologne. Tous ceux qui sont repartis en 1945 pour aller dans les mines de là-bas voudraient bien revenir ici, même à pied. Mais ce n'est pas une raison pour qu'on nous exploite aussi ici.*

Tous les trois, non syndiqués, votent pour la C.G.T., comme l'immense majorité des mineurs.

— *Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse,* me disait un autre mineur, exprimant l'opinion générale, *ce qui se passe en Russie ou aux Etats-Unis ? Ce qui m'importe, c'est ma tartine, et ma femme peut vous dire comment elle est. On n'est pas d'accord sur le mic-mac entre la C.G.T. et le parti communiste, mais quand elle dit qu'on nous exploite, elle a raison.*

● Pratiquant un métier « à part » et particulièrement dur, les mineurs se sont toujours sentis un peu isolés, voire frustrés. Si ce phénomène n'est pas nouveau, il est déplorable que la nationalisation et la modernisation des houillères n'y ait rien changé.

Lorsqu'ils jugent sévèrement leur nationalisation, les mineurs français expriment à leur manière un sentiment proche de celui qu'éprouvaient les ouvriers de Poznan : une collectivité se juge à ses fruits et non à des projets dont la grandeur romantique n'est bien souvent faite que pour effacer des échecs.

B. G. de l'A.

(*Copyright « L'Express ».*)

Vient de paraitre le numéro 21 de :

SOCIALISME OU BARBARIE

AU SOMMAIRE :

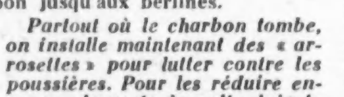
Claude LEFORT : Retour de Pologne.
Pierre CHAULIEU : la Voie polonaise de la bureaucratisation,
Tracts, manifestes et appels publics pendant la révolution hongroise. Récits de combattants de la révolution.
PANNONICUS : les Conseils ouvriers de la révolution hongroise.
Jean AMAIR : la Restalinisation de la Hongrie
Hugo BELL : Une grève de seize semaines dans le Schleswig-Holstein.
D. MOTHE : les Ouvriers français et les Nord-Africains.

et le **MONDE EN QUESTION**
par Y. Bourdet, Diesbach, Gérard Genette Ph. Guillaume, F. Laborde, R. Maille.

●

Le Nº 192 p. : 200 fr. Kiosques et librairies
42, r. René-Boulanger, PARIS-Xe - C.C.P. 11987.19

Problème bureaux...



SOLUTION **AIGLE**

Demandez conseil à nos techniciens qui connaissent à fond les besoins des entreprises et qui sauront adapter les moyens de l'organisation moderne à votre problème particulier.

- Visitez librement nos 2.200 m2 d'exposition
- 700 modèles toujours en magasin
- Une solution pour chaque problème pour chaque budget

MÉTAL BOIS
EAGLE AIGLE
51, rue Vivienne, PARIS 2e Tél. GUT. 44-26 +
(Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble

ÉTATS-UNIS

Le voyage à Boston

(Correspondance de Washington)

UN homme maigre, exténué, au teint bilieux, s'agrippait d'une main sans forces, dimanche dernier, à la passerelle de l'avion spécial qui venait de se poser à Boston : sir Anthony Eden, ancien premier ministre de Sa Majesté, arrivait aux Etats-Unis pour y subir, sans doute, sa quatrième intervention chirurgicale en moins de quatre ans.

Ceux qui ont pu croire à une maladie diplomatique lorsque sir Anthony partit pour la Jamaïque après la malheureuse campagne d'Egypte ne peuvent plus avoir aucun doute aujourd'hui : l'homme qui était tiraillé entre ses alliés, menacé par ses adversaires, injurié par ses ennemis a été trahi par son corps à un moment de sa vie où il avait besoin de toutes ses ressources.

Mieux portant, il eût peut-être trouvé la force de résister aux pressions qui s'exerçaient de toutes parts, il eût peut-être trouvé d'autres solutions que l'action militaire qui avait pour but politique la chute de Nasser et qui échoua. Quand la campagne de Suez sera déjà une très vieille histoire, peut-être parlera-t-on de la vésicule de sir Anthony comme on parle encore du nez de Cléopâtre.

Depuis sa démission, le mal n'a fait qu'empirer ; il recherchait en Nouvelle-Zélande la santé autant que l'oubli, mais ses médecins, la semaine dernière, après une nouvelle poussée de fièvre inquiétante, lui conseillèrent d'aller de nouveau consulter le Dr Cattle, de Boston, qui l'a déjà opéré à trois reprises.

Dès son arrivée aux Etats-Unis à bord de l'avion personnel du premier ministre néo-zélandais, sir Anthony Eden reçut un message du président Eisenhower lui demandant en termes amicaux : « Que puis-je faire pour vous aider ? » Sir Anthony sourit tristement ; celui qui aurait pu sauver l'homme politique en acceptant après l'affaire de Suez de le recevoir à Washington, mais qui s'y refusa, pouvait-il encore sauver le malade ? Il faudrait sans doute que celui-ci trouve d'autres raisons de vivre que celles qui pendant près de cinquante ans ont compté pour lui plus que tout : le service de son pays, le prestige de son parti, la réussite de sa carrière politique.

Sir Anthony Eden (1).
Un message amical.

EST - OUEST

L'équilibre de la terreur

M. DUNCAN SANDYS, ministre de la Défense britannique, publiait jeudi dernier un Livre blanc, déclarant entre autres : « *Il n'existe pas actuellement de protection efficace contre une attaque nucléaire... La seule sauvegarde est la menace de représailles nucléaires* ».

Le Livre blanc britannique annonçait une politique du « risque calculé », calquée sur certaines idées de M. Dulles. Il constatait qu'il ne pouvait être question d'intercepter des fusées qui, de leurs bases soviétiques, atteindraient Londres en moins de six minutes. Il prévoyait, d'ici deux à quatre ans, la fourniture de fusées américaines à la Grande-Bretagne. Ces fusées remplaceraient et les chasseurs et les bombardiers pour lesquels l'Angleterre allait arrêter immédiatement les recherches.

Plus de 30.000 ingénieurs britanniques (sur un total de 140.000) allaient être libérés de leurs tâches militaires et pourraient retourner à l'industrie civile. Dès l'année prochaine, la nouvelle politique allait se traduire par une économie de 350 milliards de francs — sans compter le gain réalisé par l'industrie du fait de la réduction des effectifs militaires, de 690.000 à 350.000 hommes, d'ici 1962.

Plus de défense possible

Le Livre blanc de M. Sandys fut étudié à Bonn avec la plus grande attention. Dès samedi, le célèbre critique militaire Adelbert Weinstein annonçait, dans la « Frankfurter Allgemeine », que le programme militaire allemand allait, lui aussi, être radicalement révisé.

« *Dans une guerre entre l'Est et l'Ouest*, écrivait notamment M. Weinstein, *il n'y aurait plus pour aucun pays de défense possible. Tous les armements sont exclusivement destinés à décourager l'agresseur. A cette fin, les armes les plus puissantes et les plus terribles sont les plus utiles. Il en restera ainsi jusqu'au jour d'un désarmement réel.*

« *Cette stratégie de la terreur et de la contre-terreur exige que la menace des nouvelles armes soviétiques soit contre-balancée par une menace équivalente venant des Occidentaux. Car si l'Europe capitulait devant la nouvelle puissance des Soviets, ce continent pourrait, un jour, devenir une base de lancement idéale pour les fusées soviétiques à longue portée. Ce serait là un désastre pour la défense nationale américaine.*

« *Notre contribution à la défense atlantique ne peut donc nullement se borner aux armements classiques. Nous n'aurons même pas besoin d'insister pour obtenir des armes nucléaires ; les Américains seront tôt ou tard contraints à nous les donner.* »

Gendarmes nucléaires

L'assurance de M. Weinstein était pleinement confirmée deux jours plus tard. A sa conférence de presse de lundi dernier, le ministre de la Défense allemand, M. Strauss, annonçait, en effet, que les Etats-Unis avaient accepté « en principe » de livrer des armes atomiques tactiques à leurs alliés atlantiqu

Or, que peuvent offrir les Etats-Unis, et quand ?

Dans l'immédiat, ils ne disposent encore que d'artillerie atomique et de fusées d'infanterie d'une portée de 25 à 160 km. Ces armes font partie de la dotation de toutes les unités américaines en Europe et en Extrême-Orient. Elles sont considérées comme « conventionnelles » par le Pentagone et seraient employées même dans un conflit local. Ce sont ces fusées d'infanterie (et des fusées contre-avions) que les Etats-Unis peuvent livrer sans délai à leurs alliés ; les têtes atomiques, toutefois, seraient seulement entreposées dans les pays amis et «débloquées» par le commandement américain à l'heure H.

« L'équilibre de la terreur », dont parlait M. Weinstein, sera donc assuré pour l'immédiat, par la seule aviation stratégique américaine. C'est la couverture aérienne américaine qui permet à l'Angleterre de démobiliser une partie de son aviation. Et ce sont les fusées américaines qui, ultérieurement, permettront à l'Europe de résister à un éventuel chantage soviétique.

Rien d'étonnant si les Américains en concluent que l'O.T.A.N., plus que jamais, est fondée sur leur puissance militaire et que, comme l'écrit cette semaine l'hebdomadaire « Time », « les Etats-Unis sont aujourd'hui l'unique grande puissance du monde libre ».

(1) A son arrivée à Boston.

ITALIE

Le président a des idées

(De notre correspondant à Rome)

M. GIOVANNI GRONCHI, président de la République italienne, est l'objet, depuis son élection, de la très vigilante surveillance de la diplomatie italienne. Le chef de celle-ci, M. Martino, a suivi M. Gronchi comme son ombre durant ses voyages à l'étranger : il se méfie du président.

A la différence du très conservateur et « européen » M. Martino, le président Gronchi est, en effet, un homme de gauche ayant des idées personnelles, souvent audacieuses, sur presque tous les grands problèmes internationaux.

M. Gronchi vient de faire une tentative pour communiquer quelques-unes de ces idées au président Eisenhower. L'occasion lui en avait été fournie par un message personnel de « Ike », remis le 16 mars dernier par le vice-président Nixon. Les rapports entre MM. Gronchi et Eisenhower passent pour excellents ; tous deux croient en la vertu du contact humain et de l'échange de vues le plus franc entre hommes d'Etat.

Un message « explosif »

Dans sa réponse au président Eisenhower, M. Gronchi aborda donc les grands problèmes de l'heure :

la politique américaine au Moyen-Orient où l'Italie souhaite jouer un rôle de médiateur afin de soustraire cette région à la rivalité des deux blocs ;

l'Allemagne, pour la réunification de laquelle l'Italie croit pouvoir jouer un rôle utile, ce qui semble avoir incité M. Gronchi à proposer un représentant italien au sein de la commission quadripartite (France, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne) qui siège en permanence à Washington ;

la sécurité européenne, enfin, qui pourrait être assurée, selon le président Gronchi, par la création d'un « corridor neutre » en Europe centrale.

M. Gronchi fit porter son message

OLD ENGLAND
12, Bd des Capucines — Paris
Prêt à porter
dans la meilleure
qualité anglaise
Imperméables . Gabardines . Pantalons
Pardessus . Vestes de sport . Blazers
Complet "Ready Made"
32.000 Fr.

au ministère des Affaires étrangères, qui devait le transmettre à la Maison-Blanche. M. Martino était justement absent de Rome. Mais, en son absence, le secrétaire général du ministère veillait. Il prit connaissance du message, le jugea « explosif », décida d'en retarder la transmission et fit savoir à M. Gronchi, qui s'impatientait, « qu'aucun courrier diplomatique n'était disponible pour le moment ».

Aucun courrier ne fut disponible jusqu'au retour de M. Martino qui, à son tour, prit connaissance du message présidentiel, le jugea « *non conforme à la politique étrangère du gouvernement* » et alla le montrer au président du Conseil, M. Segni. M. Segni, à son tour, estima qu'il ne pouvait être question de transmettre le message de M. Gronchi. Il convoqua le cabinet. Le cabinet prit connaissance du message présidentiel et, à l'unanimité, décida de le « censurer ».

La revanche

M. Gronchi fut ulcéré. Des fuites donnèrent connaissance à toute la presse des grandes lignes du message présidentiel et de la « censure » dont il était l'objet. Dès lors, pour la majorité des commentateurs, l'affaire était jugée : ayant à choisir entre un président populaire et un gouvernement chancelant, ils ont pris le parti du premier. M. Segni ne dispose plus que de 5 voix de majorité ; quant à son vice-président du Conseil, M. Saragat, ses objections sans cesse renaissantes contre la fusion des deux partis socialistes commencent à décourager le électeurs (les élections municipales de Crémone, où les socialistes perdirent des voix au profit des communistes, sont un avertissement). MM. Segni Saragat et Martino passeront, le président Gronchi (dont les sympathies pour M. Nenni sont connues) est au Quirinal pour plusieurs années encore.

MM. Giovanni Gronchi et Antonio Segni.
Une correspondance surveillée.

POLOGNE

Entre la Chine et la France

La nouvelle que Varsovie a apprise mercredi matin par la voie de la presse officielle est probablement une des meilleures, sinon la meilleure qui soit parvenue aux Polonais depuis les journées historiques d'octobre : Mao Tsé-Toung, président de la Chine populaire et le plus prestigieux leader communiste du monde, a accepté l'invitation de M. Cyrankiewicz, président du Conseil polonais, actuellement en visite officielle à Pékin. Il se rendra incessamment en Pologne, faisant ainsi le deuxième voyage de sa vie en dehors de la Chine (le premier ayant été à Moscou en 1949).

A tort ou à raison, les Polonais croient qu'ils doivent une grande partie de leurs libertés nouvellement acquises à l'intervention chinoise auprès de Moscou au moment de l'épreuve de force d'octobre. Que M. Ochab, secrétaire du parti polonais à l'époque, ait eu dans sa poche, ou non, la lettre de Mao Tsé-Toung lui recommandant la fermeté dans les négociations avec les Russes, personne ne peut le savoir encore. Mais un fait est certain : aussi bien les Chinois que les Yougoslaves se sont désolidarisés d'une façon formelle et quasi publique du « voyage de chantage » que les dirigeants soviétiques ont accompli le 19 octobre à Varsovie. Les Polonais leur en sont restés reconnaissants.

Les conseils de Chou

Puis au milieu du mois de janvier vinrent la visite de Chou En-Lai, premier ministre chinois, à Varsovie et une certaine déception. Le dirigeant chinois s'était fait le champion de la thèse soviétique sur la contre-révolution en Hongrie et dans de multiples interventions publiques recommandait à ses hôtes de maintenir des liens d'amitié étroite avec la Russie soviétique. Seulement, lors de la visite de Chou En-Lai, il n'y a pas eu que des manifestations destinées à l'extérieur. Dans des conversations privées, les Polonais ont trouvé en lui un interlocuteur à l'esprit ouvert et animé d'une amitié chaleureuse. Il prétendait que la Chine n'avait pas à se plaindre de l'ingérence soviétique dans ses affaires intérieures, mais il admettait parfaitement qu'il puisse en être autrement dans les relations entre l'U.R.S.S. et les démocraties populaires européennes. Son avis formel était : « Il faut rester amis avec les Russes, mais il faut les rééduquer pour que jamais ne se reproduisent les événements de l'époque précédente. » Citant sa propre expérience, il s'était fait le champion de cette tactique, seule méthode fructueuse de cohabitation avec les Russes. Il n'est pas exagéré de dire que Gomulka a beaucoup appris de lui, de même que Chou En-Lai a beaucoup appris des Polonais. Malgré les divergences apparentes sur l'appréciation de certains événements politiques récents, un axe Varsovie-Pékin s'était forgé sur la base du désir des deux pays de faire l'expérience socialiste chez eux comme bon leur semble.

Regards vers Paris

La visite de Mao Tsé-Toung à Varsovie sera non seulement une manifestation éclatante de cette politique d'amitié, mais encore la confirmation que la Chine est une sorte d'arbitre au sein du camp socialiste dont une bonne partie se situe en Europe.

Fait significatif : l'acceptation de Mao Tsé-Toung de se rendre à Varsovie est annoncée la semaine où les Américains ont finalement décidé d'accorder une aide économique de 75 millions de dollars à la Pologne. Or, les négociations polono-américaines sont à la fois la preuve de l'indépendance de ce pays à l'égard de l'U.R.S.S. et un ferment de discorde entre Pékin et Varsovie. Les Chinois qui sont toujours foncièrement anti-américains mettaient systématiquement en garde Varsovie contre toute tentative de rapprochement avec Washington.

Leur scepticisme n'était d'ailleurs pas sans fondement et l'avarice peu politique de l'administration américaine pousse toujours Varsovie à chercher d'autres voies pour obtenir l'aide occidentale. Bonn a déjà offert ses bons offices pour servir d'intermédiaire et pour créditer les livraisons américaines de produits agricoles à la Pologne. Mais cette offre destinée avant tout à gêner le régime Ulbricht en Allemagne de l'Est et à s'assurer à la longue des marchés en Europe de l'Est traditionnellement importants pour l'Allemagne est un peu embarrassante pour la Pologne. Varsovie préférerait qu'un commerce triangulaire avec les Etats-Unis passât par Paris et c'est en toutes lettres que *Tribuna Ludu* vient de l'écrire dans un important éditorial. Renforçant son amitié avec la Chine et développant des relations commerciales avec le monde occidental, la Pologne non seulement s'assure des protections contre les pressions soviétiques, mais elle peut aussi devenir un chaînon important dans la détente Est-Ouest. La visite toujours projetée de Cyrankiewicz à Paris pourrait être une première étape.

K.S. KAROL.

ANGLETERRE

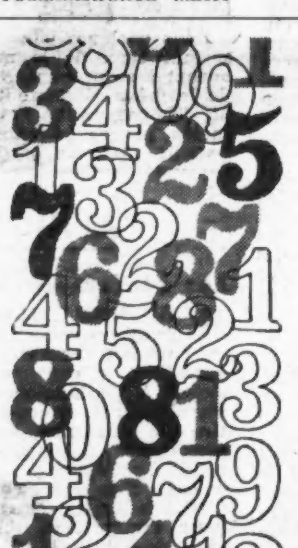
Enrichissez-vous !...

(Correspondance de Londres)

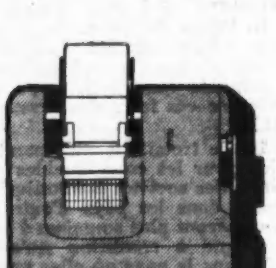
Il y a un jour par an dans la politique anglaise où le gouvernement d'une façon implicite dévoile toutes ses arrière-pensées et ses projets d'avenir. C'est le jour dit « du Budget ». Tout est traditionnellement préparé pour garder le contenu de ce document le plus secret possible jusqu'au moment de sa révélation ; toute l'Angleterre est suspendue aux lèvres du chancelier de l'Echiquier qui, un après-midi d'avril, révèle la teneur du budget du pays pour l'année budgétaire qui, en Grande-Bretagne, va du 22 juin au 21 juin.

Cette année encore, même la reine avec son voyage triomphal en France, a dû céder la place à la une des journaux à M. Peter Thorneycroft, troisième chancelier de l'Echiquier du gouvernement conservateur depuis les élections de mai 1955 (ses deux prédécesseurs ont été MM. Butler et

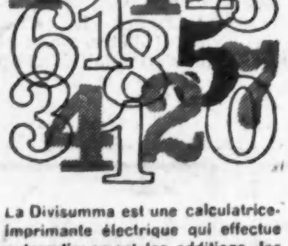
→



Olivetti Divisumma



La Divisumma est une calculatrice-imprimante électrique qui effectue automatiquement les additions, les soustractions, les divisions et les multiplications et qui donne le solde négatif. Il n'est pas de calcul dans le commerce, dans l'industrie ou dans la banque, qui ne puisse être rapidement et exactement exécuté par cette machine.



S. A. M. P. O. Olivetti
18 bis, Rue d'Anjou - Tél. ANJ. 60.94
Paris (8 ème)

A-t-on empoisonné le Souverain Pontife ?

Le Souverain Pontife, Alexandre V, est mort soudainement la nuit dernière dans d'étranges circonstances. Dans son entourage on murmure le mot « Poison ». C'est une dépêche « JOURNAL DU MONDE » datée de Bologne 4 mai 1410. Vous trouverez également dans les 52 numéros reliés de cette passionnante gazette (50.000 exemplaires vendus) tous les grands événements qui ont jalonné l'Histoire Universelle des origines à nos jours. 1.500 articles - 800 illustrations. L'album 1.500 francs. (Denoël, éditeur).

Saisi cinq fois en Algérie
« ESPOIR-ALGÉRIE »
REPREND LA PAROLE

Numéro spécial hors série édité par le Comité de Défense de l'« ESPOIR-ALGERIE »

Le numéro 30 francs - DOMENACH
27, rue Jacob - C.C.P. Paris 1674-78

Macmillan). Le budget de M. Thorneycroft est une conséquence directe et assez banale du Livre blanc sur la Défense qui avait été publié quatre jours auparavant : l'Angleterre a décidé de supprimer la conscription à partir de 1960, de réduire les dépenses en armes conventionnelles et de diminuer d'environ 100 millions de livres l'ensemble des dépenses militaires.

Les séductions « libérales »

Un gouvernement bien en selle et sûr de son avenir aurait immédiatement utilisé les économies ainsi faites pour améliorer la situation chancelante de la livre sterling. Mais le gouvernement Macmillan, pour avoir un avenir, doit d'abord vaincre le présent. Il doit redonner de la vitalité et du courage à ses électeurs conservateurs qui, par leur abstention massive au cours des récentes élections partielles, ont assuré le succès des travaillistes et ont montré le malaise ressenti dans l'opinion publique à la suite des déchirements internes du parti conservateur.

M. Thorneycroft leur a offert le budget qu'ils attendent depuis des années : un budget qui favorise la libre entreprise, qui permet de s'enrichir et qui protège la « bonne éducation ». Toutes ces mesures vont droit au cœur non seulement de ceux qui sont riches en Grande-Bretagne, mais de tous ceux qui espèrent le devenir, c'est-à-dire de la grande majorité de la classe moyenne. La surtaxe progressive, ennemie numéro un des hommes qui gagnent plus de deux mille livres par an, a été réduite, de sorte que les revenus nets augmenteront de 12 %.

Il n'y a que 280.000 personnes en Angleterre qui dépassent actuellement le cap fatidique de deux mille livres. Mais il y a une masse qui se croit capable d'augmenter ses revenus et qui jusqu'à présent avait le sentiment qu'il était inutile de faire des efforts pour alimenter le fisc. A tous ces gens, M. Thorneycroft a annoncé « qu'il voulait créer une société dans laquelle on puisse toujours accéder au sommet ».

Compensations

Une deuxième concession aux classes moyennes est l'élargissement de l'exemption d'impôt accordée au titre de l'éducation des enfants. L'éducation est gratuite en Angleterre et tout enfant qui, à l'âge de 11 ans, passe avec succès son examen d'entrée dans les écoles d'Etat peut continuer ses études gratuitement. Mais, suivant l'exemple de l'aristocratie, la plus grande partie des gens aisés préfère envoyer ses enfants dans les « public schools » (écoles privées) qui de Saint-Paulus à Eton sont censées former l'élite du pays. Le prix des études y est parfois extrêmement élevé et c'est un grand cadeau fait aux familles que de leur permettre de déduire ces frais des revenus imposables.

Enfin, le troisième allégement budgétaire pour les contribuables est au bénéfice des sociétés britanniques qui exercent dans les pays d'outre-mer ; elles ne seront plus soumises à l'impôt britannique à condition qu'elles le paient dans le pays où elles exercent. Cet allégement doit permettre aux compagnies pétrolières, aux sociétés de caoutchouc et à d'autres considérées comme productrices de dollars d'être en meilleures conditions de concurrence.

Enfin, pour contrebalancer toutes ces concessions qui font du budget Thorneycroft un budget de riches et de petits bourgeois, le chancelier de l'Echiquier a diminué également la taxe d'achat sur certains articles de grande consommation.

Cette concession suffira-t-elle à calmer les revendications ouvrières au moment où l'on vient d'expliquer que l'augmentation de 5 % des salaires est le maximum possible dans l'état actuel de l'économie britannique, alors qu'on trouve soudain le moyen d'augmenter de 12 % les revenus les plus élevés du pays ?

Dans quelques jours, les syndicats, surtout ceux de la métallurgie qui auront à se prononcer sur la reprise de la grève, donneront la réponse à M. Thorneycroft. Mais celui-ci au moins pourra affronter la nouvelle bataille avec un parti conservateur ressoudé derrière le gouvernement.

M. NIXON AVEC LE SULTAN DU MAROC.
Des pays neufs....

AFRIQUE

Les secrets de M. Nixon...

M. RICHARD NIXON sera dans quelques mois peut-être, président de fait des Etats-Unis d'Amérique. C'est la conviction de tout le monde à Washington. Le président Eisenhower a, en effet, pris l'initiative de soumettre au Congrès un amendement à la Constitution l'autorisant à déléguer tous ses pouvoirs, en cas « d'empêchement », à M. Nixon. C'est à la lumière de ce fait qu'il faut juger l'importance du rapport que vient de publier le vice-président des Etats-Unis sur son récent voyage en Afrique.

Pourquoi le « rapport Nixon » vient-il d'être rendu public, alors que l'on s'attendait à n'en connaître la teneur que par les habituelles indiscrétions ?

« *C'est*, explique James Hagerty, porte-parole de la Maison-Blanche, *pour bien montrer quel prix le président Eisenhower attache à la politique des Etats-Unis dans le continent africain. Il y a toutes les raisons de penser*, a ajouté M. Hagerty, *que le président ratifiera et appliquera toutes les conclusions que le vice-président Richard Nixon a rapportées de son périple au Maroc, à Ghana, au Libéria, en Uganda, au Soudan, en Libye, en Italie et en Tunisie.* »

Ces propos ont eu le premier jour un retentissement considérable aux Etats-Unis et en Angleterre, comme dans tous les pays visités par M. Nixon. On savait depuis six mois au moins qu'avec retard, mais avec déchaînement, les Etats-Unis avaient découvert la force et l'avenir de ce qu'on appelle le mythe de Bandoeng. La spectaculaire conférence indonésienne qui avait rassemblé les puissances afro-asiatiques sur des mots d'ordre émouvants mais vagues n'avait pas paru, à l'époque, avoir une consistance politique quelconque aux yeux des technocrates américains. Ils pensaient volontiers, qu'en économie, zéro + zéro = zéro, et qu'à l'ère des organisateurs, des Etats sous-développés + des Etats sous-développés, cela ne fait jamais qu'une association sous-développée.

Depuis le jeu neutraliste de Nasser, les différends du Moyen-Orient, les coalitions diplomatiques de l'O.N.U. et l'expansion communiste en Asie, les observateurs américains ont opéré un revirement dont on n'a qu'une faible idée en Europe.

A la Maison-Blanche, au State Department, au Pentagone, dans toutes les institutions publiques ou privées d'aide à l'étranger, il n'est plus question que de la nouvelle orientation africaine de la politique américaine. Jamais la grande presse n'a envoyé autant de correspondants dans les capitales africaines — tous ceux qui étaient à Ghana, à Tunis ou à Rabat pour les fêtes récentes s'en sont rendu compte. Jamais il n'a paru autant d'études, de rapports et de livres consacrés aux questions africaines. L'Amérique est en train de découvrir l'Afrique comme les Espagnols découvraient le Nouveau Monde. A cette réserve près qu'il ne s'agit plus de découvrir des « fabuleux trésors », mais de mettre du bon côté ce trésor, l'immense réservoir d'hommes placé sur des positions stratégiques-clés.

Ainsi s'explique, partiellement au moins, toute la politique américaine au Moyen-Orient qui a déçu tant d'Européens au moment de Suez, mais qui n'a pas étonné du tout ceux qui vivaient aux Etats-Unis.

Le retentissement du voyage de M. Nixon s'est atténué dès la publication du rapport, qui parut à certains décevant. D'autant qu'il était fait mention de « recommandations spéciales » — lesquelles étaient évidemment tenues secrètes — et que l'on jugeait plus intéressantes. Pourtant, à le lire de près, le texte publié du vice-président contient de très importantes indications. Il peut se placer tout entier sous le signe d'une affirmation, un peu noyée dans le rapport, mais à coup sûr féconde :

> « *Il n'y a pas aujourd'hui de région du monde où le prestige des Etats-Unis soit aussi incontesté que dans les pays que je viens de parcourir. Le président Eisenhower est respecté comme le chef reconnu du monde libre. Il y a dans ces pays la compréhension la plus chaleureuse et la plus encourageante à l'égard de nos projets et de notre politique. Ces pays savent que nous n'avons aucun objectif de domination (...) Ils approuvent notre attitude pendant la récente crise de Suez (...) Le maintien de l'incomparable prestige que nous avons la chance d'avoir en Afrique dépend de la façon dont nous continuerons à faire comprendre à tous ces peuples que nous ne nous consacrons qu'à leur indépendance, à leur développement économique et au respect de leur souveraineté nationale — toutes choses auxquelles ils tiennent presque religieusement.* »

M. Nixon suggère au président Eisenhower de ne pas recommencer en Afrique, continent vierge pour la politique américaine, les erreurs qui ont valu à l'aide économique des

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

John Baillie
vous souhaite
de bonnes vacances
de Pâques
Real Scotch Tailor
1, rue Auber
PARIS (Opéra)

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE
consultez
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution
KALAMULTY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile - Zola
MONTREUIL (Seine)

AVEC M. N'KRUMAH.
...Des hommes nouveaux...

...AVEC LE PRÉSIDENT BOURGUIBA
...et un souci commun.

Etats-Unis d'être liée à une forme d'impérialisme. Il est évident que, lorsqu'on connait le souci que partage N'Khrumah, leader de Ghana, le sultan du Maroc et M. Habib Bourguiba de préserver une indépendance récemment acquise, même au prix de difficultés économiques, on comprend que les entretiens avec ce type nouveau de chefs d'Etats sous-développés aient pu impressionner M. Nixon. Si l'on veut réussir, dit-il implicitement, il ne faut pas recommencer les erreurs iraniennes qui furent pour les Etats-Unis un échec aussi grave que l'aide à Tchang Kaï Chek au temps de la révolution chinoise. Ces erreurs sont devenues une obsession pour les observateurs de l'administration américaine. M. Herter, sous-secrétaire au State Department, y fait, paraît-il, constamment allusion devant ses interlocuteurs.

Chèque au roi

Pour ne pas renouveler l'échec iranien en Afrique, pour ne pas contribuer à cette « *coalition de chefs d'Etats achetés qui s'opposent à la ligue des peuples misérables* », il n'y a qu'une seule méthode et ce sont les interlocuteurs mêmes de M. Nixon qui l'ont suggérée :

« *Tous les leaders auxquels j'ai parlé,* affirme avec un certain étonnement le vice-président itinérant, *ont exprimé leur préférence pour un développement de l'économie de leur pays grâce aux investissements privés et aux prêts d'organismes internationaux plutôt que par des crédits de gouvernement à gouvernement.* »

En somme, c'est le refus de la politique surnommée du « chèque au roi ». Et M. Nixon ajoute :

« *Le gouvernement des Etats-Unis devrait par ses différents organismes attirer l'attention des capitalistes américains sur les demandes d'investissements dans cette région où les conditions faites à l'investissement sont propices. Pour cela, il faut renforcer les sections économiques des ambassades américaines dans cette partie du monde. Nous devrions appuyer les demandes de prêts de ces pays (...) Dans toute la mesure où nos ressources et les besoins des autres régions du monde le permettent, il est essentiel que nous étendions notre assistance économique et technique aux pays d'Afrique pour les aider à intensifier leur développement :* cela doit nous inviter à replacer dans son vrai contexte tout le programme d'ensemble d'assistance économique des Etats-Unis. »

Cette invitation à une révision totale de la politique étrangère économique des Etats-Unis est accompagnée de recommandations visant à la réorganisation complète des ambassades et des missions économiques américaines en Afrique. Ces recommandations sont, paraît-il, d'une énergie qui émeut l'administration de Washington puisqu'elles impliquent un limogeage de plusieurs centaines de fonctionnaires.

Routine et révision

Pour le moment, les accords passés avec des pays comme la Tunisie et le Maroc, par exemple, le sont encore selon d'anciennes routines, au point que le journal tunisien « L'Action » pouvait écrire cette semaine :

« *L'aide américaine à l'étranger fournira d'ici le 30 juin aux gouvernements de Tunis et de Rabat une aide respective de 12 millions de dollars pour la Tunisie et de 20 millions pour le Maroc. Cette aide consistera essentiellement en produits alimentaires et autres fournis par les U.S.A. et que les deux gouvernements pourront vendre sur le marché intérieur. (...) Ces deux accords ne sont pas satisfaisants, disons-le franchement. Notre gouvernement, comme celui de Rabat, va devenir en quelque sorte l'agent commercial des U.S.A. Il aura la charge de vendre, dans notre pays, des produits plus ou moins choisis, plus ou moins adaptés à nos besoins et dont la qualité n'est pas toujours garantie. Cette forme d'aide sent trop l'écoulement des surplus agricoles...* »

C'est contre une aide de ce genre que M. Nixon s'insurge également. Mais il faut voir sans doute comme un commencement de révision de la politique d'aide américaine, l'activité de la nouvelle mission économique qui se livre depuis deux mois à des études au Maroc. Pour la première fois, il y est question de ce que les économistes appellent les « *structures d'accueil* », c'est-à-dire qu'on se préoccupe de l'utilisation des crédits versés et qu'on tient à contrôler le cheminement de chaque dollar octroyé. Les Marocains ont été impressionnés par toutes les questions posées par cette mission économique, et qui toutes se résumaient en une seule :

« *Quels cadres, quels techniciens, quelle infrastructure avez-vous pour que notre aide profite à chaque habitant du Maroc ?* »

C'est là le fond du problème. Et M. Nixon l'a compris qui insiste dans son rapport sur la chance exceptionnelle qu'ont aujourd'hui les Etats-Unis d'être à même de stabiliser par ces méthodes le continent africain.

Le secret algérien

Dans cette Afrique, décidément, tout paraît possible. Ou presque. M. Nixon s'y était rendu avec l'idée que le communisme y jouait un rôle. Il est revenu en pensant qu'il n'y a aucune actualité au problème communiste en Afrique. Il pourra, selon lui, y en avoir une un jour. Mais, en ce moment, le problème de l'Afrique ce n'est pas le communisme : c'est l'Algérie.

C'est le problème algérien qui a fait l'objet des « recommandations spéciales et secrètes » du vice-président des Etats-Unis. Que disent-elles en substance ? C'est un secret de polichinelle : au cours de son périple africain, M. Nixon a eu trop d'entretiens privés pour que ces recommandations soient restées mystérieuses.

L'Algérie est le seul pays arabe qui ne soit pas autonome. C'est le seul pays africain en guerre. Et pour M. Nixon ces deux constatations sont décisives. L'Algérie risque de grignoter, comme un cancer, l'avenir occidental de l'Afrique.

M. Nixon connaît l'importance du facteur passionnel français, l'importance de l'implantation française en Algérie. Il déclare ne se faire aucune illusion sur le manque de maturité politique des chefs nationalistes algériens. Il craint même qu'une intervention maladroite, venue de l'extérieur, ne rende difficile la solution qui doit être, selon lui, franco-algérienne. Mais il a en même temps la conviction formelle que si personne n'aide la France à sortir de l'impasse algérienne, c'est sans doute à brève échéance la catastrophe pour la Tunisie, le Maroc, la Libye — c'est-à-dire pour l'O.T.A.N.

Il a décidé — dans le plus grand secret — d'appuyer les initiatives de M. Bourguiba : le chef d'Etat tunisien étant chargé d'inviter le F.L.N. à des concessions, le vice-président des Etats-Unis s'employant par les voies diplomatiques les plus directes à infléchir la politique française dans le sens d'une procédure nouvelle qui permettrait de négocier un « cessez-le-feu » avant la prochaine réunion de l'Assemblée générale de l'O.N.U.

Ainsi, par la force des choses, le problème algérien est devenu, après ce voyage, un véritable préalable pour la politique américaine en Afrique. M. Nixon en a fait une question américaine.

J. D.

SPORTS

Un produit en hausse

EN football, la fidélité ne paie pas ! La seule façon de gagner beaucoup d'argent, pour un footballeur de talent, c'est de changer de couleurs ; pour un footballeur de génie, c'est d'aller jouer à l'étranger.

Le football professionnel français ne roule pas sur l'or. C'est pourquoi il traite ses joueurs plutôt en bons ouvriers qualifiés qu'en vedettes d'un grand spectacle. Les plus favorisés, ceux qu'on appelle les « internationaux » parce qu'ils ont participé avec l'équipe de France à des rencontres « internationales », reçoivent un salaire mensuel qui n'excède guère 150.000 francs. En ajoutant les primes de victoire et divers avantages, on parvient à un maximum de 200.000 fr. par mois pour les rares footballeurs de valeur *européenne.*

Si ces footballeurs — auxquels on répète qu'ils ont des millions dans les pieds — veulent, pendant qu'ils en ont le temps, monnayer leurs talents, ils demandent donc à leurs dirigeants de les « transférer ». Car, en football, un joueur ne s'appartient pas. Il est lié à un club, et c'est ce club qui, en cas de « transfert », perçoit l'importante redevance que verse le club acquéreur. Le joueur est, cependant, intéressé à l'opération. Sur un « transfert » important, de 18 à 20 millions, il touchera une somme de 2 à 3 millions.

On comprend, dans ces conditions, pourquoi les meilleurs joueurs français souhaitent ne pas végéter dans la même équipe.

Et, s'ils sont vraiment des «cracks», ils ont tendance à porter leurs regards encore plus loin, au-delà de nos frontières.

Kopa, exemple-type

Raymond Kopa, qui a été « transféré » en juin 1956 du Stade de Reims au Real Madrid, incarne la réussite parfaite dont rêvent tous les footballeurs de France.

- Kopa, à Reims, gagnait, parce qu'il était un joueur exceptionnel, 3 millions de francs par an environ. Il arrondissait cette somme grâce à l'exploitation publicitaire de son nom (les chaussures Kopa, les montres Kopa, etc.). Mettons 4 millions en tout.
- Si un club français, comme le Racing, avait voulu acquérir ses services, il aurait payé au maximum 30 millions à Reims, sur lesquels Kopa aurait touché 3 millions. Mais son salaire serait resté sensiblement le même.
- Le Real Madrid, qui est le club le plus riche d'Espagne, et peut-être du monde, a versé, pour Kopa, 50 millions au Stade de Reims, et *une vingtaine de millions au joueur français* (payables en trois ans). Si Kopa (qui habite à Madrid un appartement luxueux où logeait précédemment un ambassadeur) ajoute à ce contrat son salaire, ses primes, et de multiples avantages, c'est, au total, de 30 à 35 millions qu'il touchera en trois années. Plus merveilleux encore : Kopa, lorsqu'il aura, en 1959, rempli son contrat de trois ans, sera entièrement maître de sa destinée et dégagé de toute entrave — *il pourra toucher intégralement la somme qu'un club offrira pour se l'attacher.*

L'équipe de France décimée

On ne doit pas être surpris qu'un joueur français comme Roger Piantoni (qui opère à Nancy et qui peut être considéré comme le meilleur attaquant français actuel) soit très tenté d'accepter les offres qui lui viennent d'Italie et d'Espagne. Et il est probable que le petit « intérieur » lorrain revêtira, la saison prochaine, le maillot de Milan, de Florence ou de Barcelone.

Les progrès du football français sont incontestables. On ne doit donc pas s'étonner que le footballeur français soit européen. Ce qui est moins réjouissant, c'est que l'exil de nos meilleurs footballeurs (Kopa a été précédé à l'étranger par Bonifaci qui joue à Bologne, et Piantoni sera peut-être suivi par Ujlaki, Bonvin, etc.) risque de priver l'équipe de France de ses éléments les plus précieux à un moment particulièrement mal choisi (1).

Les équipes françaises ainsi « écrémées », les clubs n'ayant plus le droit d'acquérir de grands joueurs étrangers, c'est la qualité même du football français qui peut être menacée.

Mais comment s'opposer à ces départs ? Comment songer à imiter les pays qui interdisent à leurs footballeurs de mieux gagner leur vie hors des frontières ?

La solution la plus sportive semble être de chercher à former de nouveaux Kopa et de jeunes Piantoni que la réussite de leurs aînés aiguillonnera.

(1) En juin 1958 se déroulera en Suède le championnat du monde de football qui se dispute tous les quatre ans.

MÉDECINE

Le foie : un organe bien français

LE docteur Zara, de Paris, décrit dans la *Semaine des Hôpitaux* ce qu'il appelle les « hépaties neuro-végétatives » : dans un désordre général des fonctions végétatives, il tente de discerner la part du foie et de légitimer cette tradition bien française qui consiste à faire de cet organe la cause de tous nos maux.

RAYMOND KOPA
Dans l'appartement d'un ambassadeur

— *Mon foie ? Quel foie ?*

Cette question, c'est une Américaine entre deux âges qui la formule. On vient une fois de plus de lui parler de son foie, d'insinuer qu'elle est malade, et la voilà inquiète, incrédule, offusquée. Comme tous les étrangers, dans les mêmes circonstances, elle se révolte.

— *Mais qu'ont-ils donc avec leur foie, les Français ? On leur offre un alcool ou un chocolat et s'ils ne refusent pas avec un* « je ne peux pas avec mon foie » *résigné et doucement complaisant, ils acceptent sur un ton d'après-moi-le-déluge extrêmement agaçant. En Amérique, je vous assure, nous n'avons pas de foie.*

Si on lui demandait ce que sont les Français, elle dirait sans doute : des animaux malades du foie.

Beaucoup, c'est vrai, se donnent comme tels. Qu'ils aient mal à la tête ou au ventre, que l'aspect de leur peau les inquiète, ils pensent et disent : « C'est mon foie. »

Rien, scientifiquement, n'autorise à parler aussi légèrement d'une insuffisance du foie. Nous avons maintenant la possibilité de mesurer, d'éprouver avec précision les différentes fonctions hépatiques. On ne peut parler d'insuffisance que s'il y a un déficit réel, mesurable de ces fonctions, s'il y a une défaillance objective de la glande.

Hépaties neuro-végétatives

D'où vient alors qu'on prenne le droit de faire jouer au foie le rôle de bouc émissaire, même quand les signes cliniques sont très discrets : foie un peu douloureux, conjonctives légèrement teintées... D'abord parce qu'en réalité le mutisme des examens de laboratoire ne prouve pas grand-chose. Ils ne sont sensibles qu'à partir d'un certain seuil, correspondant à une dégradation assez avancée de l'état de la glande, et il y a tous les intermédiaires possibles entre un foie fonctionnellement parfait et la grande insuffisance hépatique. L'épreuve la plus sensible restant en fin de compte l'examen clinique, l'interrogatoire. La fatigue, l'inappétence, la décoloration des selles précèdent, dans la jaunisse, par exemple, les modifications sanguines.

La question est justement, il est vrai, de légitimer le rattachement de ces signes cliniques à un mauvais fonctionnement du foie. C'est à quoi s'est attaché le docteur Zara. Pour lui, certains désordres sont indiscutablement liés à une insuffisance hépatique. Ce sont :

- Des signes digestifs : langue épaisse le matin, nausées, dégoût pour certains aliments, ballonnement après les repas, constipation ou diarrhée ou alternance des deux.
- Des signes de neurotonie cardiaque.
- Des pseudo-vertiges (sans la sensation de rotation des objets comme dans les vertiges vrais, mais avec le sentiment de chute imminente d'un côté).
- De l'asthénie, enfin, physique et morale.

Cette fatigue est depuis longtemps rattachée au foie. Il suffit de se souvenir que le mot *mélancolie* procède de deux racines grecques qui signifient *bile noire*, que le malade imaginaire de Molière s'appelait aussi l'*atrabilaire.*

Qui a commencé ?

Dans tous ces signes, nous reconnaissons bien le tableau habituel des déséquilibres neuro-végétatifs. Ce qui qui prouve la participation du foie dans ce tableau, c'est l'efficacité du traitement, de ces médicaments appelés cholérétiques qui activent la sécrétion biliaire. Ils n'agissent, il est vrai, qu'à condition d'être associés à des sédatifs du système nerveux végétatif. Ceux-ci à leur tour ne sont pleinement efficaces qu'en liaison avec les cholérétiques.

Il y a une défaillance simultanée, en apparence, de la fonction hépatique et des régulations végétatives. Mais lequel a été le premier atteint, qui a commencé ?

Une première tentation, uniciste, la plus forte, consisterait à penser que les malades du foie ne seraient que le reflet d'un désordre nerveux. Mais pourquoi un désordre qui agit sur la motricité du côlon n'agirait-il pas sur des phénomènes biochimiques dont le foie est le siège ?

Dans cette hypothèse, il y aurait un désordre général où la note hépatique serait, selon les individus, plus ou moins forte.

S'il fallait penser au contraire qu'une insuffisance hépatique était à l'origine de tout le déséquilibre, il faudrait comprendre pourquoi le foie devient si fragile, et puisque c'est là une attitude assez spécifiquement française, pourquoi le foie des Français serait si sensible.

Les bistrots

La France est le pays de la bonne cuisine et des bons vins. C'est le pays des plats très riches et des bistrots. C'est non seulement un des pays où on boit le plus d'alcool, mais où on le boit avec la plus grande régularité et sous la forme la plus nocive pour le foie : le vin surtout et les apéritifs.

Il y a donc là une explication toute prête. Mais outre que la notion de « fatigue » du foie n'est pas très solide scientifiquement, il faut admettre aussi que la contre-épreuve du régime n'est pas très convaincante. Il est vrai que les régimes sont en général mal conçus, en fonction soit de principes abstraits pêchés on ne sait où ; soit du plaisir. On peut voir un malade parfaitement convaincu que tel plat ou tel aliment est « mauvais » ou « bon » et cependant sans rien changer à cette classification, constater pour la vingtième fois que tel plat dit « mauvais » a parfaitement passé (une choucroute par exemple) et que les crudités, pourtant très indiquées, provoquent régulièrement d'horribles coliques. Quel insupportable organe, ce foie, on ne sait plus ce qu'il veut !

D'abord parce qu'il n'a rien à voir dans cette histoire, qui est celle d'une colite, ensuite parce qu'on ne l'écoute pas et que chacun a ses intolérances réelles, concrètes, non quelconques et abstraites. Le chocolat et les œufs, par exemple, sont très souvent admirablement tolérés par les hépatiques.

Le seul principe de régime pour hépatique est la modération. Il ne faut pas fatiguer le foie avec des aliments trop gras, trop épicés, trop cuisinés, mais il ne faut pas non plus un régime trop sévère. Il semble en effet, par expérience, que dans ce cas le foie devient en quelque sorte paresseux et incapable du moindre effort.

Même si le foie joue un rôle dans certains troubles souvent observés, et particulièrement le foie de Français trop bons buveurs et mangeurs, on est cependant effaré par l'extension abusive de la notion de foie malade. Mais peut-être ne s'agit-il ici que d'une question de langage ?

Dr KNOCK.

l'homme heureux porte une chemise Elysées Soieries
55, Champs-Élysées
et pour l'été
le PYJAVESTE le PYJAKO
le PANCHERO
le plus grand choix de Paris en chemises de luxe
3 longueurs de manches par encolure

VISITE

Paris sous la monarchie

PENDANT 78 heures et 55 minutes, une jeune femme a perturbé la vie des Parisiens. De tous les Parisiens.

Lundi, *L'Humanité* informe ses lecteurs : « *Elisabeth II débarque à Orly par une température frisquette de 3 degrés. Elle serait bien inspirée de revêtir le somptueux manteau de zibeline que lui offrit l'an dernier le camarade Boulganine.* » Des vendeurs de légumes, boulevard Raspail, pestent dans le marché désert : « Toutes les clientes sont à la télévision, et nous on garde nos carottes. »

Le matin de l'arrivée, nombreux sont ceux qui font la moue devant les premières pages coloriées des quotidiens, affirment hautement leur sectarisme républicain et se moquent un peu de ceux qui patientent dans le vent pour voir passer cette silhouette jaune paille. L'après-midi, la silhouette est devenue bleue, mais les vivats sont encore rares le long des Champs-Elysées.

Tout va changer le soir devant l'Opéra. La foule, évaluée à trente ou quarante mille personnes, s'enflamme soudain, force les barrages pour réclamer, puis acclamer la souveraine qui, en robe ivoire, un diadème posé sur les cheveux, ressemble cette fois à l'image qu'on se fait, en République, d'une souveraine.

Pour protéger Elisabeth II d'un éventuel attentat, les six mille gardiens et les quinze cents « en bourgeois » mobilisés pour ce voyage, c'est déjà trop. Et ce n'est plus assez pour maintenir les enthousiastes.

— *Je suis sidéré,* dira le prince Philip en parlant de cet accueil.

Le cœur à l'aise

Le lendemain, on ne trouve plus un poste de télévision à louer, et, dans certains magasins, les récepteurs se vendent au rythme de dix par jour. Pour que la moitié des Français suivent la promenade sur la Seine trois cars de reportage, douze caméras sur les berges, deux à bord du *Borde-Frétigny* et des régies sur tous les toits sont installés.

Et c'est Paris aussi bien que la jeune souveraine qu'acclament pendant deux heures les 500.000 personnes massées sur les rives de la Seine. Pour cette foule immense, fière d'habiter la plus belle cité du monde, c'est à la fois Noël et le 14 Juillet. A l'heure du feu d'artifice, on s'attendrit sur le passé, évoqué par les vieilles pierres. La foule a, comme dans la chanson, « le cœur à l'aise ».

Les neuf cents invités de la Reine, qui l'attendent à l'ambassade de Grande-Bretagne, sont nerveux. Incertains du protocole, ils resteront deux heures sans oser sortir une cigarette.

Paris, quelques heures plus tôt, a reçu Elisabeth et le prince Philip à l'Hôtel de Ville décoré de tentures disposées par les soins... des Pompes funèbres. Discours et cadeaux.

L'après-midi, à Versailles, le déjeuner de la Galerie des Glaces a provoqué la guerre des cognacs. Qui de Martel, de Rémy-Martin et de Courvoisier aura la préférence de la reine ? En fin de compte, les grandes firmes se sont partagé les tables comme les grandes marques d'automobiles se sont partagé les cortèges officiels tour à tour composés de Simca, de Renault et de Citroën.

Au Théâtre Louis XV, la reine peut découvrir les *Indes galantes* que les officiels français revoient imperturbablement à chaque visite d'homme d'Etat. Mais pourquoi avoir choisi des Indes à l'attention de celle qui en fut impératrice ? Et galantes de surcroît !...

Mercredi, Philip visite Saclay. Ici, le Homard Thermidor du menu, jugé trop révolutionnaire, est baptisé New-Burg.

Aux usines Renault, la Reine, qui a demandé elle-même à voir l'usine de Flins, la plus moderne du monde, se promène à pied le long des machines. Les Dauphines qui sont montées sous ses yeux sont destinées à l'exportation vers les Etats-Unis, les soudeurs n'ont pas une minute d'inattention.

— *La reine ?* diront-ils après la visite. *On n'a même pas eu le temps de la voir. C'est pourtant pas tous les jours qu'il y a de la distraction ici.*

Mercredi soir, les fêtes officielles se terminaient par le grand diner du Louvre. Jeudi, Paris perdait sa reine de trois jours, et les loueurs récupéraient leurs habits.

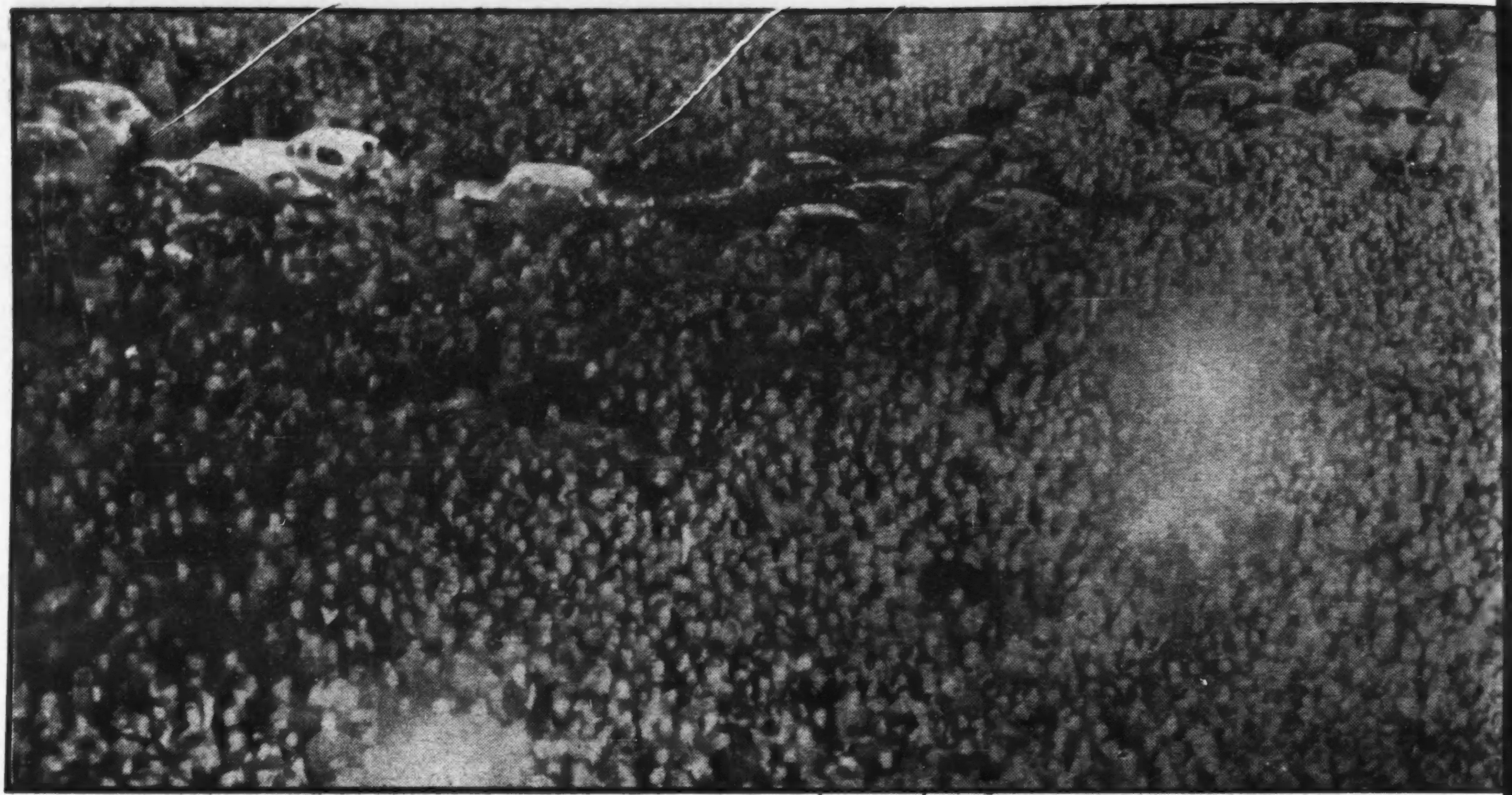
Pendant le séjour d'Elisabeth II, les quotidiens parisiens lui avaient consacré un demi-kilomètre de leurs colonnes.

FRANÇOIS GERBAUD, REPORTER D' « EUROPE N° 1 », EN TENUE DE TRAVAIL RÉGLEMENTAIRE.
Les stocks de jaquettes et d'habits, chez les loueurs, ont été suffisants.

LAS VERGNAS
L'ANGLETERRE
CHANGE DE CAP
pour comprendre le royaume
d'Elisabeth
HACHETTE
Chez tous les libraires

JAGUAR
IMPORTATEUR-DISTRIBUTEUR POUR LA FRANCE
CH.-F. DELECROIX
ROYAL-ÉLYSÉES
80, rue de Longchamp - PARIS - PAS. 60-05

PARIS SOUS L



LUNDI SOIR, PLACE DE L'OPÉRA

Pour voir un gant blanc et un diadème.

MARDI MATIN, DEVANT L'HOTEL DE VILLE

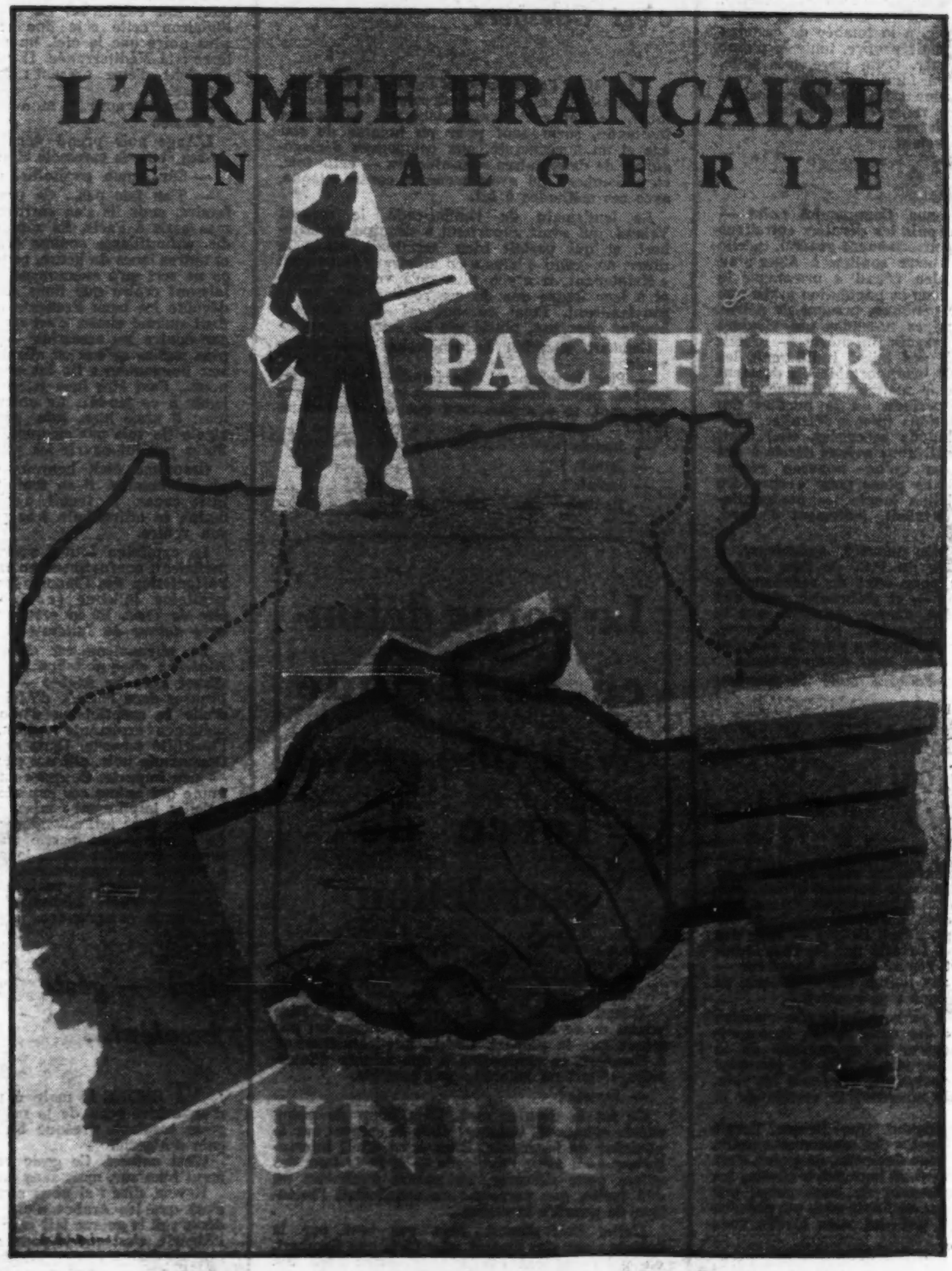
Pour voir un chapeau fleuri.

LUNDI, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Pour faire comme tout le monde...

« LIEUTENANT EN ALGÉRIE »

Le récit de Jean-Jacques SERVAN-SCHREIBER



L'AFFICHE OFFICIELLE DE LA PACIFICATION.

V. - LES SABOTEURS

LE dernier Conseil des ministres a justement rappelé que près de 700.000 jeunes Français s'étaient succédé, en un an et demi, sous l'uniforme de l'armée d'Afrique. Il a cru devoir ajouter « que ces hommes n'étaient pas des tortionnaires ».

Ces hommes, jour après jour, pendant sept mois, j'ai vécu avec eux, parmi eux, notre tâche quotidienne de la « pacification ».

Ils étaient, bien sûr, et ils sont toujours — ceux qui sont encore là-bas et ceux qui sont rentrés — le contraire de tortionnaires. Le communiqué du gouvernement a, en vérité, bien posé la question : en prenant dans notre pays 700.000 jeunes hommes, sains, conscients, courageux — pour la plus grande part — en les attelant à la tâche la plus haute qui est de reconquérir la confiance d'un autre peuple, d'une autre race, peut-on ne pas réussir ? Peut-on les orienter de telle manière qu'un jour il faille — cette fois sérieusement — les défendre de ne pas être tous des tortionnaires ?

Ce jour, heureusement, n'est pas arrivé, et la réponse, encore suspendue. L'histoire de l'armée d'Afrique, où la France, par les centaines de milliers de citoyens qu'elle y a délégués, par ses ressources, par son esprit est tout entière engagée — cette histoire n'est pas achevée...

Si l'opinion française, qui en déterminera la conclusion, doit en comprendre la nature, il serait dangereux de laisser s'instituer le débat très faux vers lequel on l'oriente : combien y a-t-il de cas de tortures, y a-t-il ou non des cruautés exceptionnelles commises par notre armée ?

La question est grave. On me permettra de penser qu'elle ne rend pas compte du vrai problème posé là-bas. Elle n'en traduit qu'un aspect — pas le plus important. Ce qui compte, c'est la vie quotidienne de cette guerre, la nature ordinaire des rapports entre notre immense armée et le peuple qu'elle est chargée par la France d'éviter de perdre.

Cette vie banale est celle, en particulier, des hommes avec qui j'ai travaillé, de mes camarades de là-bas. Leurs efforts, leurs espoirs, leurs difficultés, leurs réactions, j'en reprends maintenant le récit.

J.-J. S.-S.

I

LE P.C. de montagne du régiment était maintenant un peu mieux installé. L'une de ces baraques démontables, assez confortables, imitées de celles des Américains, qui, depuis l'automne, couvrent l'Algérie, nous avait été affectée. De ses petites fenêtres régulières, tournées vers la vallée, on pouvait voir, à la tombée de certains jours, quand le ciel était propre, toute la plaine jusqu'à Alger et la mer. Cette terre, très belle, nous était devenue si familière, nous en connaissions si physiquement les pistes, les cachettes, les mechtas, les vents et les ombres, que rien de ce qui vivait sur elle ne devait nous être inconnu. Et pourtant...

⁂

L'ACTION de nos Commandos noirs — dont nous savions, depuis les derniers entretiens à l'état-major et au gouvernement général, qu'elle n'aurait finalement aucun soutien à Alger : au contraire — avait bien réussi à provoquer le « dégel » recherché dans la population arabe que nous ne cessions de pénétrer, presque de pétrir, avec ces petites équipes nomades qui vivaient avec elle. Mais ce succès lui-même — c'était prévisible — n'avait pas laissé indifférents les rebelles : il leur était insupportable. Ils devaient réagir — ou perdre la maîtrise politique de la région. Après une période où le nombre des attentats et des exactions (pistes détruites, bâtiments brûlés, plantations saccagées, etc.) avait diminué régulièrement, nous avions décelé à des symptômes classiques qu'un nouveau réseau rebelle avait été mis en place pour « reprendre en main » la population locale — contre-attaquer. Les attentats avaient, lentement d'abord, recommencé.

Une embuscade bien montée, audacieuse, à moins d'un kilomètre du P.C. de l'un de nos bataillons, avait eu pour effet de redonner du prestige aux fellagha — et d'ébranler, chez nos hommes, la conviction, encore si fragile, que le contact quotidien, inlassable, en profondeur, sans méfiance, avec les Arabes était la manière la plus efficace de lutter, sans doute la seule.

C'était l'épreuve : l'affaire était de nouveau en jeu.

« C'est moi qui vous le dis ! »

DANS l'embuscade, un sous-lieutenant et un sergent étaient tombés, grièvement blessés tous les deux. L'officier était nouveau parmi nous, peu connu : sa disparition n'avait guère laissé de trace. Mais le sergent, c'était Brique — l'une des vedettes du régiment. Détesté par les uns, séduisant pour la plupart, réputé comme bagarreur — à la mitraillette ou aux poings nus — Brique, en tombant, avait provoqué une émotion.

Chacun connaissait sa moustache ; sa manière de dire quelquefois des mots latins, incompréhensibles, pour suggérer la profondeur de sa réflexion ; son pouvoir sur la fille du plombier du village : c'était quelqu'un, il laissait un vide. Et dans ce trou, de nouveau, le vertige de la méfiance.

D'autant plus saisissant que Brique l'avait répété sur tous les tons : « Ces commandos noirs, ça nous fait passer pour des cons, un point, c'est tout. Pendant qu'on vient leur faire risette, les bougnoules nous préparent de sales coups par derrière. Moins on est méfiant, plus on prendra sur la gueule... c'est moi qui vous le dis, vous verrez... »

Et voici que sa poitrine défoncée, que beaucoup avaient pu voir dans la cour de la ferme de Sidi-Salem, pendant qu'on attendait l'ambulance de l'hôpital de Kouiba — cette image impressionnante donnait à Brique une force de conviction jamais atteinte quand il pouvait encore parler. Le besoin de vengeance avait commencé ses ravages.

Espanieul, après l'embuscade contre Brique, avait pressenti l'enjeu. Il était venu lui-même sur place faire face à l'émotion et imposer la discipline : pas de répression. Surveillant lui-même chaque phase de l'opération montée dans la nuit pour rechercher les auteurs du coup de main, il avait, dans l'ensemble, obtenu que nos troupes ne tirent pas à tort et à travers. C'était une première manche gagnée.

La seconde était plus difficile : retrouver suffisamment de volontaires pour que nos commandos continuent leur nomadisation, confiante par nature, au milieu de la population qui nous entourait, et dont au moins certains éléments — mais lesquels ? — avaient aidé, caché et protégé les assassins de l'embuscade.

A la force des poignets, le rétablissement avait été effectué. Plusieurs des volontaires du début avaient renoncé, amers, mais d'autres avaient accepté de tenter l'expérience — par amitié pour tel sous-officier ; par goût aussi de changer de routine ; par dégoût souvent de la vulgarité raciste des contre-propagandistes les plus acharnés ; et, au fond, par une sorte d'attirance vers ce peuple lointain, misérable dont nos hommes arrivent à se sentir confusément proches, et solidaires, devant les puissances plus distantes, plus étrangères encore que lui, qui régissent l'univers commun...

Cette fois c'est Gambert

COMME l'adjudant-chef Peisson, le mois dernier, avait été, un soir, l'instrument de redressement, en opposant brutalement son volontariat inattendu, surprenant pour un homme de son âge et un bureaucrate, aux campagnes démagogiques de deux autres sous-officiers — cette fois, c'est Gambert qui avait mené la contre-attaque, avec ses méthodes à lui.

Le lendemain de l'embuscade, le sergent Valaud, qui avait appartenu à l'équipe de Gambert, et qui parlait bien, terminait, après le dîner, un grand « laïus » en affirmant fortement : « Maintenant, il n'y a plus qu'à venger Brique et à leur foutre une de ces rossées dont ils se souviendront. Pour ce qui est de retourner bouffer chez eux, plutôt me les faire couper... »

Gambert attendait la conclusion pour intervenir.

— Pas de chance ! Va falloir qu'on te les coupe... parce qu'en commando tu y retourneras avec moi, et pas plus tard que demain ! Compris ?

— Jamais !

— Jamais ?

— Jamais !

— Redis-le !

Le corps défoncé de Brique avait une grave force de conviction

Valaud n'avait pas le choix. Son prestige venait de ce qu'il savait dire les choses un peu mieux que la plupart. Céder, intellectuellement, à Gambert, se contredire à une minute d'intervalle, c'était un suicide : pas possible.

— Jamais !

Ce fut le dernier mot. D'un coup de poing précis et massif, Gambert étala le sergent sur le plancher de la popote. D'un coup d'œil interrogateur — il avait l'habitude — il fit le tour des autres pour s'assurer, en posant à chacun un défi tacite, que personne ne manifestait l'intention de prendre la relève...

L'effet était obtenu. Non pas tant par la crainte : certains étaient plus forts que Gambert, ou prêts en tout cas à se mesurer avec lui. Par un nœud inattendu dans les esprits. Par ce pouvoir d'étonnement que détient la force physique qui se met au service d'une cause réputée intellectuelle. Gambert, à cet égard, était irremplaçable. Chaque trait de son apparence et de son caractère correspondait à l'image classique de la brute, du « bouffeur de bougnoules ». Ayant choisi, très consciemment, la voie inverse, il était devenu un paradoxe remarqué, et un atout décisif pour les Commandos noirs — qui en avaient besoin.

Ce faux jeton : Juju

IL est 6 heures de l'après-midi. Le soleil rouge et sombre des soirs de l'hiver algérien emplit la petite pièce du P.C. où Jouve est l'officier de garde. Ses cheveux blonds touffus, son visage clair paraissent plus éclatants encore à côté de l' « Ange noir » qui est devenu son homme d'escorte, et ne le quitte plus. Ils se sentent bien l'un avec l'autre. Jouve, qui est président de l'Association d'anciens combattants de sa petite ville, près de Toulouse, et notable national d'un grand parti, a l'habitude de manier les hommes en les flattant. Il sait où il faut caresser Geronimo — qui lui apporte, en retour, une admiration affectueuse que Jouve apprécie.

Il ne s'est rien passé de particulier aujourd'hui. La journée va se terminer. Le capitaine Jouve, haut et fort, dans une tenue camouflée toute neuve de parachutiste, marquée au-dessus de la poche gauche par une rosette de la Légion d'honneur, se plante face à la petite fenêtre et roule confortablement ses épaules, les mains dans son ceinturon, en regardant au bout de l'horizon cette raie fine et lointaine, un peu plus noire que le ciel, un peu plus pâle que la terre : la Méditerranée. Il est à sa place, où il convient d'être présent : aux créneaux de la civilisation.

— On les aura !... mon vieux Geronimo... on les aura...

L'Ange noir prend dans sa poche un autre de ses éternels caramels et se remet à mastiquer.

— Sûr... mon capitaine, mais quand ?

— T'en fais pas... Ça prendra le temps qu'il faudra, mais ils s'en sortiront pas. Je l'ai dit à mes amis à Paris, ils sont d'accord avec moi : des enfantillages comme ces Commandos noirs et autres trucs du genre, ça n'a rien à foutre ici... ça ne sert qu'à encourager les salopards en leur laissant croire que nous sommes des zozos. Ça dégoûte les bons Français d'ici, qui ne demandent qu'une chose, c'est qu'on vienne les protéger contre les assassins — pas qu'on joue aux plus malins qu'eux en allant faire des courbettes aux bougnoules : ils les connaissent mieux que nous... Faut être faux jeton comme le Juju pour jouer à ce jeu-là... Le colonel y voit que du feu : il aime bien Juju parce qu'il le trouve rigolo (je vois pas en quoi, d'ailleurs)... Mais on finira par lui ouvrir les yeux...

Geronimo était heureux et sombre. Derrière un tel homme, il se sentait mobilisé pour une juste cause. Il tenait agréablement des deux mains sa mitraillette très propre, toujours sur son ventre.

Le capitaine Jouve, comme tous ceux qui se méfiaient, confusément ou très consciemment, de l'orientation des Commandos noirs, avait pris le capitaine Julienne (« Juju » pour eux) comme tête de Turc. Et spontanément un réseau s'était créé autour de Julienne pour le neutraliser.

Le phénomène est classique maintenant en Algérie : chaque tentative de prise de contact direct avec les Arabes — et il y en a de nombreuses dans l'armée d'Afrique — suscite autour d'elle le scepticisme d'abord, rapidement une méfiance croissante ; enfin, si elle s'enracine, l'hostilité ouverte. Dans notre région, c'était le Commando noir, ailleurs c'est une autre méthode — peu importe. Ce qui compte, c'est l'idée commune qui anime ces expériences locales. Le pari qu'elles impliquent : miser sur le peuple arabe, renouer avec lui, considérer que la seule chance de sauver — en partie au moins — la « présence » française est de jouer à fond la confiance à l'égard des musulmans... Cette idée paraît de simple bon sens, ce pari, le seul qui soit à tenter — vu de Paris. Là-bas, c'est tout autre chose. Il faut le comprendre.

Oui — geste insolent...

TENDRE la main à un Arabe, de la part d'un soldat venu de la métropole, c'est déjà un geste insolent, presque blessant, pour le Français d'Algérie.

C'est naturel. Ce geste comporte, inconsciemment bien sûr, mais sans ambiguïté, une analyse.

Il veut dire : si nous sommes dans ce pétrin, c'est que les Arabes n'ont pas été assez considérés ; si la guerre fait rage maintenant sur toute l'Algérie, c'est que le peuple algérien a accumulé tant de haine contre l'injustice que sa colère a fini par provoquer une révolte armée que maintenant elle soutient, protège, nourrit.

Il veut dire encore : il ne s'agit plus aujourd'hui de faire le partage des responsabilités, entre la passion souvent aveugle des Arabes et l'égoïsme borné de trop de Français locaux — il s'agit de réparer ce qui a été détruit : *la confiance* indispensable à la vie sur cette terre commune. Cette confiance, c'est le soldat de la métropole qui peut la reconquérir, car il n'a pas participé à l'injustice, il arrive sans préjugé, il peut et doit être un arbitre, non le défenseur exclusif des uns contre les autres.

Et encore : ces Arabes sont, aussi, des hommes, regardez !...

Oui — geste insolent, au moins naïf, en tout cas dangereux, encouragement à la révolte, aux yeux de la majorité des Français d'Algérie, de ceux surtout qui les dirigent et les représentent.

De très bonne foi, pour la plupart, ils jugent d'abord qu'ils ont l'irremplaçable expérience de ce que sont vraiment ces Arabes que le Métropolitain croit, niaisement, découvrir. Ils considèrent aussi que personne n'a de leçon à leur donner : qu'ils ont fait tous leurs efforts — c'est sans doute vrai — pour traiter les Arabes avec bienveillance. Croire que la révolte est née dans la profondeur du peuple, d'un sentiment général, et qu'elle se propage aujourd'hui par l'adhésion des cœurs : rêverie d'intellectuel — et rêve-

UN « COMMANDO NOIR » AU TRAVAIL.
Une chance de sauver la « présence française »...

rié criminelle. La prétendue rébellion est l'entreprise de quelques bandes, créées surtout à l'origine par des déserteurs et des repris de justice, armées et financées depuis par des intérêts étrangers (où se mêlent à la fois Nasser — le premier — mais aussi les Russes, les Tunisiens, les Marocains, même les Anglais et aussi les Américains, syndicalistes ou pétroliers)...

Le choix a été accompli

Là, en vérité, est la ligne de partage.

Si vous êtes convaincu qu'il s'agit bien d'une entreprise panislamique, fabriquée par les ennemis de la France, et imposée par la terreur au peuple arabe qui ne demande, dans sa très grande majorité, qu'à vivre en paix, vous êtes un honnête défenseur de la patrie, et vos compatriotes qui, depuis plusieurs générations, vivent, travaillent et meurent sur cette terre, peuvent compter sur vous comme sur un ami.

Si vous restez sur l'idée préconçue que la révolte a trouvé ses racines dans le peuple, et qu'elle ne pourra s'éteindre que si le dialogue humain est engagé, sous toutes les formes, avec ce peuple, vous êtes considéré comme un rêveur ou comme un « progressiste », en tout cas comme une menace pour l'avenir concret, immédiat, de la présence française.

Objectivement : c'est vrai. Et le drame est là.

Le moyen de maintenir, *telle qu'elle est*, la présence des Français là-bas, pour quelque temps encore, c'est la force — et elle seule. Toute autre manière, si elle doit comporter des chances raisonnables, de fonder un avenir français durable, conduira mécaniquement à modifier les formes *actuelles* de la colonisation — et cette transformation sera douloureuse. Pour certains : très douloureuse. Et pour quelques-uns : fatale. Il faut le reconnaître.

Et dès lors : choisir.

Ou bien le rôle de cette immense armée envoyée en Afrique est d'aménager la transition en imposant un certain ordre aux extrémistes, *de part et d'autre*, pendant la période douloureuse de transformation souhaitable — mais alors c'est un rôle d'arbitre, il faut l'exercer, c'est-à-dire, en fin de compte, aller directement au-devant des Arabes, quand c'est nécessaire, et s'opposer à nos propres compatriotes, quand c'est nécessaire.

Ou bien l'armée a pour seul objectif, plus simple, plus instinctif et naturel, de protéger les Français de là-bas, dans l'ordre social et économique qu'ils ont créé et pour lequel ils vivent. Cette entreprise est sûrement condamnée à terme, et tout finira par exploser, mais en attendant elle est concevable : à condition d'employer, sans fausse timidité, la force la plus efficace — en gros, la terreur. Kadar ne sera sûrement plus au pouvoir à Budapest dans quelques années : en attendant, il y est. Seulement l'ordre par la terreur, que souhaitent sans généralement se l'avouer la plupart des Français d'Algérie, n'existe réellement que s'il exclut les compromis, sinon c'est la faillite sanglante et imbécile.

Le choix est politique. Or, depuis le 6 février d'Alger, il a en fait été accompli. Entre le rôle d'arbitre pour une transition vers autre chose et le rôle de policier pour le maintien du statu quo, le gouvernement de la France a orienté son armée vers le second. Mais sans l'admettre encore clairement. D'où un certain décalage entre ce qu'on annonce et ce qu'on pratique. D'où les malentendus et, par exemple, les Commandos noirs.

Dans l'optique de l'ordre par écrasement, les tentatives comme celles-là sont d'abord inutiles, mais surtout subversives. Elles vont obligatoirement à l'encontre du but auquel tend tout le système. Et le système naturellement se défend. Là encore on ne l'annonce pas, on ne le reconnaît pas mais, dans la pratique, on doit étouffer une tentative de cette nature : il le faut.

Personne ne le décide, bien sûr. Et même aucun responsable officiel ne l'approuverait si on le formulait clairement. Tout se passe simplement *comme si* la décision était prise de liquider ces dangereux enfantillages.

Les liens se nouent

JOUVE, à sa place, faisait sincèrement partie du système. Patriote, courageux, politique, il avait demandé à être « rappelé » dans l'armée d'Afrique pour mettre son comportement en accord avec ses convictions. Certes, cela n'était pas mauvais pour son avenir politique dans son département, et lui donnerait aussi plus de poids au sein du comité directeur de son parti. Mais là n'était pas vraiment sa raison essentielle. L'éclatement de colère de ses compatriotes, le jour du 6 février, devant la menace d'une « trahison » de la métropole à leur égard, il y avait participé avec foi. Et il avait voulu venir, pour aider à « maintenir ».

Juju est donc un salaud, cela ne fait pas de doute. Une nouvelle preuve, d'ailleurs, en était que depuis que ses Commandos noirs avaient bien parcouru et reparcouru toute la région, se collant aux Arabes, il y avait maintenant *plus encore* d'attentats qu'avant.

C'était vrai : l'état-major rebelle de la région avait concentré d'urgence ses moyens sur le secteur pour éviter, à tout prix, que l'expérience ne se propage et que le contact ne s'établisse. D'où une vague de terrorisme.

Si, de notre côté, nous réagissions brutalement, en frappant ceux — et comment, encore une fois, faire la distinction ? — dont hier encore nous recherchions la confiance, et si les Arabes se refermaient de nouveau sur eux-mêmes, refusaient un contact qui était pour eux un risque : les fellagha gagnaient la partie.

Mais l'inverse était-il possible ? C'est ce qui allait se jouer — ici, à Alger, à Paris.

Jouve, comme tous ses camarades « volontaires de l'Union française » qui se battent, avec cran le plus souvent, dans l'armée d'Afrique, restait en relations étroites avec Paris et ses amis politiques.

Par eux, il avait noué des relations à Alger, à l'état-major, au cabinet du ministre résidant, à la préfecture et dans tout ce milieu assez indéfinissable, fait d'administrateurs, de financiers, de propriétaires de journaux, de grands colons, de présidents de ceci et de cela, qui exerce le vrai pouvoir. Peu à peu, cette sorte de conseil d'administration de l'Algérie, dont le ministre résidant et les préfets ne sont depuis longtemps que les instruments, a commencé à imprégner l'armée, ou pourrait dire : à y pousser des racines.

Là encore, il ne s'est agi à aucun moment d'une décision délibérée, ou d'un plan concerté. Le phénomène est naturel, et c'est ce qui fait sa force. Par cent voies diverses, les liens se nouent : le sénateur qui prend l'habitude de conseiller le général de corps d'armée ; mais aussi l'épicière qui permet au sergent de retrouver un peu la douceur de chez lui ; et l'adjoint

→

UNE GRANDE PLANTATION DE LA MITIDJA.
« Ils n'ont plus seulement pour tenir l'Algérie quelques milliards, et deux ou trois journaux... »

au maire qui devient l'ami du capitaine commandant le sous-quartier... Peu à peu le sang passe : entre les deux corps, le vieux qui est d'ici, et le nouveau qui arrive de France, une symbiose s'établit. L'armée s'ouvre à cette volonté ferme, lancinante, de la colonie française du pays et, comme aucune autre volonté ne se propose, aucune autre *politique*, elle l'épouse et tend à se confondre avec elle.

Parmi les agents efficaces de cette union, chaque semaine plus intime, sont les officiers de réserve venus dans l'armée d'Afrique, non pas parce qu'ils y poursuivent leur carrière, mais animés par une vision politique. Forcément, ils entraînent les autres : tout s'y prête. Par exemple, le capitaine Jouve.

Cette nouvelle les calmerait

DANS la salle de garde entra le sergent Baral, dit Lapin, petit, noir et intelligent, qui avait de l'affection pour Geronimo et s'était proposé pour faire partie, avec lui, du groupe d'escorte de Jouve. Baral, au garde-à-vous, présenta ses respects au capitaine.

Jouve, qui rêvait encore devant son créneau, dit sans se retourner :

— Alors, Lapin, rien de neuf ?

— Mon capitaine, je reviens du village. D'après ce que je comprends, les salopards ont encore dézingué un gars cet après-midi...

Jouve fixa le sergent brusquement :

— Comment ?... Et pourquoi ne nous a-t-on pas prévenus ?

— Je sais pas trop... D'abord, ça épate plus grand monde apparemment... Ils prennent ça dans la foulée... Et puis je crois que les territoriaux sont en froid avec nous : toutes ces histoires de Commandos noirs, ça leur plaît pas... D'après ce que j'ai entendu, ils ont fait demander à Alger qu'on nous remplace ici par une autre unité qui s'occuperait de les défendre au lieu de s'acoquiner avec les bougnoules (c'est eux qui disent ça comme ça...). Du coup ils ne laissent pas les gendarmes nous prévenir quand il y a un nouveau macab : ils préfèrent s'en occuper eux-mêmes, qu'ils disent...

Peut-être. Ils ne savaient pas encore que Julienne, accaparé par ses tournées constantes de nomadisation en commando, avait été remplacé à la tête de ce bataillon par Jouve. Or, ils connaissaient Jouve qui, avant sa dernière permission à Paris, avait été dîner plusieurs fois chez le chef des territoriaux du village. Ils auraient confiance en lui. Confiance urgente à restaurer, car les rapports entre l'unité et la population française de la région étaient devenus heurtés, tendus — presque d'hostilité ouverte, ce qui compliquait infiniment le travail. Jouve s'était donné pour mission de « dégeler » la colonie française, de lui redonner le sentiment que c'était bien « son » armée qui était là. Voici que la première occasion — il avait pris son commandement depuis trois jours — s'en présentait.

Il appela rapidement la gendarmerie. Un attentat contre le boulanger, français, du village avait effectivement eu lieu vers 3 heures cet après-midi. Ce jeune homme — qui avait pris courageusement la succession de son père parti, à bout de nerfs, vers une retraite en France — avait été massacré à bout portant : trois balles dans la tête. On n'avait découvert le cadavre que deux heures plus tard. L'endroit était assez éloigné du village. La population était déjà dans une grande effervescence et l'hostilité à l'égard du bataillon était très marquée : encore une preuve que ces « messieurs » — nous — s'occupaient plus de faire la cour aux fellagha que de protéger les innocents ; ce pour quoi, cependant, ils sont payés...

Jouve annonça aux gendarmes qu'il y allait avec deux de ses groupes d'intervention.

Il convoqua l'adjudant Leroy : sa mission était, avec cinq hommes, de remonter vers le lieu dit « le Grand Olivier » — où l'attentat s'était produit — par le sud de la route ; lui, Jouve, avec Baral et Geronimo, viendrait par le nord. Il était 6 heures 30 — il restait une heure avant la nuit : se dépêcher, ouvrir l'œil, et montrer à la population inquiète que désormais la chasse aux assassins ne serait plus « du bidon »... Leroy avait compris. Baral aussi.

La technique est simple, Jouve n'avait pas besoin de l'inventer : elle est classique. Pour mieux rassurer la population, après un attentat fellagha particulièrement odieux et injuste, il faut si possible du cadavre. Cinq pour un est une proportion convenable ; si on peut faire plus, tant mieux. Dans le cas présent, il y avait, en quelque sorte, du retard à rattraper. Depuis qu'Espanieul et Julienne avaient lancé ici leurs expériences de contact avec les Arabes, ils s'étaient opposés systématiquement — chaque fois au moins qu'ils le pouvaient — à la « chasse aux bougnoules » après les attentats. Ils exigeaient même une enquête sur chaque plainte d'un Arabe rapportant qu'il avait été la cible d'une patrouille. Au point qu'Espanieul était ouvertement traité de « colonel fellagha »...

Jouve remit tout cela dans les normes, avec le sentiment de faire son devoir, de redonner à ses compatriotes le moral et le courage nécessaires à la poursuite de leur tâche en Algérie, d'intimider les fellagha par la vigueur de ses réactions, et de montrer à ces populations — « qui ne respectent que la force » — qu'elles étaient de nouveau dans des mains solides.

Au tableau, à l'heure dite, près du « Grand Olivier » : quatre « fuyards » abattus du côté de la patrouille Leroy, deux autres par l'escorte de Jouve. Dans les formes réglementaires : un bougnoule marche dans un champ, la patrouille s'approche et crie quelque chose (c'est la « sommation »), s'il prend peur et se met à courir, on ouvre le feu... « abattu au cours d'une tentative de fuite ». L'important est de bien tirer : sinon le gibier, raté, peut essayer ensuite d'aller se plaindre quelque part et donner sa version à lui de l'affaire.

Cette fois, pas de difficulté : le feu n'avait été ouvert qu'à bon escient. Six salopards au tableau, bonne mesure. Jouve dépêcha Leroy avec sa jeep pour en informer les territoriaux avant que l'effervescence du village ne risque de tourner à la colère, ou même à l'émeute. Cette nouvelle les calmerait. Ils comprendraient que les choses avaient changé...

Jouve, conscient d'assumer correctement ses fonctions de responsable de l'ordre, avait le sentiment de bien terminer sa journée. Il donna une grande tape dans le dos large de l'Ange noir :

— Hein ! je ne suis pas comme Juju, moi !... Je les bute.

II

LE lieutenant-colonel d'Espanieul avait dépensé la nuit entière à essayer de se calmer — sans vraiment y parvenir.

N'ayant pas trouvé à Alger, dans la soirée, sa jeune femme au petit bistrot sympathique où, pourtant, elle dînait souvent avec quelques amis communs ; ayant parcouru, en vain, au pas de course les salons du Saint-Georges à la recherche d'un camarade F. F. L., en transit de Constantine ou d'Oran comme il arrivait fréquemment ; il avait fini par se rabattre sur son autre sport favori : foncer sur les routes de la Mitidja après le couvre-feu, tous phares allumés, et tirer, à 70 à l'heure, sur les lièvres qui se collent dans le faisceau lumineux.

Il y avait passé toute la nuit. Quatre lièvres. Son jeune chauffeur était épuisé. Espanieul bouillonnait encore... La prochaine fois, il faudrait essayer les perdreaux.

Il avait fixé le rendez-vous — impératif — à 9 heures du matin dans sa propre chambre de la ferme où son état-major était installé, manifestant ainsi la hiérarchie qu'il entendait faire respecter.

Étaient convoquées les quatre principales personnalités du village de Sidi-Kateb, chef-lieu sud du secteur. Le maire, très connu pour ses relations à Alger ; l'adjoint au maire, qui s'était fait une réputation plutôt libérale — par rapport à l'autre tout au moins ; le chef des territoriaux, M. Béjard, un ancien combattant assez mou, mais, en gros, bien intentionné ; et l'illustre Monsieur Maroni, l'un des trois « grands » producteurs de vin de la Mitidja.

S'il arrive quelque chose à Julienne...

Espanieul songeait déjà, depuis plus de deux semaines, à une explication sérieuse, face à face, sur le fond — ce qu'il avait appris la veille dans le bureau du conseiller politique de M. Lacoste, au Gouvernement général, avait brusqué la rencontre.

Il connaissait chacun de ses hôtes depuis plusieurs mois : il ne les avait jamais vus tous ensemble. Il importait de saisir cette occasion très spéciale pour créer une relation nouvelle entre eux et lui : Espanieul ne doutait pas qu'il y parviendrait — à vrai dire, il ne se posait même pas la question. Sa confiance dans l'impact qu'il produisait sur les autres lorsqu'il y était résolu, n'avait pas de limites.

Julienne et moi avions aussi été convoqués par le colonel, sans bien savoir pourquoi. Dans la mesure où nous le devinions, nous étions plutôt embarrassés : il s'agirait de nous, qui étions devenus l'un et l'autre, pour des raisons diverses, à mesure du développement des Commandos noirs, les deux cibles préférées des « activistes » de Sidi-Kateb.

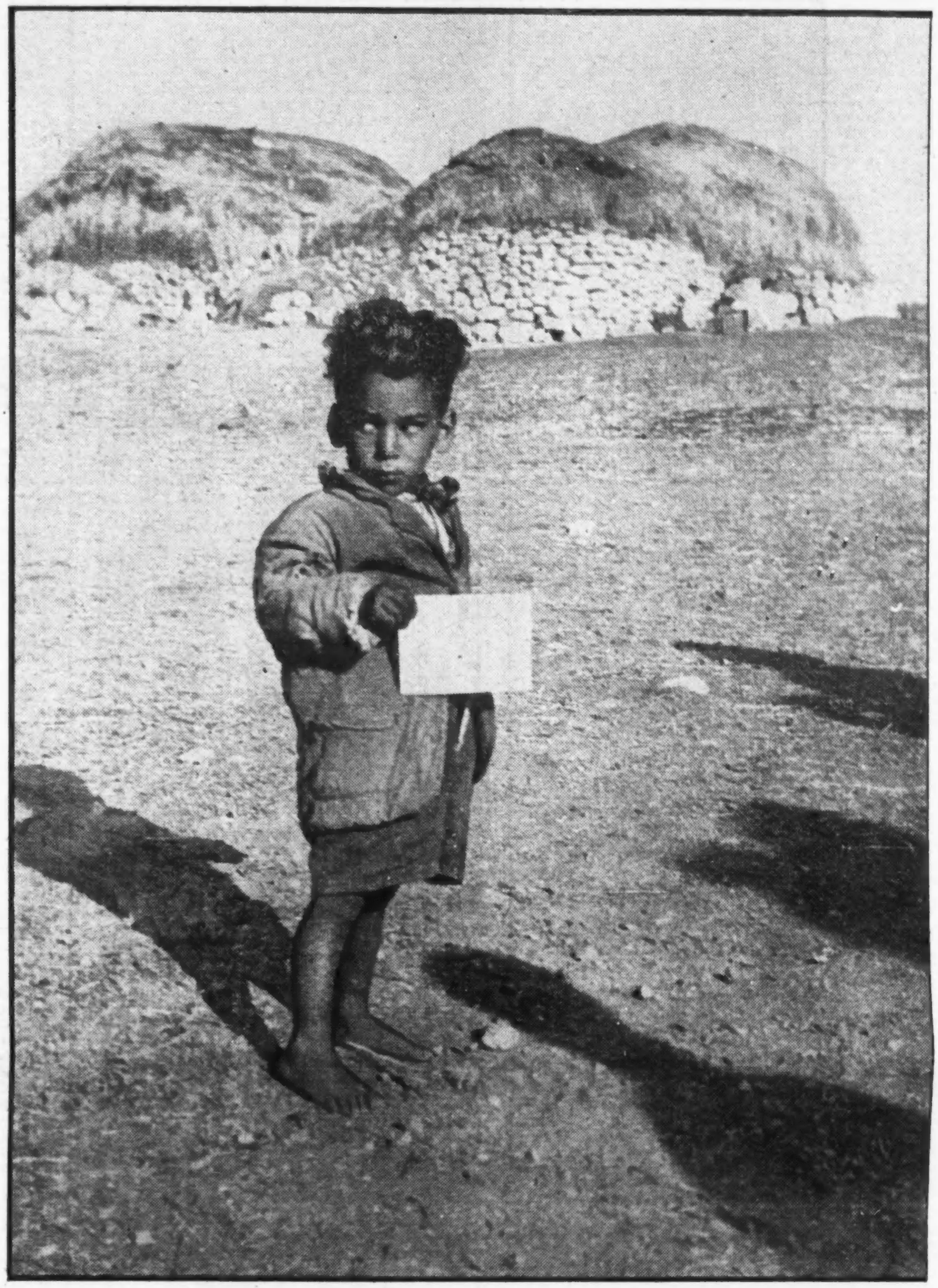
Espanieul, qui marchait avec nous vers la ferme, restait fermé sur lui-même, ne lâchant pas un mot. Le béret noir posé de travers sur ses cheveux en pagaïe, son colt — pris sur un tankeur de Rommel — battant sur la fesse droite, il fonçait en avant, les larges épaules recourbées.

En arrivant devant le bâtiment où les « invités » devaient être arrivés, il fouilla rapidement ses poches...

« Quel crétin !... Pour une fois que ça m'aurait servi à quelque chose... J'ai oublié ma barrette... »

La barrette était sur la table, posée comme exprès — et sans doute par l'astucieuse ordonnance du colonel — en pleine vue des quatre civils qui nous attendaient. La barrette est réputée utile dans ce genre de rencontres, elle permet d'écarter d'emblée — Espanieul le croyait — un certain nombre de professions de foi sur le patriotisme et la grandeur française. Collée derrière la croix vert et noir de la Libération, la barrette interminable du colonel alignait seize palmes, situant à peu près l'emploi de son temps entre juin 1940 et la prise de Berlin... Exactement ce qu'il fallait pour achever d'exaspérer ses inter-

nt en Algérie »



UN GOSSE DANS LA PACIFICATION.
« Si quelqu'un prend les papiers officiels au sérieux... »

locuteurs dont la fierté et les plus heureux souvenirs restaient fidèlement attachés à la « grande époque » où l'Afrique du Nord, derrière Weygand et le Maréchal, s'était nettoyée de certains virus de décomposition — comme le syndicalisme et la politique.

⁂

ESPANIEUL n'était pas diplomate. Plus exactement, il avait jugé, une fois pour toutes dans son existence, que l'habileté suprême consistait, avec les gens habitués aux nuances et aux sous-entendus, à être de la dernière brutalité. Il pratiquait cette technique, qui était devenue sa nature, uniformément avec les femmes ou avec les ministres, sans d'ailleurs s'apercevoir qu'elle ne réussissait que dans une minorité de cas : il enregistrait seulement ceux-là, oubliait les autres.

Il ouvrit donc le feu, sans préavis.

« Messieurs, ce que j'ai à vous dire sera très court, et je pense que je n'aurai ni besoin d'insister ni besoin d'y revenir. Vous avez vos relations à Alger, et vous comptez sur elles pour briser les reins des gens qui ne vous plaisent pas, aussi pour vous couvrir dans vos règlements de compte clandestins... Jusqu'à présent, je n'en doute pas, vous avez toujours gagné... Seulement voilà : moi aussi, j'ai des relations ; moi aussi, j'ai des appuis; et figurez-vous même que je suis informé sur vos petites combinaisons... Alors, je vous mets en garde : ne tentez pas l'épreuve de force — je ne suis pas sûr que, cette fois, vous en sortiriez vainqueurs... ».

Les visages des quatre invités marquaient l'attention, mais apparemment peu de trouble. Le ton d'Espanieul n'était pas une surprise : ils connaissaient le bonhomme et, après une ou deux tentatives pour « s'entendre », s'étaient mis à le détester cordialement. Non — ce qui les intriguait davantage, c'était le but plus particulier de la conversation en cours. Sûrement, le colonel avait quelque chose de précis en tête : de quoi exactement avait-il été « informé » ?

« ...Je sais donc depuis hier soir — de source très sûre, croyez-moi — que vos amis de la police à la Préfecture d'Alger vous ont donné le « feu vert » pour liquider le capitaine Julienne... ici présent. Je sais, par la même source, que vous avez une pratique soignée de ce genre de travail. Ce serait de l'ouvrage bien fait : je n'en doute pas — les fusils de chasse et la chevrotine ne sont pas maniés *seulement* par les fellagha... Alors, écoutez-moi bien : je n'aurai pas avec vous une discussion politique. Là-dessus, vous êtes très au clair : « L'Algérie française », j'y crois plus que vous ; seulement, je ne crois pas qu'on puisse la sauver avec vos méthodes... Nous nous en sommes expliqués. Si je vous ai convaincus, tant mieux. Sinon, tant pis : on sauvera l'Algérie malgré vous, ça sera un peu plus difficile, on y arrivera quand même... Non, ce que je voulais vous dire aujourd'hui sera plus simple à comprendre. Aucune ambiguïté : s'il arrive la *moindre* chose au capitaine Julienne, que vous prenez pour un communiste — c'est plus commode, hein ! — et que je considère comme un officier faisant honneur à l'Armée française... »

Españieul s'arrêta un instant, sortit son colt de l'étui de cuir — souvenir de l'armée américaine — le posa sur la table de cuisine qui lui servait de bureau, et pointa son index sur chacun de ses hôtes, l'un après l'autre :

« VOUS — VOUS — VOUS — ET VOUS, je vous descendrai moi-même — vous m'entendez ? Et attention ! je ne perdrai pas une journée, ni une demi-journée, à faire une enquête : je vous rends *responsables*, vous m'avez compris, personnellement responsables de tout ce qui peut lui arriver... A vous de vous arranger pour qu'il ne lui arrive rien... »

Silence. Le maire, serrant son poing droit dans sa main gauche, regardant Espanieul avec vigueur, était rouge-violet. L'adjoint et Béjard, de moindre importance, ne se sentaient pas en première ligne, et observaient leurs pieds. M. Maroni dominait aisément la situation. Les deux mains sur le bec de sa canne, laissant reposer sa tête en arrière contre le mur que touchait sa chaise· les paupières à demi baissées, il embrassait la pauvre pièce carrée et le colonel, tout ce théâtre, dans le même regard de supérieure indifférence. Ce n'était pas à sa hauteur...

Depuis plus de vingt ans, depuis la mort de son père dont il avait pris la suite sur ce vaste domaine de « Karmout », beaucoup agrandi encore depuis la dernière guerre, il voyait, lui, Maroni, passer des hommes gesticulants, venus de la métropole, résolus à tout changer en Algérie, naïfs ou sommaires, inconscients du rapport réel des forces en présence — finalement insignifiants. A peine se rappelait-il leurs noms : capitaines, préfets, gouverneurs généraux, inspecteurs de l'Administration, ministres, prêtres (ceux-là les plus dangereux), toute une brochette de gens réputés importants, qui étaient passés sur l'Algérie sans y laisser de traces — et pourtant... qu'avaient-ils eu, lui et ses pairs, pour résister à tous ces messieurs ?

« Trop tard ! mon bon ami... »

Qu'avaient-ils eu du temps de De Gaulle, de Châtaigneau, de Naegelen et, hier encore, de Soustelle ? L'argent — oui ; mais seule l'imagerie communiste très primaire peut prétendre qu'on « achète » vraiment les représentants du Pouvoir. Les journaux — oui ; c'est déjà plus sérieux, la presse d'Algérie, ça envoûte, ça séduit, intimide, et finit par modeler autour de la pensée un univers insolite où les idées et les convictions se déforment, se dissolvent, pour laisser la place à un vertige inconnu — prélude à l'assimilation...

Quoi d'autre ? A vrai dire, si peu de chose : songez qu'il n'y avait pas même ce pain quotidien d'aujourd'hui, les atrocités stupides des fellagha — il n'y avait pas de fellagha... Si l'un des messieurs importants avait un instant regardé derrière le décor, il aurait mesuré son pouvoir... Heureusement, la nature de ces messieurs est précisément d'accepter le monde des apparences, de jouer à l'intérieur des décors... Et voici qu'un petit colonel prend son rôle au sérieux, veut flanquer son pistolet dans les fausses fenêtres et les rideaux de carton !... Trop tard ! Nous sommes en 1957 : ce ne sont plus des décors, mon bon ami, c'est du solide, et vous y briserez votre pistolet, et votre tête avec, si vous insistez... Aujourd'hui, les Maroni n'ont plus seulement pour tenir leur Algérie quelques milliards et deux ou trois journaux — ils ont *le pouvoir,* le vrai, celui de Paris, et transporté à domicile : ils ont le Parlement français, le gouvernement français, le budget français, et l'Armée de la Nation... Ça ne vous suffit pas ? J'oubliais le bouquet, bien sûr : la sauvagerie des fellagha, pièce essentielle, qui visse tout le système sur lui-même — le couvercle de la marmite... Elle explosera ? Peut-être. Mais dans combien de temps ? Ça peut tenir. Et surtout : il faudra tout autre chose qu'un petit colonel commandant un petit secteur... L'œil glacé de Maroni restait fixé, ouvert seulement à demi, sur Espanieul.

Le commandant des territoriaux, gêné comme

→

→

tout le monde, prit sur lui d'essayer de dire quelque chose.

« Mon colonel, il me semble que vous nous prenez un peu pour des sergents de garnison... Cette manière de parler...

— Je vous en prie, Béjard !... Il n'y a pas un mot à ajouter... Vous n'imaginez pas que nous allons accepter de discuter avec ce Monsieur... »

Et M. Maroni, ayant indiqué son sentiment, se leva. Les trois autres se levèrent. Tous ensemble, ils disparurent.

Qui allez-vous convaincre ?

JULIENNE ne prit pas immédiatement la parole. Il se mit à marcher, sa grosse tête baissée, lentement, d'un mur à l'autre, l'air d'un sanglier grisonnant, un peu las des batailles de la jungle. Espanieul, détendu, s'était enfin assis et nettoyait quelques poussières sur le long canon luisant du colt. Visiblement, la fatigue de la nuit avait disparu dans la satisfaction de cette petite mise au point.

« Vous n'ignorez pas, mon colonel... que Maroni et son ami le maire sont... à peu près dix fois... plus forts que nous ? », énonça Julienne sur un ton très calme, presque indifférent.

— Erreur, mon vieux, erreur... Ils sont dix fois plus forts, comme vous dites, mais dans *leur* système. Si j'y reste, je suis foutu : si je veux jouer au petit jeu des luttes d'influence clandestines à Alger — alors, là, d'accord, je suis écrasé... C'est justement ce que je ne veux pas faire... Je sors du système. Je mets les pieds dans le plat... Croyez-moi : ce sont eux qui ne savent plus comment s'y prendre. Ils ne sont plus entre gens du monde. Si je ne respecte pas les règles, ils ne savent plus jouer. Il y a les choses qu'on ne dit pas : eh bien ! moi, je les dis, et je vais même maintenant les crier partout... Je vais dire que ces messieurs nous sabotent, qu'ils ont leurs hommes de main pour faire disparaître les Arabes qui ne leur plaisent pas, et ceux des Français qui mettent le nez dans leurs petites affaires. Je vais dire que la pacification n'est possible que si on commence par se débarrasser de ces gars-là, *les premiers*. Aussi longtemps que ce sont eux qui administrent ce pays, les fellagha sont les rois, on se bouscule à leurs bureaux de recrutement... Il s'agit de savoir : ou bien nous sommes ici pour sauver le fric du Maroni, et conserver les fesses de l'autre gros lard dans le fauteuil de la mairie, ou bien pour sauver l'Algérie — parce que ce n'est pas du tout la même chose...

— D'accord... La réponse est : pour protéger Maroni.

— Pas moi !...

— Alors, vous partirez. Le système est plus fort que vous... Vous n'en doutez pas, j'espère ? ».

— Erreur encore, Julienne... Sûrement le système est capable de me foutre dehors d'Algérie. Mais moi, je suis capable, faites-moi confiance, de gueuler très fort, et d'aller crier ce qui se passe ici : je vous garantis que cela intéressera quelques gaziers... Ça ne laissera pas indifférent d'apprendre, par quelqu'un qui en sort, que la pacification est devenue un énorme bidon, que tout le monde s'en fout — sauf les colleurs d'affiches — que si quelqu'un ici prend les discours du père Lacoste au sérieux et commence à vouloir rallier la population arabe, en s'occupant d'elle, en voulant l'administrer, la soigner, l'écouter, lui parler, il passe pour un raide cinglé et qu'il est renvoyé dans ses foyers avec un rapport aux fesses expliquant qu'il est plus ou moins communiste... Non, non... croyez-moi : vous, ça vous paraît naturel cette énorme escroquerie, parce que vous vivez dedans — mais, vue de Paris, c'est pas pareil, du tout... »

Julienne continuait à marcher lourdement, très grand, entre les petits murs nus de la chambre. Il éprouvait à l'égard d'Espanieul trop d'affection pour ne pas être sensible à sa vigueur, assez pour lui parler avec sincérité.

« Pareil, au contraire... C'est tellement plus confortable — aussi longtemps que ça dure. J'admire votre générosité, je ne partage pas vos illusions... Vous découvrez ici, parce que vous êtes sincère, et que vous y allez voir vous-même, que les Arabes sont misérables, et — si souvent — traités comme du bétail. Vous vous révoltez de tout votre être contre l'injustice et contre le mensonge, et vous êtes certain qu'en les dénonçant et en luttant contre eux, vous servez l'intérêt général, que la pacification c'est ça... Bravo ! Mais qui allez-vous convaincre ?... Pas ceux dont le pouvoir dépend en permanence de l'injustice — pas Maroni. Pas ceux qui, ayant renoncé à lutter contre Maroni, sont devenus ses complices — pas Lacoste. Pas ceux qui sont liés depuis des mois à la politique de répression, donc au mensonge, et qui se déjugeraient maintenant en admettant ce que vous dites — pas le corps politique français...

— Qu'est-ce que vous foutez dans les Commandos noirs, alors ?... Vous perdez votre temps !

— A la réflexion, sûrement... Mais je préfère ne pas y penser. Au moins, j'éprouve le sentiment, à chaque instant, d'être dans la réalité, de toucher de mes deux mains, et de tout mon corps, ce que personne officiellement ne veut plus regarder... Quand je m'endors le soir dans une petite pièce sombre d'une mechta avec Omar, ou Selma, ou Mansour qui est devenu un ami et qui m'a parlé librement, et avec mes trois ou quatre gars de Toulon ou de Montpellier qui ont fini par se sentir en confiance avec les bougnoules et à leur parler comme à des êtres humains — eh bien ! je suis content... Ça ne va pas plus loin. Je ne songe pas un instant que je vais révolutionner la guerre d'Algérie. L'inverse : je suis sûr que je vais être écrasé par elle. En attendant, je reste un homme... très orgueilleux comme vous voyez — mais sans ambition. »

Espanieul aimait toujours écouter Julienne — jusqu'à un certain point. Il ne supportait pas l'idée du renoncement. Avoir une conduite morale ne lui paraissait aucunement une nourriture satisfaisante — il cherchait l'efficacité, l'action, le résultat. Et sans modestie : convaincu maintenant que c'est tout le système qui devait sauter, il ne doutait pas d'être en mesure de s'y attaquer. Cependant : une chose après l'autre.

« Mon cher ami, vous vous égarez un tantinet... N'oubliez pas que si j'ai convoqué Maroni et ses acolytes, ce n'était pas pour faire de l'histoire de France, mais pour éviter — plus simplement — que vous ne soyez envoyé *ad patres* dans la semaine qui vient... C'était soigneusement

UNE ANTENNE MÉDICALE.
Les fellagha ne peuvent tolérer que le contact s'établisse...

préparé, vous pouvez me croire. Mon copain chez Lacoste connaît ces messieurs : il ne m'a pas convoqué pour le plaisir. D'autant qu'il y risque sa place... Alors pour aujourd'hui, c'était ça l'objectif : croyez-moi, ils ne s'y frotteront pas de si tôt... Ça nous permet déjà de respirer. On verra après. »

« Dans une mechta avec le F.L.N... »

ESPANIEUL, d'instinct, avait choisi le combat dès qu'il eut distingué les premiers symptômes du début de l'épreuve de force.

Le développement de l'expérience des Commandos noirs était devenu insupportable à l'ordre établi — comme toutes les autres tentatives de cette nature à travers l'Algérie. Le sabotage — non pas volontaire, ni même conscient — un sabotage naturel, automatique, avait commencé.

Galland et Espanieul étaient un peu difficiles à attaquer de front — Galland surtout. La mécanique cherchait donc à le séduire, à l'absorber. On l'invitait à Alger, on lui faisait des confidences, on le mettait en valeur. La semaine dernière, l'un des plus importants généraux de l'armée d'Algérie avait convié le colonel Galland à un petit dîner intime, avec seulement deux autres camarades, également influents. Ils avaient offert à Galland de se lier avec le syndicat, brillant et clandestin, constitué des chefs les plus résolus — ayant pour objectif final de se débarrasser, le jour venu, des pauvres guignols civils qui s'agitaient au Gouvernement général et d'installer un pouvoir militaire capable de garder solidement l'Algérie. Galland avait fait semblant de ne pas comprendre...

Il rentra ce soir-là assez abattu. Pour ne pas rester seul, il était venu, au milieu de la nuit, nous rendre visite dans notre baraque de montagne, nous faire part de son découragement : que restait-il ?... le pouvoir civil, nous en avions mesuré depuis longtemps l'inexistence ici ; et voici que des chefs militaires respectés, de brillants soldats, s'étaient laissé tourner la tête au point de penser que la seule question en Algérie était de savoir employer la force, et d'imaginer qu'à partir de là ils devraient remplacer le pouvoir civil fantomatique pour redonner à la France ce qu'ils appellent sa grandeur... Galland était pris de vertige. Sa forme de caractère excluant l'abandon, il avait peu à peu repris le goût de continuer à travailler — mais, pour la première fois, difficilement...

Espanieul, par son apparence, n'effrayait guère les puissants : on le jugeait généralement léger et prêt à se lancer dans n'importe quelle direction pourvu qu'on sache le prendre. C'était, bien sûr, une erreur — et qui le servait toujours : elle lui donnait l'avantage sur l'adversaire. En attendant, il avait ainsi évité d'être une cible autre que purement locale. Le système se ménageait de le retourner en sa faveur quand il le faudrait.

Pour liquider les Commandos noirs, la mécanique avait donc essentiellement commencé son travail sur Julienne et, subsidiairement, sur moi.

A son dernier voyage à Paris, Espanieul avait été convoqué chez le ministre.

« Alors, c'est du propre, ce qui se passe chez vous ! » avait marqué énergiquement le départ de l'entretien, dans l'important bureau.

Espanieul, stupéfait, découvrit que le ministre en personne avait reçu, par deux voies différentes, et pris en considération ce qu'il appelait un « rapport » sur les agissements de J.-J. S.-S. sous le couvert des Commandos noirs. De quoi s'agissait-il ?

En commando, j'avais emmené dans mon équipe un jeune caporal, sympathique, qui avait eu quelques ennuis avec la justice du côté de Clichy, filleul d'un universitaire parisien actif et très influent dans les milices politiques d'extrême droite — ce qui n'avait aucune importance. Le jeune Franchi faisait bien son travail de commando, il tenait avec les Arabes d'interminables conversations, qui semblaient beaucoup le réjouir.

Un soir, le capitaine Jouve, après une liaison auprès de ses amis de la préfecture d'Alger, vint trouver Franchi et lui demanda, comme un devoir patriotique, de rédiger un rapport sur la manière « dont J.-J. S.-S., sous le prétexte de nomadiser chez les Arabes, préparait une négociation avec le F.L.N. ».

Franchi avait fait son devoir, prenant du goût pour son petit roman à mesure qu'il l'écrivait et terminant sur l'indignation naturelle à un « bon Français » (lui aussi) devant cette trahison de mes devoirs d'officier.

Echantillon du morceau : « Nous étions avec des personnalités influentes du F.L.N. dans une mechta du djebel, alors J.-J. S.-S. qui ne se méfiait plus, dévoila son jeu et déclara : « Messieurs, je vous invite à Paris, pour venir négocier avec mes amis politiques — tous les frais de voyage et séjour sont à ma charge, bien entendu » — et tous ensemble, moi y compris, pour ne pas éveiller la suspicion, nous avons ouvert une bouteille de champagne à l'avenir de l'Algérie ! J'étais écœuré devant une telle trahison de la part d'un officier et je résolus de continuer à le suivre pour pouvoir dénoncer ses agissements duplices... etc. »

L'exquis « rapport Franchi », tapé à six exemplaires par les soins du capitaine Jouve, avait été remis à certains policiers d'Alger, et envoyé en même temps à l'universitaire fascisant. Ils le firent parvenir au ministre, qui n'éprouva apparamment ni le moindre doute sur son contenu, ni le désir même d'en vérifier l'authenticité. Il l'avait admis, et convoqua Espanieul — non pour l'interroger, mais pour exiger qu'il mette fin à cette trahison des Commandos noirs.

Espanieul, aux yeux de qui les ministres n'avaient depuis longtemps que peu de prestige, mit les choses au point avec une naturelle vigueur ; exprimant son étonnement de voir un personnage responsable en principe de tant d'affaires sérieuses (et qui tournaient fort mal) donner son temps et son audience à un tel « rapport »... Comment même avait-il pu considérer ce papier une demi-seconde ?

Mais la question était ailleurs — et le colonel l'avait senti de tout son épiderme : le travail de démolition commençait.

D'un coup, il apercevait comment des volontaires nationaux, des flics, les vestiges de la colonisation, des condamnés de droit commun à l'abri sous l'uniforme, le fric de Maroni, la pauvreté des responsables politiques, et l'indifférence générale formaient un étrange réseau autour d'une idée commune — pas même d'un intérêt commun : la nécessité de la guerre. Et comment, liés à cette guerre, vivant sur elle, tant d'hommes divers réagissaient, souvent sans en avoir conscience, toujours dans le même sens : cultiver les conditions de la permanence de la guerre.

Espanieul était revenu en Algérie résolu à lutter de tout son être contre cette mécanique, l'engrenage absurde de la force.

Sa manière de réfléchir, c'était d'abord de se lancer dans l'action, puis de réagir aux conséquences de l'action. Il s'était jeté dans les Commandos noirs avec passion, pressentant avec un juste instinct que si cette petite affaire attirait l'hostilité d'une si puissante coalition, elle devait

bien contenir une idée légitime — et que plus le choc serait brutal, plus l'idée pourrait en jaillir. Il attendait, confiant, cet instant-là pour la reconnaître.

La fiche de la « S.M. »

UN second assaut du système vint aussitôt après.

Un matin, dans son courrier officiel, Espanieul reçut la petite fiche colorée, fameuse dans l'armée, qui indique, toujours laconique, qu'un officier est « fiché » par la Sécurité Militaire (la S. M.). Jamais d'explication : seulement la fiche. Qui veut dire : suspect, à écarter des missions de confiance ou des responsabilités importantes. Cette fois, il s'agissait de Julienne.

Espanieul connaissait Julienne depuis près de quinze ans. Il avait demandé qu'il soit affecté à son régiment, car il ne connaissait pas d'homme plus loyal, plus humain, plus solide. Il se confiait à lui comme à aucun autre. Sauf Galland, c'était le seul dont Espanieul fût prêt à jurer comme de lui-même. Il lui avait donc confié la responsabilité des Commandos noirs.

Julienne — fiché à la S. M. ?

Espanieul se lança à l'assaut de la Sécurité Militaire ; ce qui était une impossible entreprise. Mais ses innombrables efforts n'avaient pas été entièrement perdus. Galland avait reçu — on commençait à se méfier d'Espanieul — une lettre personnelle du chef d'état-major du ministre expliquant que le lieutenant-colonel d'Espanieul serait bien avisé de ne pas insister, « le capitaine Julienne devant être considéré, sur la foi de renseignements précis, comme un *extrémiste dangereux* ». Dans le langage de la S. M. : un agent communiste.

Espanieul, aidé alors par Galland qui n'en revenait pas de tant de stupidité, réussit à remonter la filière.

Il s'agissait d'un incident récent : au cours d'une grève décidée en commun, dans un chantier sous contrôle militaire, par les ouvriers indigènes et européens, la direction du chantier avait décidé le renvoi de tous les grévistes. Le délégué syndical européen avait alors entrepris une négociation avec la direction pour que, sous certaines conditions, seuls les ouvriers musulmans soient licenciés. Ce qui avait été fait. Mais pas avant que Julienne, qui était dans le secteur, ne fût intervenu avec une extraordinaire brutalité, pour dire à la fois aux responsables du chantier et au délégué syndical qu'ils étaient « les derniers des salauds, des saboteurs de l'Algérie, des lâches, etc. »

Le syndicaliste, affilié à F. O., d'autant plus exaspéré qu'il avait bien conscience d'avoir vendu des copains, résolut de se venger en envoyant à Paris un « rapport » sur Julienne, le dénonçant en gros comme un agent clandestin du parti communiste. Exactement ce dont se nourrissent, avec délices, la Sécurité militaire, des chefs d'état-major, et des ministres.

D'où, au courrier d'Espanieul, la petite fiche colorée, mystérieuse, sans appel.

⁂

LE cercle se refermait sur nous. Et la plus récente alerte, qui mettait en jeu la vie même de Julienne cette fois ; le comportement serein, curieusement confiant, de ce Maroni devant la menace ; la certitude profonde qu'avait maintenant Espanieul d'être au centre même d'une jungle hostile ; cette peur qui naissait en lui non pas tant d'y laisser sa peau mais sa foi et son idéal — d'échouer, d'être écrasé par la mécanique invisible, partout présente, qui enserre l'Algérie ; la découverte de la nature de cette guerre le poussaient vers le seul refuge moral, le seul secours qu'il connût : Galland.

III

LE colonel Galland avait quitté son P.C. de plaine dans la matinée pour aller, avec une escorte de trois hommes, rejoindre une inspection en cours dans les montagnes au-dessus d'Ouled Smar. Nous connaissions mal cette région : elle était à l'ouest de la zone opérationnelle où Galland assurait la liaison. C'était, en vérité, son coin favori. Et si depuis près de trois semaines, nous l'avions vu peu dans notre secteur, la séduction qu'Ouled Smar exerçait sur lui en était sûrement la cause.

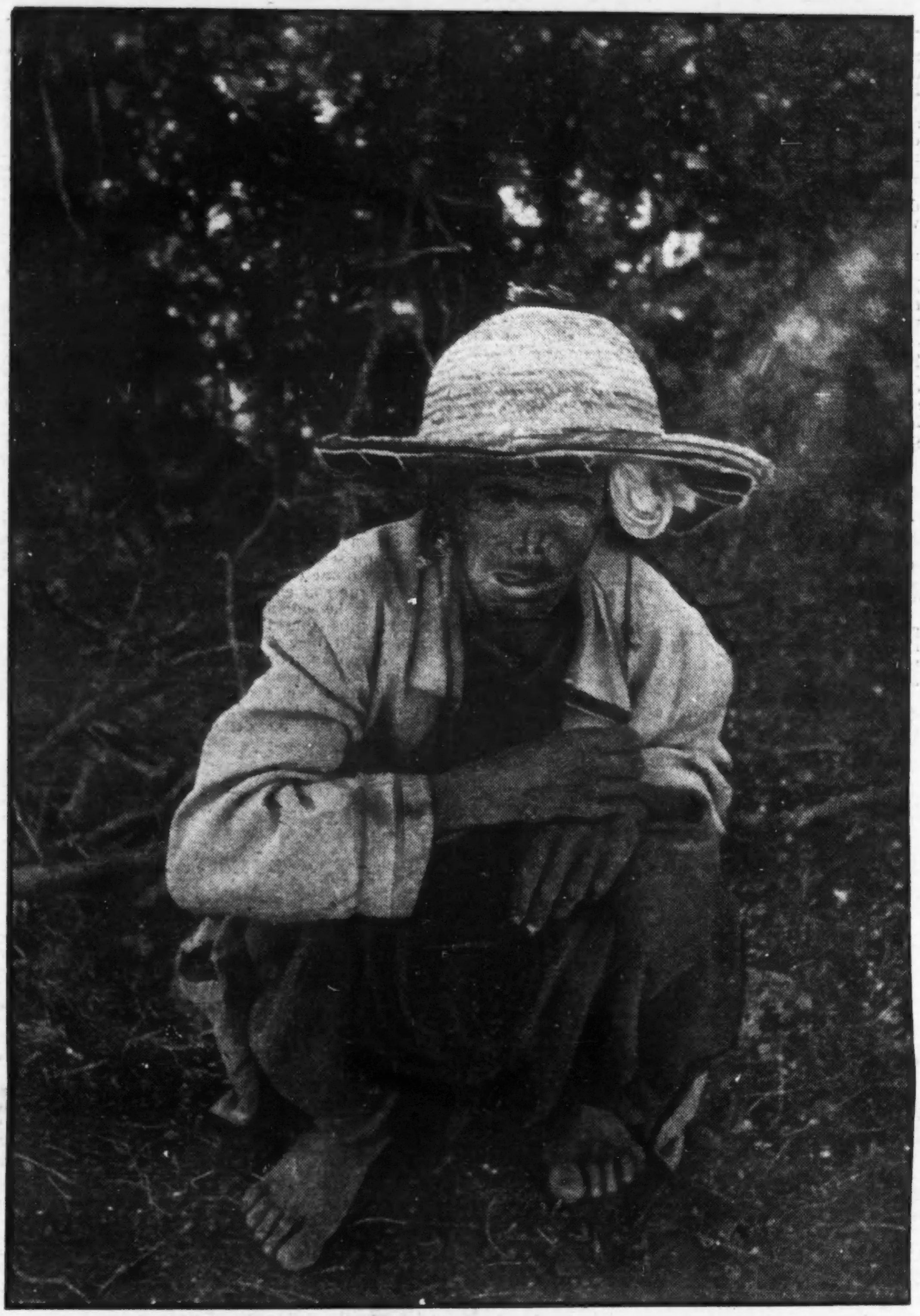
A l'époque où nous lancions nos premiers commandos noirs, sur l'initiative de Galland, une autres expérience de même nature avait été mise en chantier dans la partie ouest. Il s'agissait, là-bas aussi, de retrouver le contact avec les musulmans : la tentative était axée sur un programme de travaux locaux (construction, irrigation, coopératives agricoles, etc.) et d'antennes médicales.

La population de cette région, bien moins fertile que la Mitidja, est d'une impressionnante misère. Beaucoup de mechtas offrent un spectacle difficilement supportable ; les adultes ont rarement leurs deux yeux, l'un ou l'autre est atteint de cette maladie vitreuse qui le transforme en un globe blanchâtre et exorbité ; les gosses ont plus rarement encore des cheveux, leur crâne étant recouvert de cette mousse verte, tachée de croûtes, qui les ronge. Quand nos jeunes soldats pénétraient dans ces mechtas, ils avaient le cœur soulevé pour la journée. Il était hors de question de leur demander, comme nous le faisions dans l'autre région, d'aller y manger et dormir. Galland avait donc lancé cette méthode : faire sortir les Arabes valides, les mettre au travail, et implanter entre les douars des postes de soins médicaux.

L'entreprise, plus encore peut-être que celle des commandos, était délicate et fragile. Pour diriger les petits travaux, pour soigner et si possible guérir, Galland ne disposait bien sûr que de soldats qui avaient tout à apprendre, et qui trouvaient surtout tellement plus agréable — c'est naturel — de « faire des opérations », à la poursuite des fellagha. Il fallait une volonté inflexible, un contrôle minutieux, quotidien, un inlassable goût de convaincre pour forcer, contre sa vocation, tout ce système militaire à se transformer en instrument de pénétration, de « pacification ».

Il fallait un acharnement d'autant plus fort, de la part du commandement, que les fellagha, ne pouvant tolérer — sous peine d'asphyxie — que le contact avec la population s'établisse, contre-attaquaient, là aussi, vigoureusement. Ils choisissaient pour victimes ceux d'entre nos hommes qui se signalaient le plus par leur dévouement auprès des Arabes, ou bien ceux des musulmans qui travaillaient le plus volontiers avec nous. Dans l'un et l'autre cas : exaspérer nos troupes, provoquer des représailles, décourager l'expérience, rompre le contact... Ils n'y étaient pas encore parvenus. Galland tenait.

En allant le rejoindre, nous éprouvions le sentiment de nous diriger vers une source. Et trouver auprès de lui de la fraîcheur, puiser dans la réussite de son travail l'encouragement nécessaire à poursuivre le nôtre, nous semblait, en sortant de l'atmosphère empoisonnée, une cure indispensable.



UN ARABE ATTEINT DE TRACHOME.
Nos jeunes soldats, dans certaines mechtas, avaient le cœur soulevé...

« Ce n'est pas gai... »

LE colonel Galland était au milieu d'un petit camp improvisé, dans sa jeep de commandement, entre quelques camions qui avaient monté des éléments de nos unités depuis le village d'Ouled Smar jusqu'au haut de la piste carrossable. Il écrivait.

Les réponses laconiques des officiers qui étaient avec lui, la tension de son visage lorsqu'il leva les yeux sur nous, indiquèrent en un instant, que la journée n'était pas bonne. Mais il était toujours courtois.

— « Alors, Espanieul, ça va chez vous ?

— Non, mon colonel, ça va mal... Nous avons besoin de vous... On lutte tant qu'on peut, mais on ne fait pas le poids : la pression est colossale, tout craque... J'ai presque l'impression d'être une noisette dans un casse-noix... »

Galland, d'ordinaire si attentif, sérieux dans sa manière d'écouter et d'enregistrer, pensait visiblement à autre chose, concentré sur lui-même. Son regard était de nouveau sur la feuille devant lui, et il apportait encore quelques coups de stylo au texte qu'il relisait.

« Ecoutez, dit-il, on parlera de ça plus tranquillement ce soir, si vous voulez... Pour le →

moment, je suis navré, mais il faut que je pense d'abord à l'affaire d'ici. Vous allez m'aider d'ailleurs... Ce n'est pas gai, je vous le garantis... Si vous êtes une noisette, qu'est-ce que je suis, alors ?... Le plus rapide, c'est que vous lisiez d'abord le rapport que je viens de faire au Commandement... »

Il nous tendit ses feuilles de papier.

Il y avait consigné dans son style, sans effet, le dernier des incidents — celui de la veille — qui venaient, régulièrement, saper ses efforts.

Cette affaire d'Ouled Smar n'était ni exceptionnelle, ni plus grave que les autres, mais c'est ce jour-là, sans doute parce que nos propres difficultés nous y disposaient, peut-être parce que Galland lui-même commença à remettre sa perspective en question — c'est ce jour-là qu'ensemble nous prîmes vraiment conscience de l'ampleur du drame français en Algérie. Aussi le nom d'Ouled Smar reste lié plus qu'un autre, au sens même de notre aventure ; et l'affaire très banale qui s'est produite là-bas, demeure aujourd'hui encore le symbole, pour nous, de la mécanique implacable du système.

L'affaire d'Ouled Smar

Voici les principaux extraits du rapport du colonel Galland au Commandement militaire de l'Algérois, rapport qui fut aussi communiqué depuis, avec une vingtaine d'autres du même ordre, aux autorités civiles.

COMPTE RENDU AU COMMANDEMENT

Objet : Conséquences d'une opération dans la région d'Ouled Smar.

J'ai l'honneur de vous confirmer et de vous préciser ici la communication orale faite dans la matinée.

Le commandant du sous-quartier d'Ouled Smar, le lieutenant Rainier, a été prévenu dans la nuit du dimanche 13 au lundi 14, par le message radio ordinaire, que des troupes du secteur voisin, participant à une opération combinée, avec appui d'artillerie et couverture aérienne, pourraient, selon le déroulement des bouclages prévus, être amenées à intervenir sur cette partie du territoire.

Ayant observé déjà plusieurs fois les conséquences de ces opérations, et les dommages qu'elles causent inévitablement dans la population locale avec laquelle nous essayons de développer des contacts, le lieutenant Rainier formula, dans un message-réponse, sa demande habituelle : que les officiers en opération prennent le plus grand soin d'éviter toute forme de répression sur les habitants de la région, dont la plupart sont employés par nos chantiers de travaux.

Le lundi, dans la matinée, des troupes en opération furent effectivement aperçues sur les crêtes au Nord du sous-quartier, et la chasse survola à plusieurs reprises le poste d'Ouled Smar.

Dans la fin de l'après-midi un musulman, du douar de Djebabra, vint trouver le lieutenant Rainier pour le prévenir que les deux fils de la famille à côté de la sienne avaient été abattus par nos troupes, et qu'une dizaine d'autres habitants avaient été emmenés comme prisonniers.

Le lieutenant Rainier se rendit à Djebabra. Il reconnut personnellement les deux cadavres. Les parents des deux jeunes gens avaient été battus, leur mechta saccagée et une somme de 100.000 francs avait été prise, d'après eux, sur l'un de leurs fils, provenant de la vente au marché de la ville de la récolte du douar.

En revenant vers Ouled Smar, le lieutenant Rainier fut informé par d'autres habitants, venus le trouver sur la piste, de la présence de huit autres cadavres dans un fossé près d'un autre groupe de mechtas.

Il s'y rendit lui-même et reconnut les corps: ils étaient ceux d'ouvriers employés sur l'un de nos chantiers.

Les victimes étaient connues dans toute la région, et l'émotion soulevée est considérable. Un détail complémentaire, qui fut également très vite répandu, achève de jeter le désarroi : ceux des habitants qui avaient sur eux des cartes d'identité établies par nos soins pour leur permettre de ne pas être retenus comme suspects dans les ratissages ordinaires, s'étaient vu retirer leurs cartes par les soldats en opération qui les avaient emportées ou, dans certains cas, déchirées sur place.

Il n'est sans doute pas nécessaire de souligner au commandement les conséquences de ce genre d'opérations sur le travail de pacification que nous essayons de poursuivre dans cette région. Le présent compte rendu fait suite à tous les précédents.

A SP. 82.718

Signé : Le Colonel Galland,
Cdt les Z. O. du Nord.

« Ils finiront par nous avoir, c'est sûr, dit Galland qui revenait auprès de nous... mais je resterai jusqu'à la limite du possible. Et jusqu'au bout, j'enregistrerai — par écrit. C'est la seule manière de les mettre en face de leurs responsabilités — le seul espoir qu'ils finissent par se rendre compte...

— Avez-vous encore cet espoir ?...

— Ici ? Sans doute pas. Ils sont totalement intoxiqués. Ils ne voient plus. A Paris : peut-être. L'intérêt d'un papier écrit c'est qu'il va jusqu'à Paris. Peu de gens s'y intéressent probablement ; mais il y en aura bien quelque part un ou deux qui se poseront des questions... Et puis, c'est tout ce que je peux faire. Je ne suis pas un homme politique. Je suis militaire : je peux consigner des faits et transmettre ces papiers par la voie hiérarchique. Pour le moment, c'est tout... Seulement, attention. Si le système que nous observons, et qui écrase chaque jour — ici, et dans toute l'Algérie — les chances de construire quelque chose, s'il continue à tourner sur lui-même... et que rien ne se passe, alors ce n'est plus la pacification seule qui sera en cause, ce seront des problèmes d'une autre taille : et d'abord celui de l'armée dans son ensemble... »

Plus que les commandos ou les chantiers de travaux, plus que l'Algérie, plus que l'armée même, c'était face à sa patrie que cet homme d'une exceptionnelle droiture nous paraissait soudain ébranlé dans sa confiance la plus profonde. Et dans cette douleur, mieux maîtrisée, plus vibrante de Galland, nous trouvions tous la résonance grave de celle qu'il nous arrivait d'oublier.

Ce ne sont pas des « abus »...

AUTOUR de nous, les patrouilles rentraient, l'une après l'autre, faisaient un compte rendu oral aux officiers de Galland, et s'éparpillaient au repos, sur le talus, dans l'herbe ou les véhicules. Une brise persistante venait doucement nous avertir que le soir arrivait. Espanieul relisait la conclusion du court rapport. Il levá ses yeux verts, maintenant tristes, sur Galland.

« Qu'est-ce que vous croyez qu'ils vont faire en recevant ce papier ?...

— Comme d'habitude : une enquête... Quand il y a une « bavure » (c'est comme ça qu'il faut dire, paraît-il) qui se voit un peu trop, on commence par gagner du temps : on demande un « rapport »... Quand le rapport fait un peu trop de bruit, on décide, avec la lenteur voulue, d'ouvrir une « enquête » — ça, ça gagne carrément du temps... Quand il y a beaucoup d'enquêtes, et qu'elles finissent tout de même par confirmer, on n'est pas au bout des trucs, il y en a encore un : la « commission d'enquête », chargée d'enquêter sur les enquêtes et « proposer » des mesures... D'ici là !... »

Galland prit une cigarette, il l'alluma lentement, en jouant avec l'allumette, pour maîtriser son impatience.

Les patrouilles étaient toutes rentrées. Les officiers responsables venaient, un à un, demander à Galland l'autorisation d'embarquer leurs hommes et de repartir vers le cantonnement...

« ...Ils refusent de voir que ce ne sont pas des « cas », mais tout le système. On s'indigne hautement devant les « abus », les « exactions », les « incidents déplorables » !... Comme si c'était *l'exception*. L'exception c'est l'inverse : c'est ceux qui essayent, comme nous ici, comme Carlin dans le Constantinois, comme Ventura au Nord, comme quelques autres... comme Olié l'avait essayé en Kabylie, et Parlange avant lui — ceux qui essayent encore de s'adresser aux Arabes... Mais chacun de ces foyers s'éteint l'un après l'autre : on fait la guerre et on s'y installe... Tout ce qui se met en travers de l'engrenage de la guerre sans fin devient « suspect » : qu'il soit curé ou capitaine...

— Pourquoi voulez-vous qu'ils remettent en cause — comme vous dites — le système, puisque le système c'est eux. Vous ne pouvez pas demander aux gens de se condamner eux-mêmes. Seraient-ils des saints...

— Permettez, coupa Galland, je n'ai pas d'autre politique que celle qu'a définie le gouvernement, que je sers. Je n'en demande pas d'autre. Je demande modestement qu'il se décide à l'appliquer... La « pacification », les directives écrites de Lacoste, les proclamations officielles, j'y souscris... Il ne devrait pas être impossible d'y revenir, puisque c'est la politique — je le répète — qui est celle-là même qu'ils ont annoncée, choisie... »

En attendant ceux de demain

Julienne, moins naturellement confiant que Galland dans la nature des choses, avait renoncé depuis plusieurs semaines à méditer sur les problèmes d'ensemble, il s'astreignait à ne rechercher la satisfaction de l'esprit que dans l'accomplissement de sa tâche. Mais Galland était un homme considérable. Dans l'armée un des tout premiers...

Au fond du silence qui maintenant nous entourait — seule l'escorte de Galland était restée pour l'attendre — dans ce décor impressionnant du djebel algérien sous le ciel clair d'une nuit d'hiver, Julienne retrouvait, avec le souffle d'un espoir, la fraîcheur d'une âme plus jeune, et la force de prendre la mesure des obstacles immenses qu'il avait renoncé à regarder.

« Mon colonel, si vous vous engagez sur cette voie, vous allez vous heurter à quelque chose de beaucoup plus considérable que la médiocrité d'un ministre, la vanité d'un général, ou la bêtise d'un chef de patrouille — vous allez vous trouver en face de la raison profonde des contradictions que vous dénoncez... Si l'on parle de « pacifier » et que, dans les faits, on pratique surtout la terreur, ce n'est pas un hasard : il devait en être ainsi — vu les forces en présence... Entre M. Maroni et M. Lacoste la partie n'était pas égale. Maroni avait gagné d'avance : Lacoste *dépend* de lui... Lacoste peut toujours rédiger toutes les politiques du ciel et de la terre, sur le papier. Mais il fait partie du système dont les Maroni sont le centre même, il n'existe que par eux — donc : il fait la guerre, pour maintenir leur ordre établi... aussi longtemps que possible. D'où : vos échecs, le nôtre, et les autres... et vos douze cadavres d'hier, en attendant ceux de demain

— Je croirais cela, si je pensais vraiment que ce M. Maroni — comme vous dites — et ceux qui, avec lui, tiennent ce pays sont assez aveugles pour préférer quelques pauvres années, ou mois même, de délai avant une explosion inévitable — plutôt que de faire la part du feu et d'essayer de sauver l'avenir... Ils ne me font pas l'effet d'être si stupides...

— Donc : Mussolini n'avait qu'à être un social-démocrate, Hitler n'avait qu'à ne pas déclencher la guerre, et M. Boussac devrait partager ses bénéfices avec ses ouvriers — tout cela serait tellement plus raisonnable... »

Galland ramassa une branche d'olivier et se mit à dessiner des petits rectangles sur la terre un peu humide déjà de la nuit — comme toujours lorsqu'il réfléchissait.

— Selon vous, l'idée de pacification, de réconciliation dans ce pays — d'un avenir français, en somme — serait un mythe ; et cet engrenage absurde de la brutalité, inévitable ?...

— La situation politique en France étant ce qu'elle est... je dirai, en gros : oui... Remarquez : *politique* n'est pas le mot exact, car on entend tout de suite : parlementaire ; or, je me fous de savoir si c'est M. Lacoste ou Tartempion qui est à Alger, et si le gouvernement actuel reste au pouvoir ou non — cela est insignifiant... Je veux dire : l'ensemble du corps français. La nature de la classe dirigeante, la structure des intérêts, l'encadrement des masses, l'information... Dans une affaire aussi énorme, vitale, que l'est devenue maintenant pour le pays cette guerre l'Algérie, c'est tout cela qui détermine les vraies, grandes décisions... Ce qui se déroule ici, je n'ai pas besoin de vous le dire est tout autre chose que le fruit de la volonté d'un ministre — ou d'un gouvernement... »

Galland se leva, frotta son unique main sur son blouson de combat pour la réchauffer, et fit à son escorte un petit signe pour l'appeler au départ. Nous nous secouâmes aussi pour essayer de dissiper le froid intérieur. Galland se retourna vers Julienne :

— Peut-être sommes-nous à la veille d'une de ces occasions où, comme vous dites, la vie de la Nation est tout entière remise en question... Je l'ai senti de tout mon être une fois : en 40... Ce que j'éprouve aujourd'hui, Julienne, est un peu différent... Comme si ce que nous devions connaître bientôt n'était pas un nouveau 40, mais, d'une certaine manière, le moment déchirant où la question qui fut posée alors par un homme allait, près de vingt ans plus tard, recevoir la réponse du pays.

(A suivre)

(Copyright « L'Express »).

LA SEMAINE PROCHAINE :

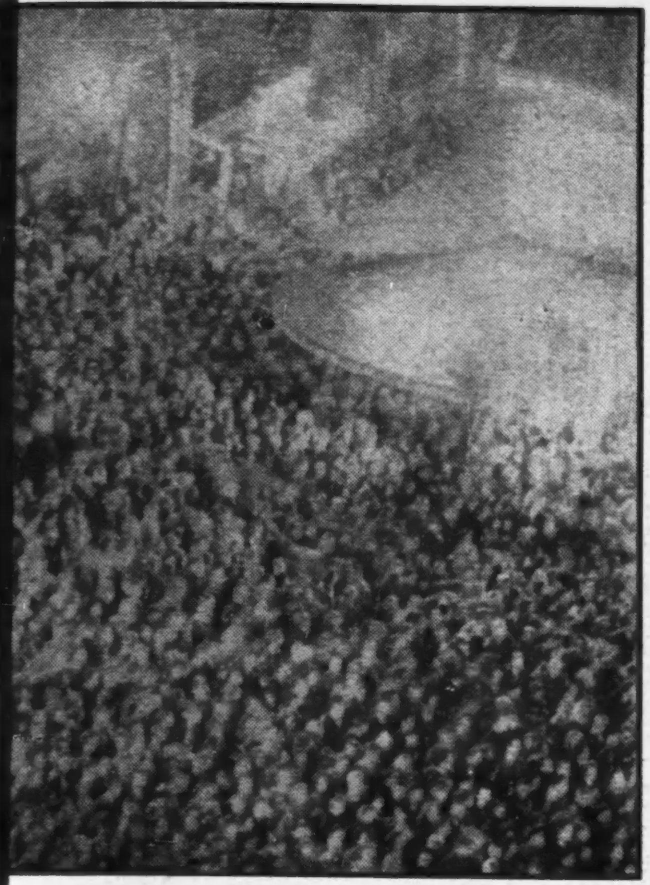
François Mauriac reprendra son "Bloc-notes"

DANS NOS PROCHAINS NUMEROS :

Après le procès de Jacques Fesch : Un juge plaide pour la jeunesse

La confession d'un stalinien : Lettre d'un suicidé, *par Tibor Meray*

A MONARCHIE



MARDI SOIR, SUR LA SEINE

Pour voir le ciel de Paris en habit de gala.

MERCREDI APRÈS-MIDI, CHEZ RENAULT

« Pour une fois où il y avait de la distraction ».

Reportage « L'Express »-Philippe Charpentier.

ET CE QUI EN RESTERA...

AU PARC MONCEAU
Les petites filles jouent « à la reine d'Angleterre ».

DANS UN CLUB DE SAINT-GERMAIN-DES-PRES
Une nouvelle danse : « la révérence ».

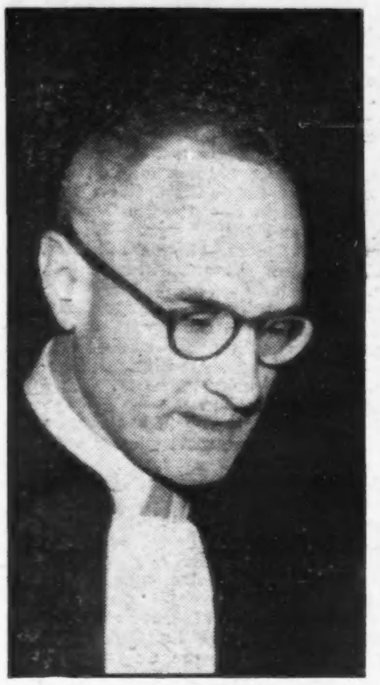
AVOCATS

Je hais l'adversaire

AGRESSEUR d'un changeur, meurtrier d'un agent de police, Jacques Fesch, fils d'un banquier qui n'avait pas su ou voulu être un père, a été condamné à mort le jour de ses vingt-sept ans. Ses deux camarades, Jacques Robbe et Jean Blot, qui avaient partagé ses rêves de fuite au bout du monde, ont été acquittés.

Un public composé d'habitués des « générales » et des conférences mondaines avait passionnément suivi les audiences du procès.

Le premier jour, il avait pris position, tranchant déjà le sort de chacun des accusés. Certains « mouvements » de la salle ne laissent que peu de doute sur ce point. Le second jour, il s'était apitoyé sur quelques témoins et en avait fustigé d'autres. Le lendemain, il supputait le verdict comme s'il se fût agi d'un championnat du monde de boxe : qui, de Paul Baudet, le styliste, ou de René Floriot, le « battant », emporterait la décision ? Tout s'effaçait devant le duel qu'allaient se livrer les deux avocats. Ces deux-là — et non les autres.



Paul Baudet.
Classique.

Geoffrey Lawrence.
Efficace.

René Floriot.
Féroce.

Une « bonne » plaidoirie

Floriot parla le premier. Il était partie civile contre Jacques Fesch, c'est-à-dire, dans l'état actuel de la procédure criminelle, quelque chose comme un substitut du ministère public. Il ne déteste d'ailleurs point cette besogne d'exécuteur des « hautes » œuvres. Il ne lui déplaît point de démontrer, un certain nombre de fois par « saison », qu'il aurait fait, si le destin l'avait voulu, un redoutable procureur.

Mᵉ Floriot requit donc contre Jacques Fesch. Oh ! sans réclamer ni suggérer la moindre condamnation, sans évoquer le «châtiment suprême». De même que les médecins ne prononcent pas certains mots au chevet d'un moribond, les avocats, eux... Substitut d'occasion, Mᵉ Floriot ne va pas jusqu'à l'usurpation de fonctions. Il s'arrête à temps, juste à temps. Au moment où il croit que cessent son devoir et ses droits d'avocat.

Car « avocat », il l'est au sens étymologique du terme. A tous les dossiers qu'il accepte, à toutes les causes qu'il plaide, il apporte la même rigueur précise, le même soin méticuleux, la même conscience professionnelle, le même goût de l'ouvrage bien fait et achevé. Mais ne va-t-il pas trop loin dans ce mimétisme qui le saisit, dans cette acceptation de plier son talent à quelque intérêt que ce soit ?

— *Quand je plaide, je hais l'adversaire.*

Ce mot que des confrères lui prêtent, Mᵉ Floriot l'a justifié dans l'affaire Fesch. Cruel à force d'être objectif (« *Nous sommes nombreux ici à avoir connu des jeunesses plus difficiles* »), démoniaque dans la création d'hypothèses si logiques qu'elles en sont vraisemblables, tour à tour sarcastique et patelin, Mᵉ Floriot a fabriqué à l'usage de l'avocat général Sudaka un « monstre » sur mesure, saccageant à plaisir le peu d'humanité qu'avait conservé le visage de Fesch.

Quand il se rassit, il y eut — c'est l'usage — des confrères pour aller le féliciter de son « effort », l'assurer qu'il avait été « bon ». Mais fort peu ont pensé sans doute qu'il y aurait lieu de s'enorgueillir de sa performance. Mᵉ Floriot n'avait fait autre chose que préparer trois magistrats et sept jurés à l'idée qu'il leur fallait souscrire aux réquisitions capitales de M. l'avocat général Sudaka.

Une justice idéale

M. Sudaka, très classique, évoqua les angoisses de Hamlet, parla de ses propres « cauchemars », de ses « nuits sans sommeil », des « plaques de marbre où s'inscrivent en lettres d'or les noms des serviteurs de l'ordre public tombés victimes du devoir, et finalement — sans, lui non plus, demander carrément que l'on tranchât la tête de Fesch — réclama le « châtiment suprême ».

Il l'obtint.

Mᵉ Baudet n'avait pas sauvé Fesch.

Il avait échoué. Non point faute de talent : il est, au barreau de Paris, un des avocats qui allient le style le plus pur à la plus haute élévation de la pensée et à la conception la plus noble de leur métier. Ses plaidoyers sont des modèles.

Mais en défendant Jacques Fesch, Mᵉ Baudet assumait la responsabilité d'une cause désespérée. Il le fit avec une foi ardente qui n'était point sans panache. « C'est bien plus beau lorsque c'est inutile... »

Pour saisir au vol quelques accents de sa voix, des avocats s'écrasaient dans les couloirs en dehors de la Cour d'assises. Allait-il réussir l'impossible ? Sauver ce jeune homme insensible qui ne semblait pas réaliser que sa vie se jouait peut-être sur la magie de quelques mots ? Sur ceux, cruels, de Mᵉ Floriot. Sur ceux, vengeurs, de M. Sudaka. Sur ceux, suppliants, de Mᵉ Baudet pour qui la miséricorde fait la noblesse de la justice, d'une justice idéale dont il rêve, mais qui demeure imparfaite... Ils étaient là des douzaines, en robe noire, tendus, crispés, tandis que Mᵉ Baudet dressait un hallucinant tableau de la guillotine.

Dans la salle, des visages se couvraient de larmes. La pitié allait-elle enrayer l'engrenage judiciaire ? Non. Ni l'horreur qu'on éprouve pour la loi du talion, ni l'abandon moral doré qu'avait connu Jacques Fesch, ni la répulsion inspirée par un père qui avait méprisé ses devoirs, n'arrachèrent la moindre circonstance atténuante aux jurés, et c'est à l'unanimité qu'ils rapportèrent un verdict de mort.

Clémente envers Robbe et Blot, la justice avait été impitoyable pour Jacques Fesch. Elle se donne souvent ainsi, par l'addition de démesures contraires, l'illusion de l'équité.

Ce verdict a profondément remué l'opinion. Non que Jacques Fesch soit un personnage sympathique. Mais chacun a confusément ressenti que Jacques Fesch a été déformé par notre société telle qu'elle est admise par tous, et que chacun est donc, dans une certaine mesure, un peu responsable de son crime.

★

Une dramatique démonstration

M. LAWRENCE pourra, sans doute, dans un avenir proche, réaliser son souhait le plus vif : il serait bientôt nommé président de Cour d'assises et deviendrait ainsi Mr. Justice Lawrence. Inconnu il y a quelques semaines, il est considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs avocats britanniques : pour son premier procès

→

→

d'assises, il a défendu John Bodkin Adams, le médecin d'Eastbourne, accusé d'avoir assassiné l'une de ses clientes en prescrivant de trop fortes doses de morphine.

M. Lawrence a fait preuve d'une extraordinaire habileté en démontrant que les témoignages des experts pouvaient être infirmés par d'autres experts, et, surtout, que deux infirmières citées par l'accusation mentaient pour perdre son client. Il a si bien convaincu les jurés londoniens, qu'ils ont, après quarante minutes de délibérations, acquitté le Dr. Adams que la rumeur publique accusait, l'été dernier, d'avoir « aidé à mourir » trois cents vieilles dames qui l'auraient couché sur leur testament.

Sans M. Lawrence, le Dr. Adams serait demeuré pour tous le « *Barbe-Bleue d'Eastbourne* » ou le « *Landru britannique* » (il avait le choix entre ces deux surnoms dont on le gratifia au début de l'affaire). Il songe aujourd'hui à reprendre l'exercice de sa profession, à attaquer plusieurs journaux en diffamation, et à écrire ses mémoires dont on lui aurait offert 20 millions. Telle est du moins la rumeur, et l'affaire Adams a montré quel crédit il convient d'accorder aux bruits qui courent.

« *Dans cette affaire pourtant*, écrivions-nous il y a six mois, *rien ne prouve que le Dr. Adams ne soit pas la seule victime... Le sort du Dr. Adams est, pour beaucoup de Britanniques, la dramatique démonstration du pouvoir des lettres anonymes et des corbeaux qui les écrivent.* »

ÉCONOMIE

A la même heure

CHAQUE Français veut faire le même geste au même moment. Ensemble, nous allumons l'électricité, et, ensemble, nous encombrons les rues. Le beau synchronisme de nos départs en vacances, de nos ruées vers les trains de banlieue, de l'ouverture des bureaux ou de la fermeture des magasins d'alimentation, permet sans doute aux statisticiens de dessiner d'aimables courbes, mais il désespère les économistes qui voient ici l'une des causes essentielles des frais généraux trop élevés de la Nation.

Raymond-Paul Villadier, cinquante-trois ans, amateur de livres anciens et président du Comité financier de l'Electricité de France, est parvenu à émouvoir à ce propos une cinquantaine de chefs d'entreprises publiques ou privées (les présidents ou les directeurs généraux d'Ugine, de Péchiney, de Simca, de grands magasins, d'une grande banque d'affaires, etc.). Soixante-dix parlementaires, également, s'intéressent à l'affaire. Le gouverneur de la Banque de France et le directeur général d'Air France se penchent aussi sur le problème. Bientôt, des groupes de travail vont se réunir au Commissariat général à la Productivité, que dirige M. Gabriel Ardant, pour essayer de mettre au point un plan qui permettrait de mieux utiliser le potentiel économique du pays en bouleversant nos habitudes.

Il s'agirait d'un vaste plan de répartition et d'étalement des heures de travail et des vacances dans les divers secteurs de l'économie, qui permettrait une utilisation optima des services publics, le plein emploi des machines et de la main-d'œuvre, et, par voie de conséquence, une réduction des investissements et des frais généraux.

L'expérience anglaise

L'étalement des heures d'ouverture des bureaux et des ateliers permettrait aux Français de ne plus prendre des métros bondés, de ne plus se heurter, à la sortie de leur travail, à des banques, à des postes, à des grands magasins fermés, et de ne plus payer leur électricité et leur gaz à un tarif élevé le matin et le soir.

Les économies seraient immédiates dans le domaine des transports ferroviaires, de l'énergie, et de la distribution des marchandises.

— *Pour les transports, par exemple, le défaut d'étalement est catastrophique. Le déficit provoqué par les heures creuses des lignes de banlieue,* dit M. Villadier, *pourrait être partiellement résorbé par un aménagement des heures d'entrées et de sorties des magasins et de l'Administration. Il en résulterait un mieux-être pour l'usager, et des économies importantes pour la S. N. C. F.*

Plusieurs expériences dans ce sens ont été tentées en Angleterre en 1937, en 1947 et 1956. Dans certaines régions, les résultats ont été remarquables : moins de monde aux heures de pointe dans les trains, économies de charbon, etc.

L'économie qu'apporterait la rationalisation et l'organisation de la vie et du travail en France est évaluée à 5 % au moins. Mais une telle réorganisation heurtera nécessairement des habitudes et des droits considérés comme acquis. Un grand effort de propagande doit donc être tenté, et il est indispensable d'envisager des diminutions de tarifs suffisantes pour faire admettre les décalages souhaités au public.

JE, TU, IL...

● CHRISTIAN CHAMPY, 72 ans, docteur ès sciences, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, a présenté à l'Académie des Sciences une importante communication de la biologiste Simone Hatem sur le déclenchement du cancer. Les travaux de Simone Hatem constituent un progrès considérable : elle a observé que les substances cancérigènes se combinent électivement avec un des constituants des terminaisons nerveuses. La manière dont ces substances cancérigènes attaquent la cellule vivante semble être enfin découverte. Une atteinte du système nerveux parait, selon Simone Hatem, à l'origine des perturbations de la croissance cellulaire qui aboutissent au cancer.

⁂

● YVES GANDON, 57 ans, écrivain (*Le Dernier Blanc, Le Pré aux dames*), vice-président du P.E.N. Club, qui a récemment obtenu le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris, vient d'être élu président de la Société des Gens de Lettres par 14 voix contre 9 à M. Jean Guirec.

⁂

● BOB HOPE, 53 ans, comédien et producteur de films, est arrivé en France pour tourner *Vacances à Paris*. Ce film devait s'appeler *Des ennuis à Paris*. Le titre a été changé à la demande du principal interprète français : Fernandel. « *Entre comiques, on finit toujours par s'entendre* », a déclaré Bob Hope.

⁂

● LE BACCALAURÉAT qui, l'an dernier, a empêché de dormir 158.000 lycéens, sera moins redouté à l'avenir : cinq arrêtés, publiés par le « Journal officiel » du 9 avril, précisent dans quelles conditions les jeunes gens ne possédant pas le précieux parchemin pourront avoir accès à l'enseignement supérieur. Au mois de mai de chaque année (exceptionnellement en octobre pour 1957), les « recalés » pourront passer un examen de repêchage comportant une conversation entre le candidat et le jury, et une dissertation d'ordre général. Ces deux épreuves qui doivent permettre de définir la maturité des élèves seront complétées par des compositions écrites qui porteront sur la spécialité que les candidats auront choisie.

⁂

● MAURICE CLAVEL, entre deux éditoriaux de « Combat », où il apprend à François Mauriac comment il faut écrire et penser, termine la rédaction des mémoires de Jean Marais, pour le compte d'un magazine féminin.

LA CAGNOTTE

Solution du n° 5

LE quatrième problème de mots-croisés piège posé par Roger La Ferté a été résolu par un assez grand nombre d'amateurs.

Trente-sept d'entre eux ont fourni une réponse conforme en tous points à la seule solution juste, déposée entre les mains de Me Agnus.

Ce sont :

Jean-Paul Cerf, Lycée Turgot, Paris (3e). — Sylvain Cerf, 2, rue du Haut-Pavé, Paris. — Georges et Denise Leprince, 2, rue du Haut-Pavé, Paris. — Mme Georgette Hardel, 2, rue du Haut-Pavé, Paris. — Emile Cerf, 19, rue Censier, Paris. — Marcelle Hèie, Clos des Charmilles, avenue Clemenceau, Pont-de-la-Maye (Gironde). — André, Jeanne, Renée, François et Louis Loné, 4, impasse Saint-Jean, Bordeaux. — Marie, Gisèle, Pierre, Christian et Marina Rey, 50, rue Goya, Bordeaux. — Germaine et Jean Dussarrat, 10, rue du Tauzin, Bordeaux. — Léon Giron, retraité S.N.C.F., Luc-en-Diois (Drôme). — Raymond Christaud, 13, rue de Stalingrad, Pont-de-Claix (Isère). — Aimé Robert, « Le Canton », Pont-de-Claix (Isère). — Mme Yvonne Mazet, Chozeau par Crémieu (Isère). — Colette Prodel, 17, rue Ausone, Le Bouscat (Gironde). — Mme Edith Vivarrat, 17, rue Ausone, Le Bouscat (Gironde). — Fernand Goëpfert, 14, rue Pelletier, Lyon-Croix-Rousse (Rhône). — Lieutenant Jean Vivarrat-Perrin, S.P. 87.926 A.F.N. — Mme Vivarrat-Perrin, « Le Clédou », Rougnac (Charente). — Mme Marie-Thérèse Cluet, 36, avenue Jules-Ferry, Angoulême. — Edith, Annick, Henri et Alain Vivarrat, 17, rue Ausone, Le Bouscat (Gironde). — Thérèse et Henri Constantin, 9, rue Edouard-Branly, Bordeaux. — Solange et Joseph Boldrini, 45, rue Roborel-de-Climens, Bordeaux. — Régis Mercier, avenue Victor-Hugo, Aubenas (Ardèche).

Ils se partagent donc les 25.000 francs mis en jeu.

Au problème n° 5, également doté d'une cagnotte de 25.000 francs, nous avons reçu un nombre considérable de réponses, mais aucune solution exacte.

Le problème n° 6 que Roger Ferté vous propose aujourd'hui, sera donc doté d'une cagnotte de 50.000 francs.

Si aucune réponse juste ne nous parvenait, ces 50.000 francs resteraient en jeu et le problème n° 7 serait doté d'une cagnotte de 75.000 francs que se partageraient les gagnants. Et ainsi de suite.

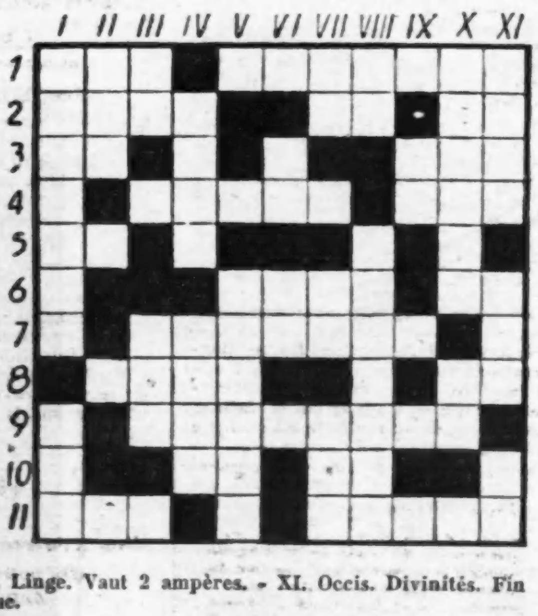
Le règlement de ce petit jeu a été publié dans notre numéro du 8 mars. Rappelons simplement aux amateurs qu'il ne s'agit nullement d'un jeu de hasard, que chaque mot ne comporte qu'une réponse juste en tous points, que sa justification donnée par Roger La Ferté n'est jamais arbitraire et se trouve en un endroit quelconque du texte du Nouveau Petit Larousse Illustré.

LES MOTS-CROISES PIEGE
de Roger LA FERTE
valent cette semaine 50.000 francs

Problème n° 6

HORIZONTALEMENT

1. Tête. Présent de Brumer. - 2. Marche. Adjectif possessif. Pronom. - 3. Dans Zarathoustra. Un Adam sans fin. - 4. Localité où se tint un concile qui condamna les images. Participe passé pluriel d'un verbe qui a l'infinitif présent en « re ». - 5. Nom masculin (ce n'est pas Ut). - 6. Adjectif et nom. Fin de mode. - 7. Persan (en caractères ordinaires dans le N. P. L. I.). - 8. Cap. On les trouve dans les boulevards. - 9. En Afrique. - 10. Dans Rome. Dans Porto - Vecchio. - 11. Note (inv.). Us.



VERTICALEMENT

I. Inscris. Cours d'eau (rivière). - II. Cap. - III. A à peu près les sens de « dans ». Cap. - IV. Têtes. Adjectif masculin (inversé). - V. Est sur la paille. - VI. Village (inversé). En barres. - VII. Nom masculin (pluriel). Dans l'œuvre de Jules Romain (inversé). Bat la campagne. VIII. Adjectif possessif. Forme d'un verbe. - IX. Préfixe (en gras). - X. Linge. Vaut 2 ampères. - XI. Occis. Divinités. Fin d'infinitif inattendue.

NOM ....

Adresse ....

Votre réponse, adressée à « L'Express », service jeu, 91, Champs-Elysées, doit nous parvenir avant le mercredi 17 avril à midi, le cachet de la poste faisant foi.

BROADWAY EN PARLE

C'EST encore une pièce de Tennessee Williams qui domine la saison théâtrale à Broadway : *La Descente d'Orphée.* Williams l'avait déjà montée à Boston en 1940, mais il l'a, depuis, réadaptée au goût tout-puissant de la capitale du théâtre américain. Orphée est un jeune vagabond que le hasard amène un jour dans une petite ville du Sud des Etats-Unis. Orphée est un poète et il se heurte aux préjugés hypocrites, à la respectabilité mesquine de ses habitants. Mais il arrivera tout de même à trouver l'amour — et avec lui la mort — dans les bras de la femme d'un invalide.

Bien qu'ils considèrent *La Descente d'Orphée* comme inférieure aux autres œuvres de Tennessee Williams, les critiques américains l'ont inscrite en bonne place sur la liste où sera choisie le mois prochain la meilleure pièce de l'année.

CINÉMA

Tom and Jerri

LA BLONDE ET MOI

cinémascope américain de Frank Tashlin, avec Tom Ewell, Jayne Mansfield et Edmond O'Brien (Raimu).

PLUS généreuse, plus capiteuse, plus tapageuse encore que Marilyn Monroe, il ne manque à Jerri pour devenir vedette qu'une seule chose : le désir précisément de le devenir. Par un malentendu de la nature, cette blonde sophistiquée ne connaît qu'une passion : la cuisine.

Pourtant, Jerri doit devenir vedette. Ainsi en a décidé son protecteur, l'imposant Murdock la Brioche, ex-roi des appareils à sous. Et Jerri est confiée aux bons soins d'un impresario à l'œil vague et au nez pointu. Et Tom, l'impresario, s'apercevant que Jerri est aussi faite pour le chant que ses casseroles bien-aimées, ne voit plus qu'une solution : lui faire faire carrière dans le « rock and roll ».

Les quarante premières minutes de *La Blonde et moi* sont irrésistibles. Jusqu'au moment, inévitable, où Tom tombera amoureux de Jerri, et Jerri de Tom. L'histoire alors s'effiloche un peu et les joueurs de « rock and roll » en profitent pour multiplier leurs incursions sur l'écran.

On a l'impression que Frank Tashlin a un peu lâché la main à la fin du film, et on le regrette.

Car Tashlin, dont on a déjà vu *Artistes et modèles* et *Chéri, fais pas le zouave !* est certainement le plus doué des réalisateurs américains actuels de comédies musicales. Il sait diriger ses acteurs : ici le doux Tom Ewell, la « ravageuse » Jayne Mansfield, l'explosif Edmond O'Brien. Il a le sens du gag (souvent inspiré du dessin animé, où Tashlin a fait ses débuts) : par exemple le morceau de glace qui fond dans les mains du livreur quand passe Jerri. Il sait profiter des modes en s'en moquant gentiment, comme dans cette satire enjouée des méfaits réunis de la « marilyn-monroïte » et du « rock and roll ».

★

Jamais deux sans trois

L'EMPIRE DU SOLEIL

cinémascope italien d'Enrico Gras et Mario Craveri (Rex, Normandie, Moulin-Rouge).

MAGIE verte avait été un succès, *Continent perdu*, un triomphe. Pourquoi Enrico Gras et Mario Craveri, les deux habiles faiseurs d'images exotiques italiens, se seraient-ils arrêtés en si bon chemin ? Voici aujourd'hui leur troisième « reportage » : *L'Empire du soleil*, qui est censé nous faire connaître le Pérou. C'est le même éclatement d'images un peu trop belles pour être vraies et un peu trop invraisemblables pour être belles. Documentaristes plus attachés aux effets qu'à la réalité, Enrico Gras et Mario Graveri plairont peut-être. Mais on aurait tort de les prendre au sérieux.

UNE PÉRUVIENNE
Trop belle pour être vraie

À voir :

En exclusivité :

● **La Blonde et moi** (vedette malgré elle) ● **Au cœur de la tempête** (chasse à la sorcière) ● **Le Cas du docteur Laurent** (lorsque l'enfant paraît) ● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (poésie du cambriolage) ● **Calabuig** (humour espagnol) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :

● **Le Sel de la terre** (Ursulines) ● **Mitsou** (Saint-Michel, Concordia, Scarlet) ● **La Traversée de Paris** (dans les quartiers) ● **Anna Karénine** (Pagode) ● **La Femme aux chimères** (Studio Bertrand) ● **Plus dure sera la chute** (Studio Parnasse) ● **Les Temps modernes** (Celtic) ● **Tueurs de dames** (Cardinet) ● **La Red** (Noctambules).

OPÉRA

Une preuve négative

(De notre envoyé spécial Antoine GOLEA.)

LE Capitole de Toulouse, un des plus prestigieux théâtres lyriques de province, vient de monter, pour la première fois en France, *Halka*, opéra en quatre actes du compositeur polonais Stanislaw Moniuszko.

Le metteur en scène Jerzy Merunowicz, venu exprès de Varsovie à Toulouse, a puissamment exploité le contexte social. Le troisième acte, où le peuple tout entier se lamente sur son état de servage et sur les malheurs de Halka, est d'un grand effet ; c'est également le plus intéressant sur le plan musical. Comme tant de compositeurs slaves, Moniuszko semble avoir été particulièrement heureux dans l'écriture des chœurs. Il échappe à la convention et aux formules extrêmement banales qui caractérisent les autres parties de l'œuvre, y compris le rôle mélodramatique de Halka, qui ne comporte pas un seul moment de véritable émotion.

C'est en écoutant des œuvres pareilles, reflets de la décadence lyrique italo-française du premier tiers du XIXᵉ siècle, que l'on comprend la fureur et les réformes de Wagner, que l'on salue, d'autre part, le génie d'un Verdi, sachant animer les vieilles formes d'une vie et d'une puissance nouvelles. *Tannhäuser* est de 1845, *La Traviata* de 1853 ; entre ces deux dates s'inscrivent le destin et la véritable signification de *Halka*. On ne peut même pas y trouver un écho authentique de folklore ; presque tout y est de cette platitude qui avait tellement écœuré Chopin, dix-huit ans plus tôt, à son arrivée à Paris.

Fermement dirigée par Mieczyslaw Mierzejewski, de l'Opéra de Varsovie, l'œuvre a trouvé des interprètes consciencieux en Stefan Cejrowski et Edmond Kossowski, qui ont fait l'effort d'apprendre leurs rôles en français, Julien Haas et Marise Patris, cette dernière sachant bien utiliser une voix, hélas ! mal timbrée. Les chœurs — de Toulouse — et les danseurs solistes — de Varsovie — méritent une mention particulière.

→

Vous en discuterez

La sorcière de Kenport

AU CŒUR DE LA TEMPÊTE

film américain de Daniel Taradash, avec Bette Davis (Stud. de l'Etoile).

CETTE bibliothécaire de Kenport, accusée de communisme par les conseillers municipaux d'une petite ville américaine, c'est le drame de l'arbitraire, du malentendu, de l'aveuglement imbécile, c'est la peur des notables menacés, c'est la lutte inégale de la raison humaine et de la raison d'Etat, et l'égarement qui s'empare finalement des habitants de Kenport est bien le même que celui qui a gagné les paysans de Salem en face des petites filles sorcières. Ce n'est plus une petite fille, mais une vieille dame qui est ici traitée de sorcière, pour avoir cru à la liberté dans un pays libre et avoir refusé d'enlever un livre de sa bibliothèque.

Daniel Taradash n'a pas pris le soin, comme Arthur Miller, de transposer son sujet. Une vérité courageuse et adroite se dégage, mais l'œuvre est plus didactique qu'artistique. Le réalisateur, auteur aussi du scénario et des dialogues, n'exprime avec une sincérité et une ardeur qui rendent le film un peu insistant. Il faut Bette Davis, la plus émouvante, la plus sobre, la plus convaincante des actrices, pour donner au personnage un cœur déchiré dont la blessure fait souffrir tous les hommes.

J'ai cru tout voir, Rome et Venise
Honolulu, Londres et Le Caire
Mais j'ai manqué (quelle sottise !)
La Revue des Folies-Bergère

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 91-93 LIVRAISON DOMICILE
BOULEVARD DE LA MADELEINE

PARAMOUNT · LUTÉTIA · PALAIS ROCHECHOUART · LES FOLIES · SÉLECT V.F.
ELYSÉES-CINÉMA V.O.
Paramount présente
LE ROI DES VAGABONDS
VISTAVISION
TECHNICOLOR
KATHRYN GRAYSON
ORESTE
RITA MORENO · CEDRIC HARDWICKE · WALTER HAMPDEN

Cabarets Dancings

AMIRAL — SCOTCH : Jacqueline MAILLAN, Francis BLANCHE · BAL. 56-66

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES — THE tous les jours
Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

LEO NOEL chante place du Tertre
CHEZ PLUMEAU · MON. 70-67

Le SEXY — 60, rue Pierre-Charron
BAL. 25-18
Marcel AMONT
LES TROIS MENESTRELS

Puerta del Sol — MUSIC-HALL ESPAGNOL
52, RUE PIERRE-CHARRON

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"C'EST MAGNIFIQUE !"
de P. Louis-Guérin & Fraday

EXPOSITIONS

Extrême-Occident

SIMON SEGAL

Galerie Bassano, 9, rue Grégoire-de-Tours, jusqu'au 30 avril.

UNE grande exposition au musée d'Albi avait consacré, l'an dernier, la gloire de ce solitaire qui, venant de Russie, devait finalement trouver la paix et le moyen de s'exprimer dans les steppes du Cotentin.

La rusticité apparente de ses moyens donne à sa peinture un certain air d'art populaire dont lè charme semblait, jusqu'à maintenant, perdu.

Il y a déjà quelques années, on avait pu voir de lui, à la galerie Bassano, les rudes visages des quelques rares paysans dont il partageait la vie, les bêtes qu'il regardait paitre les prés, les ciels et les arbres qui sont frontières et symboles de la solitude.

Dans une certaine mesure et parce qu'il est, lui aussi, un « naïf naturel », Segal peut être comparé à Caillaud. Mais alors que les couleurs employées par ce dernier forment une gamme toute de grâce et de gaieté, celle de Segal est sévère, grave, presque tragique.

Des teintes sourdes, en larges à-plats, s'ordonnent pour construire des visages ou des paysages qui sont faits pour durer, contre vents et marées.

Segal bâtit ses toiles comme on bâtit les maisons, dans ce pays où il a pris racine, parmi les grands espaces désolés qui forment une des pointes extrêmes du continent occidental.

DISQUES

Le choix de la semaine

CHABRIER

L'Œuvre de piano
par Marcelle Meyer et Francis Poulenc. (2 d. 30 cm. 33 t. DF 151/52. Discophiles Français).

CHABRIER a écrit une trentaine de pièces pour piano. Combien en connaissent les mélomanes ? Pourtant, elles sont exquises de liberté fantasque, de subtilité harmonique, de truculence, de tendresse et de pudeur. Marcelle Meyer vient de les enregistrer toutes, à l'exception de quelques compositions de jeunesse. Poulenc la rejoint pour interpréter, à deux pianos, les *Valses romantiques*. Tout cela constitue un album débordant de vie, d'intérêt, de musique.

JAZZ

Blues à l'harmonica

L'HARMONICA, absent du jazz orchestral, a souvent été utilisé par les chanteurs de *blues*. Moins encombrant et moins coûteux que la guitare, il convenait admirablement à ces troubadours noirs, qui allaient de ville en ville et chantaient au coin des rues. Ils en tiraient des sons « triturés » dans le sens expressif et la transposition de la voix humaine, avec une attaque nette et massive, de longues inflexions qui font parfois songer à celles d'une trompette ou d'un trombone bouchés, et des accentuations qui donnent du *swing* à un instrument qui apparemment ne s'y prête guère.

Parmi les plus fameux harmonicistes de jazz, on cite Noah Lewis, Jazz Gillum, Sonny Terry, et, le meilleur de tous, Sonny Boy Williamson, mort en 1948, dont R.C.A. vient de publier un disque (1), le premier que nous ayons de lui en France. Chanteur à la voix rude et à la prononciation relâchée d'un paysan du Sud, Sonny Boy Williamson s'accompagne lui-même selon la méthode traditionnelle de la réponse instrumentale (2 mesures-2 mesures) ou improvise à l'harmonica des *choruses* ponctués d'interjections.

EDMOND O'BRIEN
Murdock-la-Brioche

La monotonie que pourrait engendrer cette succession de *blues* tous semblables est rompue par la variété des tempos adoptés, qui vont du très lent *War Time Blues* aux très enlevés *Mellow Chick Swing*, *Polly Put Your Kettle On* et *Rub a Tub*, ainsi que par la diversité du style des accompagnateurs, de très authentiques *bluesmen* eux aussi : entre autres, les pianistes Joshua Altheimer, Blind John Davis et Big Maceo, et le guitariste bien connu des amateurs français : Big Bill Bronzie.

Un autre harmoniciste célèbre, mais d'esprit plus moderne, est Little Walter, jeune musicien, qui s'inscrit dans la renaissance du blues authentique à laquelle a donné lieu le « Rhythm and Blues » (bientôt parodié par les Blancs en « Rock and Roll »). Un récent 45 tours (2) nous le montre merveilleusement soutenu, dans des morceaux très swingués, où il brille à la fois comme chanteur et comme harmoniciste, et où il retrouve spontanément la tradition vocale des premiers temps, avec une fraicheur d'inspiration qui traduit tout autre chose qu'un pur et simple *revival*.

C'est que le *blues*, expression de la révolte des Noirs contre l'oppression blanche, est toujours actuel et ne s'éteindra, comme forme d'art, qu'avec la ségrégation elle-même.

(1) Sonny Boy Williamson, 25 cm., 33 t., R.C.A. 130238.
(2) Little Walter and his Jukes, 45 t., EP., London RE-U 1061.

THÉATRE

Sacha, le mari, la femme et moi

FAISONS UN RÊVE

comédie en 3 actes
de Sacha Guitry, aux Variétés.

DEPUIS sa création, il y a quarante-trois ans, la pièce de M. Sacha Guitry n'a pas vieilli d'un pouce, ni bougé d'une réplique importante. C'est une sorte de ballet abstrait entre le mari, la femme et l'amant qui a si peu de rapport avec les circonstances de la société ou la vérité du cœur qu'il peut se danser sur la musique à la mode à n'importe quelle époque — *allegro*, avec deux ou trois courts passages ; *andante*, pour le joli et le sentiment. C'est une œuvre transhistorique — comme la recette du soufflé : c'est fait avec rien mais, convenablement servi, cela flatte le palais.

Et c'est très convenablement servi. M. Robert Lamoureux exécute en grand virtuose le monologue qu'est en réalité, non seulement le deuxième acte, mais la pièce entière : il l'exécute même davantage en virtuose du monologue qui cherche des effets sans suite qu'en comédien qui compose un personnage. Pour lui donner la réplique, Mlle Danielle Darrieux a très joliment dessiné le petit rôle de la femme, et M. Louis de Funès a tiré, sans charger, le maximum de drôlerie de ses deux scènes. Ces trois petits actes durent à peine plus d'une heure : c'est léger, ça pétille un peu, comme le champagne ou le champagne des eaux de table...

★

Des personnages de mauvaise volonté

LES VOYAGEURS ÉGARÉS

comédie de Guillaume Hanoteau, au Théâtre de la Renaissance.

LES LAURIERS VERTS

comédie d'André Lem, par la Compagnie Jean-Pierre Bernard, à la Comédie de Paris.

SUR deux scènes différentes, deux romanciers, cette semaine, rencontrent leurs personnages. Arrêté par une panne « au cœur de la nuit », comme on dit au cinéma, dans un pays de marécages et de forêts, un ancien prix Goncourt cherche refuge dans un étrange château. D'autant plus étrange que, sans le connaître, il l'a décrit dans son dernier livre et que, petit à petit, nous découvrons que ses habitants sont exactement les personnages de son roman. C'est le point de départ de M. Guillaume Hanoteau.

Quant à la situation qu'imagine M. André Lem : au petit matin, un romancier à succès, qui habite une péniche sur la Seine, voit surgir devant lui un jeune homme exalté qui se jette dans le fleuve, désespéré parce qu'il est devenu un objet de risée depuis que, par hasard, l'écrivain a donné son nom et son prénom au triste héros d'un de ses livres.

A partir de là, M. Hanoteau a composé une comédie étrange, constamment attachante. Pendant deux actes, nous oscillons entre l'humour et le délicieux frisson que nous connaissons bien par certains films, par les histoires de fantômes anglais, par tout ce que l'on a écrit sur le « cas Trianon », cette étrange aventure des deux Anglaises qui, en se promenant dans le parc de Versailles, un jour d'août 1901, se trouvèrent transportées aux côtés de Marie-Antoinette. Puis, malheureusement, le troisième acte nous fournit une explication prétendument rationnelle qui fait basculer la pièce entière dans une littérature policière qui manque tout à fait de crédibilité. On le regrette d'autant plus que M. Hanoteau paraissait sur le point de réussir une pièce fantastique française dans le goût du *Tour d'écrou* de Henry James. Dans un bon décor de M. Bernard Daydé, cela est joué avec autorité par M. Jacques Dumesnil et Mme Margo Lion, avec mollesse par Mlle Annie Noël et M. Bernard Dhéran.

Quant à M. Lem, il a fait du fantastique sans le savoir, tant sa laborieuse satire des milieux littéraires est fausse et conventionnelle. C'est une sorte de « remake » de *La Plume*, la petite comédie de MM. Barillet et Grédy, mais en plomb. Voilà un jeune auteur qui n'est plus jeune et dont l'œuvre ne promet rien, malgré le secours de la mise en scène de M. Jean d'Yd, du joli décor de M. Jean Rasquin, et du talent d'un ou deux jeunes interprètes comme M. Roger Montsoret ou M. Georges Lenzo.

★

Brecht et le pari de Galilée

LA VIE DE GALILÉE

pièce de Bertolt Brecht, par le Berliner Ensemble, au Théâtre des Nations (Sarah-Bernhardt)

LES premières images auxquelles le nom de Bertolt Brecht est lié pour beaucoup d'entre nous, ce sont celles du film *L'Opéra de Quat' Sous*, et d'abord celles du bonhomme qui montre et commente à la manière d'un bonimenteur de foire les tableaux grossiers où l'histoire de Mackie est racontée. Ce personnage n'est pas si loin de Brecht lui-même : Brecht, c'est d'abord un homme qui nous montre des images avec l'intention de nous enseigner quelque chose. Parfois les images sont de simples dessins de

A ne pas manquer :

● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Magicienne en pantoufles** (charmes et charme) ● **Ivanov** (Tchekov) ● **Tobie et Sara** (du grand Claudel) ● **Sacrés fantômes** (humour napolitain) ● **La Visite de la vieille dame** (bouffonnerie tragique) ● **La Mamma** (pour Popesco) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (pour rire) ● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **La Maison de Bernarda** (Lorca) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **Irma la douce** (un Opéra de quat' sous parisien).

LES 350 meilleurs disques de la production mondiale

On a édité l'année dernière près de 2.000 microsillons nouveaux de grande musique. Comment dans cette énorme production, choisir à coup sûr le meilleur enregistrement ? *L'Ouverture pour une Discothèque* de Roland de Candé vous le dira en vous indiquant *en toute indépendance*, les 350 meilleurs disques de musique classique du 14e siècle aux contemporains. Ce petit livre vous fera faire de grandes économies : son prix (500 F) sera vite remboursé s'il vous évite un seul achat malheureux ! Et vous y trouverez abondamment illustrée, une véritable histoire de la musique par le disque et tout ce qui peut aider à la compréhension des œuvres (un vol. 298 p. 175 images 500 F. Ed. du Seuil Coll. Solfèges)

THÉATRE NATIONAL POPULAIRE
TNP
Direction Jean VILAR
PAQUES 1957
7
Représentations exceptionnelles
PALAIS DE CHAILLOT
Le Mariage de Figaro
Le Faiseur
Mère Courage
Prix des places : 100 à 500 francs
Location ouverte

EXPOSITIONS
GALERIE LOUIS CARRÉ
CARRADE • LAGAGE •
MOSER • STARITSKY •
WESSEL •
10 AVENUE DE MESSINE

GALERIE BOLER
237, r. Saint-Honoré (près place Vendôme)
Les Maitres de la Peinture
400
REPRODUCTIONS
SUR TOILE
BREVET TREMOIS - DE MUNTER
TOILES DE 4.000 A 25.000 FRANCS

Galerie J. BUCHER, 9 ter, bd Montparnasse
CHELIMSKY - MOSER - NALLARD
AGUAYO - LOUTTRE - FIORINI

Galerie Louise Leiris
47, rue de Monceau (8e)
PICASSO
Peintures 1955-1956
Jusqu'au 20 avril

SALON DE L'UNION
DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS
Palais des Beaux-Arts - 11 au 28 avril

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-Saint-Honoré
PRASSINOS
PEINTURES

propagande ou des photos empruntées à chaud à la réalité, comme dans *Grand-peur et misères du III^{e} Reich.* Parfois une époque ou une vie sont entièrement découpées en scènes frappantes, en images animées et parlantes, un peu à la manière des pièces biographiques de Shakespeare et des élisabéthains. C'est le cas pour ce *Galileo Galilei* où en une quinzaine de tableaux, Brecht ramasse trente ans de la vie de l'astronome avec l'intention de nous montrer une grande étape de la lutte de la raison contre les pouvoirs.

Nous suivons donc Galilée de 1609 jusqu'aux approches de sa mort (1642) à Padoue, à Venise, à Florence et à Rome. Les treize tableaux de la version représentée devant nous par le Berliner Ensemble (version abrégée et amputée de deux tableaux par rapport à celle publiée en traduction française dans le troisième volume du théâtre de Brecht aux éditions de l'Arche) sont donc bien les illustrations dramatiques d'une vie et d'une thèse.

Du point de vue dramatique, le procédé est merveilleusement efficace quand il y a symbiose de l'image et du sens. Chaque fois que l'image est parfaitement adaptée, chaque fois qu'elle montre la vérité qu'elle veut nous enseigner au lieu de nous l'expliquer, la scène est forte et admirable.

Mais il arrive aussi, parce que le thème de la leçon est abstrait (les progrès de la physique et du rationalisme dans la première moitié du XVII^{e} siècle) que l'on tombe dans l'imagerie de la physique amusante, ou dans la grande discussion scéniquement immobile du théâtre d'idées, ou même dans le mélodrame quand la fille de Galilée en tenue de mariée s'évanouit au pied des instruments de physique de son père-insensible-et-qui-vient-d'écarter-son-fiancé.

Comme toujours, le bonhomme Brecht (ses œuvres sont des fables comme celles du bonhomme La Fontaine) refuse d'idéaliser son héros. Il nous montre un Galilée humain, très humain, gourmand, roublard, un peu filou, très attaché à sa guenille, ce qui explique fort bien qu'à la seule vue des instruments de l'Inquisition, il se rétractera. C'est cet aspect que le créateur « mondial » du rôle, Charles Laughton, devait fort bien rendre et que l'acteur que nous avons vu, M. Ernst Busch, souligne également avec force.

Dans la mise en scène, les décors et les costumes qui dosent normalement les éléments réalistes et les éléments symboliques (avec une forte poussée d'expressionnisme dans la scène du carnaval), dans le jeu des comédiens, on sentait davantage l'excellent travail d'une troupe homogène, de gens qui aiment leur métier et le pratiquent noblement que le souci d'obéir à une théorie ou de chercher la nouveauté à tout prix.

L'HOMME DE LA SEMAINE

Bertolt Brecht ou la vérité difficile

QU'UN hebdomadaire à grand tirage (*Paris-Match :* 1.200.000 exemplaires) ait ouvert, la semaine dernière, son numéro sur dix pages consacrées à Bertolt Brecht, voilà qui exprime mieux qu'un long discours l'importance qu'a prise brusquement le plus grand dramaturge allemand de notre époque, mort il y a quelques mois, à 57 ans.

C'est une pièce de Brecht qui a inauguré vendredi dernier à Paris le cycle dramatique du Théâtre des Nations, première scène internationale du monde.

La Vie de Galilée a été supervisé par l'auteur lui-même à Berlin-Est où se trouve le théâtre du Berliner Ensemble dirigé par Hélène Weigel, la femme de Brecht. C'est donc en quelque sorte son dernier message théâtral que Paris a reçu cette semaine, quelques mois après Londres qui fit un accueil enthousiaste à la troupe allemande.

La salle était consciente de l'importance de l'événement. Doublement consciente même : chaque représentation proposée par des artistes de derrière le rideau de fer provoque un enthousiasme automatique du « Tout-Batory », habitué des grandes premières. Parfois cet enthousiasme est justifié — Opéra de Pékin, Berliner Ensemble — mais la tâche est souvent ingrate et la claque mondaine peu récompensée de ses efforts. Si, en effet, la connaissance du chinois était inutile pour apprécier les magnifiques danseurs et acrobates de Pékin, celle de l'allemand est indispensable pour suivre cette grande pièce idéologique qu'est *Galilée.* Il suffisait, pour s'en convaincre, de voir une grande partie du public, doucement endormi, sortir brusquement de sa torpeur à la fin de chacune des treize scènes pour acclamer de confiance ce qu'il ignorait par vocation.

Aurait-il d'ailleurs applaudi s'il avait compris le texte ? Il est probable qu'il aurait été choqué ou au moins inquiet, car ce que Brecht dit n'est pas de tout repos. Au cours d'une carrière littéraire de plus de trente ans, Brecht a toujours voulu inquiéter, interroger, troubler. *Hereses opportet esse,* semble-t-il clamer dans chacune de ses pièces, dans chacun de ses poèmes : sa grandeur est justement due à sa faculté de voir les choses *autrement,* de jeter un regard neuf sur tout ce qui semble admis, convenu et naturel :

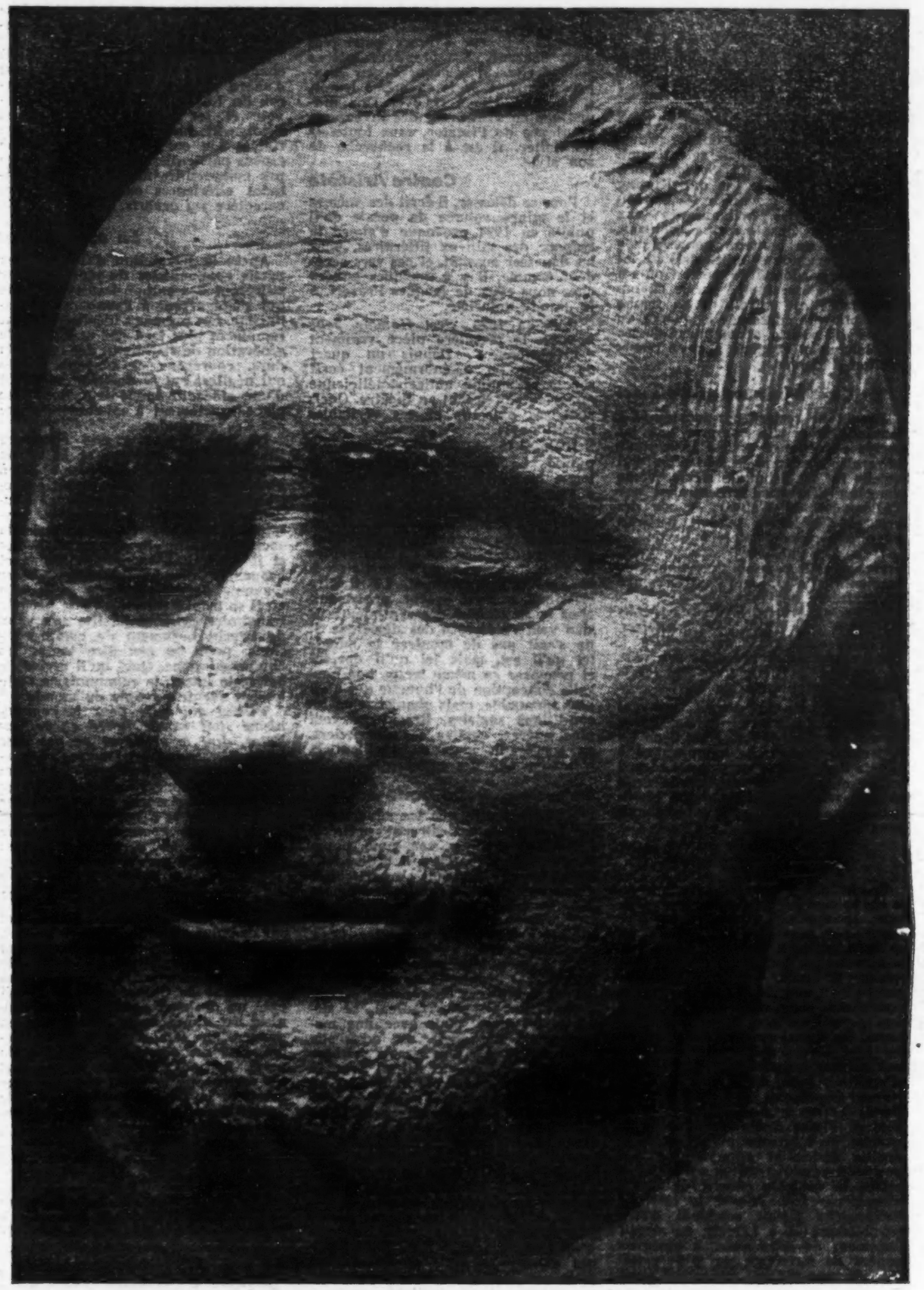
Nous vous prions instamment, ne [dites pas : c'est naturel
Devant les événements de chaque jour.
A une époque où règne la confusion, [où coule le sang,
Où on ordonne le désordre,
Où l'arbitraire prend force de loi,
Où l'humanité se déshumanise
Ne dites jamais : c'est naturel
Afin que rien ne passe pour immuable.

Avant-garde populaire

Il faut transformer le monde, a dit Marx, ce maître de Brecht, et le disciple veut le transformer par les moyens qui se trouvent à sa disposition : par la parole. Il cherche à montrer dès ses débuts tout ce qui est artificiel dans notre univers et, pour dévoiler les conventions, il utilise une méthode de choc. Le jeune homme qui, immédiatement après la guerre, a quitté sa Souabe natale pour se rendre à Munich, écrit des poèmes qu'aucun journal, qu'aucune revue n'accepte à cause de la virulence de leur ton. Qu'importe, Brecht les présentera lui-même et il chante dans un cabaret de la capitale bavaroise ses chansons incendiaires, annonçant déjà les « songs » de *L'Opéra de Quat' Sous* qui devaient le rendre célèbre.

Car Brecht est célèbre. Ce n'est pas une des moindres contradictions de cet écrivain : admiré par l'avant-garde, il est en même temps un auteur populaire et ses pièces se jouent dans le monde entier. Ou plutôt, dans une partie du monde. Ce communiste, car Brecht était communiste, même s'il n'avait pas la carte

→



LE MASQUE MORTUAIRE DE BRECHT.

« Pensez à nous avec indulgence... ».

(Photo publiée par *Europe* dans son numéro consacré à Brecht.)

BARNETT
SHIRTMAKER
serait heureux de vous présenter dans ses magasins modernisés, ses nouveautés de Printemps et importations britanniques
En particulier : la veste-blouson en pausserie anglaise à.. 19.800 francs
19, avenue Victor-Hugo - PARIS (16^{e})
PASsy 26-54

du parti dans sa poche, est joué à Londres, New York, Paris, Zurich, mais dans les pays de derrière le rideau de fer — sauf Berlin-Est bien entendu — ses pièces restent inconnues.

A vingt ans, il est à Munich, et la première chanson qu'il chante provoque aussitôt un scandale retentissant. C'est la *Ballade du Soldat mort*, où Brecht utilise le ton que Kipling employait pour magnifier les expéditions coloniales britanniques aux Indes. Mais, sous la forme ancienne, on trouve un contenu nouveau : la droite allemande et militariste ne lui a jamais pardonné ce poème où un deuxième classe tombé sur le champ de bataille est extrait de sa tombe pour pouvoir continuer la guerre du Kaiser qui assiste, accompagné de ses maréchaux et évêques, à cette résurrection dérisoire.

Piscator et Caligari

Brecht ne restera pas longtemps à Munich. Il a vite compris que les temps ont changé et que la capitale bavaroise n'est plus le centre culturel qu'elle fut au début du siècle. Même dans un Etat aussi décentralisé que l'Allemagne de Weimar, la vie des arts et des lettres tendait de plus en plus à se concentrer à Berlin.

Il a à peine vingt ans lorsqu'il arrive dans la capitale du Reich, ville insolente où s'opposent l'extrême luxe et l'extrême misère.

Moi, Bertolt Brecht, je suis des forêts [noires.
Ma mère me porta dans les villes
Lorsque j'étais encore dans son sein. [Et le froid des forêts
Sera en moi jusqu'à ma mort.

Depuis trente-cinq ans, il a souvent vécu dans les villes : Berlin, Paris, New York, Hollywood. Mais il ne les a jamais aimées : ce campagnard à la tête de Bouddha paysan, au regard calme et matois, se méfiait de cette excroissance artificielle d'une civilisation marchande qu'il condamnait sans rémission.

De ces villes ne restera
Que ce qui les traversait
Le vent !

Brecht, cependant, s'accommode de la vie berlinoise. Il s'est d'ailleurs toujours accommodé de toutes les circonstances, sans rien abandonner de ce qu'il estimait essentiel, mais en faisant toutes les concessions apparentes. Et puis, le Berlin d'après guerre était une ville prodigieusement attachante pour un artiste. Il était aux premières loges pour assister à toutes les transformations et à toutes les expériences et personne ne pouvait encore connaître dans ces années d'inflation folle, où le prix d'un déjeuner augmentait de quelques milliards entre le hors-d'œuvre et le dessert, l'issue finale du combat. La gauche était encore puissante et la droite, fortement appuyée sur ses positions administratives qui lui assuraient le contrôle effectif de l'Etat, n'osait pas trop relever la tête. La Reichswehr faisait semblant d'être républicaine et à Leipzig on venait justement de condamner à quelques années de forteresse un petit agitateur du nom d'Adolf Hitler qui avait maladroitement tenté un coup d'Etat, encore plus maladroitement exécuté.

Dans le domaine propre de Brecht, Berlin fut à l'époque à l'avant-garde de tous les arts. L'expressionnisme triomphait au cinéma — *Le Cabinet du docteur Caligari* est encore aujourd'hui un morceau de résistance de tous les ciné-clubs — et au théâtre, Erwin Piscator révolutionnait l'art scénique. Brecht s'insère entre ces deux courants. Ses premières pièces sont fortement marquées par l'expressionnisme. Mais en même temps, il cherche déjà à rénover l'art dramatique en s'inspirant des inventions scéniques de Piscator, sans toutefois les imiter. Il est à la recherche de son style.

Contre Aristote

Pour se délasser, il écrit des poèmes et le mince volume de poésie qu'il publie en 1924 provoque d'abord la stupeur des milieux littéraires, pour les dépasser aussitôt, et ces vers accèdent comme, il y a quelques années chez nous ceux de Jacques Prévert, à la grande notoriété.

Puis en 1925, c'est *Homme pour homme*, la première pièce vraiment « brechtienne ». Depuis un quart de siècle, on a énormément écrit sur la révolution antiaristotélicienne apportée par Brecht au théâtre. Quels sont ses objectifs et ses véritables intentions (1).

D'abord Brecht cherche un nouveau public. Le spectateur bourgeois le laisse insatisfait et il veut redonner à l'art dramatique la place dans la cité qui était la sienne dans l'antiquité. Pour lui, le théâtre est une lutte et il ne se contente pas d'amuser ou de distraire, mais veut réveiller le spectateur, afin qu'il participe à la vie de son époque. Le théâtre classique, a écrit Brecht, provoquait chez le spectateur des sentiments, le sien veut l'obliger à des décisions. Il ne s'agit pas de montrer le monde tel qu'il est, mais tel qu'il devient et proposer en même temps une nouvelle conception de l'homme qui n'est plus immuable, mais change selon les conditions sociales. Brecht ne veut plus opérer, comme ses devanciers, en suggérant, mais en éveillant la réflexion par des arguments.

La belle époque

Inutile de dire que les adversaires ne manquent pas. Brecht prête le flanc à la critique, car, pour populariser ses conceptions, il utilise tous les moyens en écrivant en particulier plusieurs « pièces didactiques » jouées dans les lycées et les usines, s'adressant ainsi à un public qui n'est pas habitué à fréquenter le théâtre. Chez nous, Jean Vilar a voulu se rapprocher d'un public populaire en lui montrant à proximité de son lieu de travail des pièces du répertoire classique ; Brecht, plus radical, se déplace, lui aussi, mais avec une matière qui, elle aussi, est complètement neuve. Le plus grand critique allemand de l'époque, Alfred Kerr, se voile la face et décrète qu'il est faux « de dire qu'il s'agit d'une pièce pour spectateurs primitifs. C'est la pièce d'un auteur primitif ».

Mais toute cette hostilité n'arrête pas le succès immense qu'atteint, deux ans plus tard, *L'Opéra de Quat' Sous*. C'est la pièce qui fit connaître Brecht dans le monde entier et, comme toujours, ce succès fulgurant cache un peu le reste de son œuvre. Brecht n'est pas tout entier dans cette pièce qui est une réussite exceptionnelle, mais par certains de ses aspects en marge de son œuvre. Grâce au film, grâce à la musique de Kurt Weil, *L'Opéra de Quat' Sous* reste aujourd'hui une des œuvres les plus caractéristiques de l'entre-deux-guerres, une de ces pièces qui expriment une époque, mais qui ne la marquent pas nécessairement. Un seul air de cet opéra évoque pour nous aujourd'hui une sorte de « belle époque », telle que les années 20 tendent de plus en plus à se transformer dans le souvenir, mais qui ne fut pas, et de loin, une belle époque.

Brecht lui-même n'est pas dévoré par ce succès inattendu. Il écrit encore un « opéra » (*Mahagonny*) dont le succès n'atteint pas celui du précédent, puis reprend ses recherches. Il publie d'ailleurs toutes ces pièces dans des cahiers qu'il titre modestement *Versuche*, mot allemand qui se situe entre essai, recherche et tentative.

Mais l'atmosphère politique a déjà changé. La gauche allemande est d'abord en recul, puis en plein désarroi. En Russie, Staline a pris le pouvoir et les premiers communistes s'éloignent du parti. Brecht lui reste fidèle. Son communisme était d'une espèce particulière et on risque de ne pas comprendre nombre de ses attitudes ultérieures en négligeant son caractère *sui generis*.

La seule vertu

Après la Révolution d'Octobre, les partis communistes du monde entier attirèrent des enthousiastes idéalistes qui s'éloignèrent à l'annonce du stalinisme. Ces premiers idéalistes furent remplacés plus tard par une nouvelle génération de staliniens, des militants durs, courageux et souvent bornés qui négligeaient la doctrine au profit d'une efficacité immédiate. Brecht se place exactement à mi-chemin entre ces deux attitudes.

L'artiste Brecht a une confiance illimitée dans l'homme et la raison humaine. Mais cet optimisme est à long terme et dans l'immédiat on retrouve chez Brecht la méfiance prudente qu'il doit à ses origines paysannes. L'homme est bon, mais la société, telle qu'elle est, est mauvaise et il faudrait beaucoup de temps et beaucoup de luttes pour libérer l'homme de cette gangue artificielle où il se trouve enfermé. Cette période transitoire exige et justifie aux yeux de Brecht beaucoup de compromissions, pour ne pas dire toutes les compromissions. Quoi qu'il arrive, le but reste intact, le communisme reste le seul avenir possible du monde.

« *Celui qui lutte pour le communisme doit savoir lutter et ne pas lutter, dire la vérité et ne pas dire la vérité, rendre des services et refuser des services, tenir ses promesses et ne pas les tenir, s'exposer au danger et éviter le danger, lutter à visage découvert ou se dissimuler. Celui qui lutte pour le communisme possède entre toutes les vertus une seule : c'est qu'il lutte pour le communisme.* »

Embrasse le boucher

La fin justifie donc les moyens et une des plus grandes pièces de Brecht, *La Décision*, écrite peu de temps avant l'avènement de Hitler, se charge de nous l'expliquer. Quatre agitateurs reviennent de Chine où ils ont exécuté un de leurs camarades, communiste fanatique, mais qui a mis en danger, au nom d'une pureté absolue, certains objectifs immédiats du parti. Le jeune homme comprenant ses erreurs a librement consenti à sa mort, et la Commission du contrôle du parti acquitte les quatre « coupables », car

Abîme-toi dans la crasse
Embrasse le boucher, mais
Change le monde : il en a besoin.

La revue *Europe*, qui consacre sa dernière livraison à un Hommage à Brecht, publie cette pièce avec infiniment de précautions oratoires. Son traducteur fait état d'une conversation avec l'auteur qui aurait cherché à en diminuer l'importance. Il est parfaitement possible que Brecht ait fait ces déclarations, mais elles ne diminuent en rien la valeur de son témoignage. Brecht était un homme prudent, archi-prudent, et il savait parfaitement que la doctrine de cette pièce n'était pas conforme à la doctrine officielle. Comment le serait-elle, alors que Brecht examine le problème des « mains sales », mais, contrairement au jeune héros de Sartre, rejette la pureté et opte pour la rigueur et la nécessité révolutionnaires?

Le même numéro d'*Europe* explique, involontairement bien sûr, l'attitude de Brecht qui expose les *Cinq difficultés pour écrire la vérité*. A ses yeux, il faut avoir : 1) le courage de la dire ; 2) l'intelligence de la reconnaître ; 3) l'art de la rendre maniable comme une arme, et 4) assez de bon sens pour choisir ceux qui la rendront efficace. Mais Brecht ajoute une cinquième et dernière condition : il faut avoir assez de ruse pour répandre largement cette vérité.

L'Occident et l'Inquisition

Brecht n'a jamais manqué de cette ruse. Son *Galilée* est une critique, mais en même temps aussi un éloge de cette ruse et de l'art des compromissions. A un moment donné, Galilée précise sa pensée et aussi celle de Brecht en déclarant qu'il a confiance dans la force *lente* et *patiente* de la raison. Galilée est prêt à sacrifier la liberté formelle que lui garantit la République des Marchands de Venise, symbole de l'Etat capitaliste, au bien-être et aux riches possibilités de recherches offerts par Florence qui comportent cependant un inconvénient majeur : l'Inquisition. Galilée l'accepte et, en homme subtil, il réussit à parachever son œuvre, malgré la surveillance et les menaces des inquisiteurs. Est-il exagéré de penser à la situation de Brecht à Berlin-Est qui lui a offert un magnifique théâtre, sans lésiner sur les dépenses, mais imposant en échange un certain contrôle sur sa production, allant jusqu'à la suspension d'une de ses pièces : *L'Interrogatoire de Lucullus*, dont il a été obligé de récrire certains passages pour ne pas déplaire aux puissants du jour ?

Cette ruse patiente, on la retrouve dans la vie de Brecht. Lorsque Hitler arrive au pouvoir, il prend le chemin de l'exil, mais il choisit les pays capitalistes et non la Russie pour attendre la chute du dictateur. Il vit à Paris, au Danemark et plus tard en Finlande. Au moment de l'avance allemande dans ce pays, Brecht doit, une fois de plus, fuir et dans un poème il décrit son angoisse, ne voyant sur la carte de la Finlande qu'un seul point : le port de Petsamo, dernière frontière de la liberté, susceptible de permettre l'évasion vers l'Angle-

(1) Six volumes (sur huit annoncés) du théâtre de Bertolt Brecht ont paru aux Editions de l'Arche.

BRECHT
Numéro spécial de la Revue
EUROPE
Chez votre Libraire : 500 francs

15.000 exemplaires vendus en 15 jours :
SAMUEL NOAH KRAMER
Professeur d'Assyriologie à l'Université de Pennsylvanie
L'HISTOIRE COMMENCE A SUMER
Un grand savant déchiffre les plus vieux textes du monde
Un ouvrage passionnant : une civilisation vieille de 5.000 ans est révélée par l'homme qui réussit à en pénétrer les secrets (ANDRE PARROT)
La Mésopotamie livre à la sagacité des savants les plus vieux textes du monde (ARTS)
Un passé prodigieux encore ignoré du grand public (SCIENCES ET AVENIR)
Le plus prodigieuse découverte de l'histoire humaine (FRANCE OBSERVATEUR)
Il n'y a guère aujourd'hui de plus grande découverte (NOUVELLES LITTERAIRES)
OUVRAGE ILLUSTRE DE 58 HELIOS
BROCHE SOUS LISEUSE OU RELIE
ARTHAUD

Le grand roman soviétique au retentissement mondial que tout le monde attend.
vient de paraître
V. DOUDINTSEV
L'homme ne vit pas seulement de pain
JULLIARD

terre ou les Etats-Unis. Herbert Luthy, un de ses critiques les plus aigus, s'est étonné à juste titre que ce communiste acharné n'ait vu que ce petit port, porte de l'Occident, et ait perdu de vue toute la grande frontière commune avec la Russie qui donnait accès au pays de ses rêves.

McCarthy et la poésie

Mais il serait également vain de réclamer Brecht, pour les pays occidentaux qu'il a choisis comme lieu d'exil. Il va à Hollywood, mais il garde toute sa pureté, cette pureté tissée de compromissions extérieures qui n'entament en rien son véritable message. Il a écrit un poème de quatre lignes sur Hollywood, digne et impitoyable :

Chaque matin, pour gagner mon pain,
Je vais au marché où l'on vend des
[mensonges.
Plein d'espoir,
Je me range aux côtés des vendeurs.

Il reste aux Etats-Unis jusqu'en 1947. Convoqué devant la commission McCarthy, il donne une des illustrations les plus flagrantes de cet art de dire la vérité qui ne s'adresse qu'aux hommes dignes de la recevoir. Mentir à un McCarthy, s'est dit Brecht à juste titre, ne signifie rien, n'engage à rien et ne compromet personne. Il faut lire cet interrogatoire, chef-d'œuvre d'ironie, de prudence et de dissimulation :

Question. — Pourquoi disiez-vous aux ouvriers de se soulever ?

BRECHT. — *Mes poèmes ne sont pas très bien traduits, monsieur le Président. J'ai écrit ces poèmes en Allemagne au moment où Hitler allait monter au pouvoir. J'ai toujours été antifasciste. Mes poèmes ne s'adressaient qu'aux ouvriers allemands.*

Puis Brecht rentre en Allemagne. Le Berliner Ensemble, actuellement peut-être la meilleure troupe théâtrale du monde, est sa création. Mais en même temps, Brecht écrivain se tait. Il a peu écrit depuis son retour : était-il épuisé, considérait-il sa tâche de directeur de théâtre plus importante que la création littéraire ou était-ce l'Inquisition ? Nul ne le sait, mais il est certain que Brecht a écrit ses grandes pièces dans l'Allemagne pré-hitlérienne et pendant son séjour dans les pays occidentaux. Sa vie littéraire dans une « démocratie populaire » est restée stérile.

Entre Staline et Gomulka

On l'a beaucoup critiqué lors de ses prises de position politiques les plus voyantes. Il a consenti à condamner la révolte ouvrière de Berlin en la qualifiant de contre-révolutionnaire et il a écrit pour le 70e anniversaire de Staline un poème d'une platitude désolante. Ses défenseurs le justifient en soulignant le niveau détestable de ce panégyrique qu'ils considèrent comme une protestation voilée contre la contrainte.

Récemment, lors du procès du professeur Walter Harich, condamné à dix ans de prison pour avoir essayé d'instaurer une sorte de gomulkisme en Allemagne orientale, on a prétendu que Brecht avait été un des intimes de Harich et qu'il fut au courant de toutes ses activités. Il se peut. Il est probable que Brecht aurait favorablement accueilli une « libéralisation » du régime, mais il est certain qu'il se serait également soumis à un stalinisme victorieux. Les moyens employés ne lui étaient certainement pas indifférents, mais il les considérait, même les moyens les plus criminels, comme une nécessité inéluctable. Dans notre vie tout est faussé, car nous vivons dans une société malade et il ne faut reculer devant rien, jusqu'à « embrasser le boucher » pour en sortir.

« *De mon temps les routes débouchaient sur le marécage* », a-t-il écrit. Il le croyait profondément. Mais il croyait aussi profondément à un avenir meilleur et dans un de ses poèmes les plus bouleversants, il s'adresse aux hommes de cet avenir qu'il considérait certainement comme lointain, pour leur demander pardon :

Nous savions que
La haine contre la bassesse
Durcit aussi les traits
Aussi la colère contre l'injustice
Rend la voix rauque. Nous
Qui voulions préparer le terrain pour
[un monde amical
Nous ne pouvions pas être amicaux.
Mais vous quand le temps sera venu
[où
L'homme sera un ami pour l'homme
Pensez à nous
Avec indulgence.

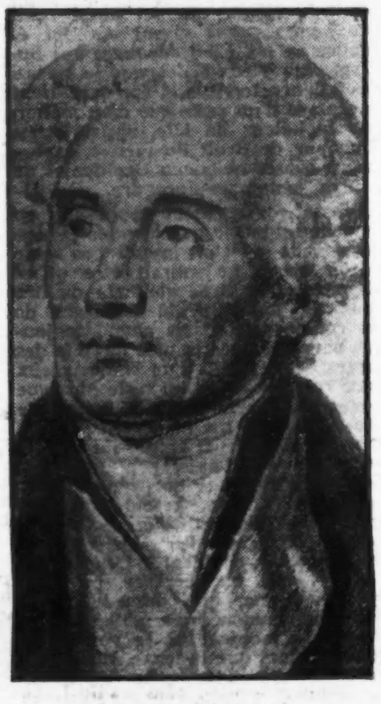
Un réactionnaire révolté : JOSEPH DE MAISTRE

SEPTEMBRE 1802 : alors que Bonaparte domine déjà l'Europe, un gentilhomme savoyard, sujet du roi de Sardaigne, est envoyé par celui-ci à Saint-Pétersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire. Il se nomme Joseph de Maistre, né à Chambéry en 1753. C'est un père de famille accompli, un grand érudit, un aristocrate dont la distinction éblouit la Cour des tsars. Mais c'est aussi une âme forte, inébranlablement ancrée dans deux principes complémentaires : la monarchie et la religion catholique. Il quittera Saint-Pétersbourg en 1817, occupera divers postes diplomatiques, reviendra enfin dans une Sardaigne restaurée, où il mourra en 1821. Sa dernière lettre fut adressée à Lamennais.

E.-M. CIORAN.
Pour le bourreau.

La guerre est divine

Il a quarante ans lorsqu'il commence à écrire les imposants ouvrages qui dorment aujourd'hui dans les bibliothèques : « *Du pape* » ; « *De l'Eglise gallicane* » ; « *Lettre sur l'Inquisition espagnole* » ; et surtout « *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* », où il exprime ses idées en faisant dialoguer des personnes de qualité : technique propre au XVIIIe siècle, à ce XVIIIe siècle que Joseph de Maistre condamne sans appel, y voyant l'époque des talents pervertis, sapant l'ordre monarchique au lieu de l'étayer. « *Un fleuve de fange qui roulait des diamants a sillonné l'Europe pendant tout le dernier siècle* », écrit-il à propos de Voltaire. On se doute que J.-J. Rousseau n'est pas mieux traité, qui a répandu le mythe de l'homme naturel, du bon sauvage, alors que ce sauvage n'est pas l'homme corrompu par la société, mais bien la créature trahissant un état *social de nature* établi par Dieu. Tout comme son contemporain Bonald, de Maistre croit à un monde parfait dans ses origines divines, mais altéré par les hommes.



JOSEPH DE MAISTRE.
Le provocateur.

Il fut un temps où être réactionnaire, c'était ne pas faire grand cas de l'individu. Joseph de Maistre ne raisonne pas « personne » ; il raisonne « société », si l'on entend par là que les groupes humains sont régis par des lois venant de Dieu. Il s'ensuit que « *la guerre est divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde* ». Les pages de Joseph de Maistre sur la guerre, et où il montre l'homme tuant et s'entretuant pour vivre, font du diplomate sarde une sorte de Bossuet naturaliste.

Pour la torture

On remonte naturellement à Bossuet quand on lit de Maistre. L'évêque de Meaux proclamait la solidité, la légitimité d'une monarchie triomphante. L'ambassadeur du roi de Sardaigne, lui, doit combattre pour rétablir idéologiquement le principe de cette monarchie. Que voit-il dans la Révolution, sinon le reflet politique de la *chute* originelle ? La Terreur est à ses yeux le châtiment que l'homme s'inflige à soi-même pour avoir troublé l'ordre politique, expression de l'ordre religieux, et qui dépend d'une hiérarchie cohérente : Dieu - le Pape - le Roi. Et l'homme se condamne quand il veut ébranler cet édifice.

Comme le firent, par exemple, les protestants coupables, aux yeux de Joseph de Maistre, d'une hérésie non seulement religieuse, mais encore politique, civile. « *Qu'est-ce que le protestantisme ? C'est l'insurrection de la raison individuelle* ». Aussi de Maistre admire-t-il Louis XIV d'avoir révoqué l'édit de Nantes, et l'Inquisition espagnole d'avoir remis au bourreau des hérésiarques non pas pour des délits, mais pour des *péchés*.

Tout est mal

« *Tout est mal, puisque rien n'est à sa place* ». Où trouver une parole plus *conservatrice* que celle-là ? A l'issue d'une époque où le roi Voltaire créait la confiance bourgeoise dans le Progrès, où le citoyen Rousseau affirmait une fondamentale bonté humaine, Joseph de Maistre se dresse comme une arche dédaigneuse au seuil du XIXe siècle. Mais sa grandeur est d'avoir compris (nos réactionnaires d'aujourd'hui l'ont oublié) que seules des exigences rigoureuses, une dignité sans défaut peuvent justifier le conservatisme. Cet ennemi acharné des jansénistes les rejoint pourtant quand il juge vaine et insolente toute prière ne se réduisant pas au « Que votre volonté soit faite ». Cet adversaire de Rousseau a bien vu que l'Etat n'est rien s'il ne domine un corps social, une mentalité collective. Cet absolutiste a enfin écrit sur la maladie des Français — cette étonnante cyclothymie qui leur fait aimer les désastres pour en resurgir vivants — des pages qu'il convient de relire aujourd'hui.

Complicité d'une préface

On peut s'étoner qu'un esprit comme E.-M. Cioran se soit chargé de présenter des textes choisis du dernier grand écrivain monarchiste français (1). Le titre seul du premier essai publié par Cioran — *Précis de décomposition* — semble mal s'accorder avec une œuvre qui exalte l'Ordre et la Foi. Mais ce ne sont là qu'apparences, car Cioran et Joseph de Maistre se rencontrent dans la nostalgie de l'absolu.

C'est le provocateur que Cioran a extrait de Joseph de Maistre : l'homme félicitant les monarques pour les violences qu'ils confiaient à leurs bourreaux, l'admirateur fervent des jésuites, l'ennemi de l'individu.

Ne cherchons donc pas dans ce livre le de Maistre humaniste, le mystique qui voulait élargir spirituellement le christianisme. Cioran a travaillé par sympathie. Mais le Joseph de Maistre qu'il nous présente est en tout cas un grand écrivain à redécouvrir.

Michel ZERAFFA.

(1) Joseph de Maistre : Textes choisis et présentés par E.-M. Cioran. Ed. du Rocher. 312 pages, 890 francs.

LA SEMAINE

Concentrations

LA théorie de la concentration des capitaux est une de ces belles thèses de Marx qui, aux yeux des économistes modernes, repose dans l'arsenal des doctrines dépassées. Mais si cette théorie paraît ainsi sans avenir

→

D'UNE BRÛLANTE ACTUALITÉ !
JEAN LARTÉGUY
Les clefs de l'AFRIQUE
Femmes, Confréries et Fétiches
Un vol. in-8° illustré
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
LA GRANDE PEUR DU CONTINENT NOIR

LES ŒUVRES LIBRES
la Revue de l'honnête homme de notre temps
vient de changer de parure
avec le printemps
Vous y trouverez chaque mois
des textes inédits et complets
des grands auteurs
français et étrangers
320 pages 200 F
DANS LE NUMÉRO D'AVRIL
ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
GRAHAM GREENE
JEAN FOUGÈRE
CLAUDE AVELINE
JACQUES ROBERT
EUGÈNE SUE... etc.
LES CHRONIQUES,
LA PIÈCE DE CLAUDE SPAAK
"LE PAIN BLANC"
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

économique, on pourrait peut-être la rajeunir et l'appliquer à un tout autre domaine : celui des prix littéraires.

Dans ce domaine, nous assistons, en effet, à une concentration indiscutable. Depuis les premiers rayons du soleil, les prix littéraires du printemps pullulent et on ne compte plus les lauréats. Pourtant, personne n'en parle : on dirait que les « Quatre Grands » de fin d'année ont monopolisé tout l'intérêt, non seulement littéraire, mais aussi financier.

Le Prix Sainte-Beuve, qui se donnait d'habitude à la fin de l'année, a été déplacé, pour s'éloigner de la concurrence redoutable du Goncourt et du Fémina. Las! le succès escompté n'est pas venu : on sait à peine que le Prix du roman a été donné à Alexis Curvers pour *Tempo di Roma* (voir « L'Express » de la semaine dernière) et celui des essais à E.-M. Cioran pour *La Tentation d'exister* (v. ci-contre). On a même ajouté un Prix de poésie, qui fut attribué à Alain Bosquet.

Le Prix Rivarol, qui couronne un écrivain d'origine étrangère ayant choisi la langue française comme moyen d'expression, va à Vahé Katcha pour *Œil pour œil*, paru il y a près de deux ans. Ce prix, qui se distingue des autres par une idée neuve, semble avoir de la difficulté à trouver des lauréats méritants.

Mais il reste encore deux prix à attribuer au printemps, qui relanceront peut-être l'intérêt. D'abord, le Prix des Critiques, qui a toujours été considéré comme le seul prix de printemps susceptible de concurrencer les prix d'automne, et enfin un nouveau prix intitulé « Prix de Mai », qui s'attache à la nouveauté. Il ne veut pas couronner « le meilleur roman de l'année », mais cherche un livre qui apporte un élément nouveau à l'art romanesque. Parmi les membres du jury, on compte Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Jean Cayrol, Maurice Blanchot, etc.

On verra si ces prix réussiront à s'imposer définitivement. La tâche des jurés est difficile, car la majeure partie des romans français continuent de paraître en automne. Les prix risquent donc de venir trop tard (c'est le cas du Prix de Mai pour Michel Butor, déjà lauréat du « Ruban Bleu ») ou de se limiter au rôle de redresseur de torts.

TRADUCTIONS

L'étouffeur de bruit

LE HALEUR DE TÊTE

par John Hersey, traduit de l'américain par A. de Cambiasy. 244 pages. 480 fr. Ed. Stock.

LE narrateur (il était jeune alors : « Le siècle et moi étions plus proches de la vingtaine que de la trentaine ») est envoyé par sa société en Chine. C'est une mission d'ingénieur. Il est chargé d'enquêter sur le fleuve Yang-Tsé — que les Chinois appellent « le Grand » — en vue d'un équipement hydro-électrique. Pour remonter le fleuve, il ne trouve qu'un *ma-yang-tzü*, grande jonque tirée par quarante haleurs. Il embarque.

Et c'est comme s'il changeait de monde. A bord, personne ne vit dans le même temps que lui. Le patron, Vieux Grand, sa femme Su-Ling, belle et incompréhensible, le cuisinier, le chef des haleurs, Vieux Galet, déconcertent et fascinent le jeune ingénieur américain. Su-Ling l'attire par l'énigme de ses yeux. Elle le soigne quand il est malade et lui récite des poèmes de Li Po et de Tu Fu, des mythes, des songes et des histoires. Vieux Galet, d'abord simple paquet de muscles et de nerfs, se révèle peu à peu tel que le fleuve en lui-même le change : une espèce de demi-dieu accordé au rythme et à la force de l'eau.

Domaine interdit

A mesure que la jonque remonte les gorges fantastiques — la gorge du Chat-Jaune, la gorge du Foie-de-Bœuf et des Poumons-de-Cheval entre des r[illegible]s terrifiants, le blanc se sent dépouillé de toutes ses certitudes et poussé dans un domaine interdit, celui du fleuve qui est aussi celui des hommes qui vivent sur lui et comme en lui. Et il découvre que Su-Ling aime Vieux Galet, que le travail des haleurs, terrible et épuisant, tient davantage d'un culte que d'un métier, que le haleur de tête, appelé aussi Etouffeur de Bruit du Fleuve, exerce un sacerdoce qu'aucun Occidental ne pourra jamais comprendre.

Bientôt, l'ingénieur apprend au fond de lui-même que la seule pensée du barrage qui était jusqu'ici sa seule raison d'être ne saurait être qu'un blasphème. Et il se contente de lire dans les indéchiffrables visages de ses compagnons. Mais quand la jonque parvient dans la plus terrible des gorges, au fond d'un monstrueux fossé rocheux, il ne lui reste plus que la peur. A ce moment le haleur de tête accomplit un prodigieux effort. Son office l'élève si haut qu'il semble participer à la puissance du Yang-Tsé. Et c'est sans surprendre personne qu'il glisse, bascule dans le précipice et disparaît dans le torrent, comme pour s'anéantir dans son propre dieu. Un accident ? L'ingénieur y voit plutôt un sacrifice, un élan mystique et le cri que pousse le haleur avant de mourir ressemble à une prière. Au moment où le voyage se termine, alors que le jeune Américain tente de retrouver cette leçon de pureté qu'il a reçue en invitant ses amis à un banquet d'adieu, il ne retrouve que le vide : le patron n'est plus qu'un commerçant cupide, le cuisinier qu'un mendiant crasseux et Su-Ling qu'une femme sanglotante. La fascination se trouve brisée à jamais.

De Cronin à Hemingway

Sur ce beau sujet, John Hersey — on se souvient de ces livres, violents et sobres, sur Hiroshima et Varsovie — écrit un roman dont la beauté vacille. Dans ses mauvaises pages, il fait songer à Cronin ; dans ses meilleures, il fait rêver à ce qu'eût écrit Hemingway à la place de Hersey. « Indiciblement poignant », « indiciblement heureux », « indiciblement fantastique », Hersey sème son récit de ces fleurs dérisoires ou bien l'affadit par un symbolisme superficiel et une grandiloquence dont on doute qu'elle soit chinoise : « Déposer deux jets de rebut nasal dans un carré de tissu », « retenu par la main de fer de l'indifférence des autres », etc. Rien de plus gênant que cette rhétorique. Elle est aussi petite que le Yang-Tsé est grand.

JOHN HERSEY
Hiroshima et Varsovie

POLITIQUE

Ni coupables ni Hollandais

LES CHANCES ÉCONOMIQUES DE LA COMMUNAUTÉ FRANCO-AFRICAINE

par Pierre Moussa. Armand Colin. 216 pages, 900 francs.

A ceux qui demandent si la France doit maintenir sa présence outre-mer, un nombre croissant de dirigeants politiques ou patronaux, d'observateurs économiques, de grands reporters, ne laissent le choix qu'entre deux réponses. Pour les uns, la France n'a jamais poursuivi ou, en tout cas, n'a atteint outre-mer que des buts égoïstes, et elle n'a pas les moyens d'y faire œuvre constructive. C'est le complexe de culpabilité. Pour d'autres, la métropole serait beaucoup plus prospère, elle vivrait beaucoup mieux si elle renonçait à tout prolongement lointain, comme les Pays-Bas : complexe hollandais. Coupables ou Hollandais, la réponse est donc : la France doit quitter l'Afrique, et le plus tôt sera le mieux.

Cette réponse, Pierre Moussa la rejette vigoureusement. Bien sûr, il n'est pas question pour lui de défendre le vieil équilibre statique du Pacte colonial — matières premières d'outre-mer contre produits manufacturés métropolitains — qui assure un équilibre dangereusement fragile sur le « marché commun ». La volonté d'industrialisation qui anime les pays d'outremer et le poids croissant des dépenses imposées à la métropole ne le permettraient d'ailleurs pas. Mais un équilibre nouveau, dynamique, fondé sur une coopération consentie, est possible. Il exige une organisation financière et commerciale d'ensemble entièrement inédite, dont l'ouvrage dessine les grandes lignes, qui pourrait devenir le modèle d'un plan mondial d'aide aux pays sous-développés. Déjà, la France a pris la tête de l'action des pays évolués pour la recherche de formules neuves d'association. Pourquoi ne pas poursuivre dans cette voie, plutôt que de nous efforcer à résoudre nos problèmes par des renoncements et des mutilations ?

La thèse ainsi présentée est constamment étayée d'une abondante documentation : Pierre Moussa, trente-cinq ans, ancien normalien, inspecteur des Finances, est, depuis 1955, directeur des Affaires économiques et du Plan au Ministère de la France d'outre-mer. Son analyse est donc celle d'un technicien. Mais elle va très au-delà du simple déchiffrage d'un compte économique ; elle tient compte, en actif et en passif, des éléments autres que statistiques : politiques, démographiques, sociaux, ou tout simplement humains. Le bilan d'ensemble ainsi établi est, en définitive, largement positif. Le livre de Pierre Moussa est la meilleure et la plus solide réponse faite, à ce jour, aux thèses défaitistes et abandonnistes qui semblent trouver crédit plus encore dans la droite traditionnelle qu'au sein de la gauche.

Tous les goûts sont dans la semaine

● **Vient de paraître** Dans les forêts, **de Melnikov-Petchersky, écrivain russe qui vécut entre 1819 et 1883 (Gallimard). C'est le premier pavé de l'année : 738 pages à 56 lignes, format in-8° raisin.** L'Ulysse **de Joyce atteint 870 pages mais** Autant en emporte le vent **n'en a que 736.**

● **La France est le pays de l'harmonie et celui des contrastes : ville et campagne, commerçants et fonctionnaires, patrons et ouvriers, Nord et Midi. Que de phénomènes sociaux dont nous constatons tous les jours les effets sans en connaître les causes ! Usant discrètement de la statistique, réunissant en un seul faisceau les enseignements de l'histoire sociale et de la biographie humaine, Henri Calvet, professeur à Janson-de-Sailly, établit la somme de ce que chaque Français doit savoir sur tous les autres .(Henri Calvet.** La Société française contemporaine. **Fernand Nathan.)**

● **« Dès qu'elle était entrée, toutes les autres avaient perdu leur sexe. »**

(Geneviève Gennari. Le Rideau de sable, **édit. P. Horay.)**

● **« Nos tibias à fleur de peau se raclaient délicieusement l'un l'autre. Pas un atome de graisse n'amortissait cette brutale volupté. »**

(Violette Jean : L'Insaisissable. **Julliard.)**

● **« Imagine qu'une tomate italienne épouse un oignon français, que le fils du ménage marie une aubergine israélite, que les deux filles de ce nouveau ménage entrent en noces, l'un avec un chou-fleur suédois, l'autre avec un céleri polonais : tu vois le résultat C'est l'Amérique ». (Arthur Conte.** La vigne sous le rempart, **Ed. Julliard).**

PRIX SAINTE-BEUVE 1957

Alexis Curvers.

TEMPO DI ROMA

roman

• La qualité de la langue, la sûreté de la technique font de ce roman une œuvre d'art. En bref, TEMPO DI ROMA suffit à prouver que l'un des meilleurs romanciers d'expression française est aujourd'hui le Liégeois Alexis Curvers. C'est un roman stendhalien par sa vivacité, par le nombre et la variété des épisodes.
JEAN BLANZAT

• Il y a dans le roman d'Alexis Curvers un bonheur de romancier, un bonheur d'expression et comme le reflet d'un bonheur de vivre. C'est énorme : c'est un livre qui, si vous le prenez au bon moment, vous donnera quelques heures de vacance romaine...
ROBERT KANTERS

• Je ne crois pas que depuis Stendhal on ait aussi bien parlé de Rome que dans TEMPO DI ROMA.
HUBERT JUIN

• Pittoresque et drôle, suprêmement intelligent, plein d'idées et de caractère, élégant et charmant, le roman d'Alexis Curvers subjugue sans emphase et séduit sans complaisance. C'est une œuvre magistrale !
JEAN MOGIN

15e mille

ROBERT LAFFONT

vient de paraître

CAMUS

L'exil et le royaume

1 vol. 490 fr.

nrf

Une page au féminin

ESSAIS

SI LA REINE D'ANGLETERRE AVAIT ÉTÉ MYOPE...

En regardant de nos fenêtres passer la reine d'Angleterre, une jeune femme myope murmura :

— Je me demande comment elle se débrouillerait si elle était myope, vous croyez qu'elle porterait des lunettes ?

Il y a des milliers de femmes charmantes atteintes de myopie qui souffrent profondément d'être lunettues... ou à moitié aveugles, et dont l'infirmité atteint, au delà du physique, le caractère.

La découverte des résines vinyliques qui a permis de mettre au point des verres de contact, ou mieux des lentilles cornéennes, peut-elle les débarrasser de ce cauchemar ?

A cette question, Madame Express peut aujourd'hui répondre sérieusement, et utilement, grâce à l'expérience vécue par l'une de ses amies. C'était une jeune et jolie femme, mais personne ne s'en apercevait, tant son extrême myopie la rendait gauche, timide, sombre, tant les lunettes, lorsqu'elle se résignait à les porter, déformaient ses yeux.

Voici, raconté par elle-même, ce qui lui est arrivé :

J'AI 24 ans, et, depuis ma plus tendre enfance, je suis obligée de porter des verres.

J'ai fait des études déplorables, je ne voyais rien de ce qui était écrit au tableau noir et j'avais des migraines atroces lorsque je lisais trop longtemps.

Il y a deux ans, pleine d'espoir, après avoir lu un article dans un journal, j'allai me commander une paire de lentilles de contact : vous savez, ces espèces de petites coques bombées qui englobent entièrement l'œil une fois glissées sous la paupière. Coût : 30.000 fr... et je souffrais le martyre.

On me dit qu'il fallait s'y habituer. Têtue, je m'obstinais, et je souffrais de plus en plus.

Tant et si bien que je mis mes verres de contact au fond d'une boîte (où ils sont encore). Et je repris mes lunettes.

C'était l'été, je partis dans le Midi où toutes les femmes, sacrifiant à la mode, portaient des verres colorés. Moi aussi. Mais quand je pense qu'il y a des gens qui portent des lunettes par chic, j'ai envie de les battre !

De retour à Paris, je continuai à porter mes lunettes, résignée à être définitivement enlaidie.

Six mois plus tard, sur la foi de renseignements pris auprès de son médecin, mon fiancé me traînait par force chez un ophtalmologiste qui faisait des recherches patientes sur les verres de contact et les lentilles de cornée.

Après mon expérience de l'année précédente et mes 30.000 francs jetés par la fenêtre, mon enthousiasme était pour le moins refroidi.

Je tombai chez un de ces médecins passionnés par leur travail, pas charlatan pour un sou, qui me fit d'abord un examen approfondi de chaque œil, avec radiographie à l'appui. Puis il me mit des gouttes dans les yeux et me dit doucement qu'avec mes verres de contact mal adaptés j'aurais pu tout simplement perdre la vue !

Tous les jours, pendant une semaine, j'allai chez mon ophtalmo qui se contenta de me soigner avec des gouttes variées.

Au bout de huit jours il me dit d'un ton calme : « Rien ne s'oppose, mademoiselle, à ce que vous portiez des lentilles de cornée ». Et l'on fit un essai.

La lentille cornéenne est une toute petite cupule concave en matière plastique pas plus grande que l'iris, qui tient toute seule par adhérence capillaire. Trop serrée, elle fait mal. Desserrée, elle tombe. On m'en fit essayer plusieurs paires. Je les gardais une demi-heure le premier jour. Une heure le deuxième, deux heures le troisième, etc.

Le docteur me les mettait, j'allais faire des courses et retournais chez lui pour qu'il me les enlève et soigne mes yeux avant que je ne remette mes lunettes. Au bout de huit jours, un œil était parfait, l'autre me faisait un peu mal. On fit un nouvel essai. Bon.

A ce stade, mon médecin me donna une ordonnance pour un opticien spécialisé qui me fit, d'après les lentilles d'essai, une paire définitive que je payais 35.000 francs.

A ce stade seulement, mon médecin m'envoya sa note d'honoraires pour toutes les visites que je lui avais faites et dont le nombre varie suivant les sujets.

J'appris à mettre moi-même mes lentilles. Au début je ne les gardais que quelques heures par jour. Les trois premiers mois la fumée, la grande lumière, ou une atmosphère surchauffée me gênaient un peu. Aujourd'hui je mets mes lentilles en me levant, et les quitte en me couchant (souvent tard dans la nuit). L'été, je nage avec.

Pendant toute la durée des essais, curieuse, je demandais à l'ophtalmologiste pourquoi il m'avait choisi des lentilles de cornée de préférence à des verres à coque. Il me répondit que c'était parce que les lentilles ne se voyaient pas du tout, alors que les verres de contact faisaient les yeux plus bombés. D'autre part, l'adaptation des lentilles cornéennes se fait dans bien des cas plus facilement que celle des verres à coque. Par contre, lorsqu'il s'agit de grands sportifs, on choisit de préférence la solution des verres de contact (plus solides, paraît-il).

Mon médecin me dit aussi que j'étais le sujet idéal, parce que suffisamment myope et jeune pour faire l'effort inévitable d'adaptation. Les femmes qui ne sont affligées que d'une myopie légère ne font, paraît-il, jamais l'effort en question. D'autres très nerveuses subissent pendant la période d'essai une cure médicale adaptée à leur cas.

Cela dit, j'ai eu la chance de pouvoir porter mes lentilles de cornée sans arrêt en dehors des heures de sommeil. Il y a des sujets qui peuvent dormir avec, d'autres qui malgré leur volonté ne pourront les porter que quelques heures par jour. C'est ce que l'on appelle la « résistance épithéliale ». Seul un médecin spécialiste est qualifié et possède les appareils nécessaires pour déterminer le seuil de la résistance épithéliale de chaque sujet.

Trois précautions sont à prendre lorsque l'on porte des lentilles de cornée :

1° Avoir soin de se mettre des gouttes dans les yeux une fois les lentilles enlevées ;

2° Les mettre tous les soirs dans une solution bicarbonatée (1 cuiller à café par litre d'eau).

3° Ne pas les laisser traîner à la poussière et ne pas les rayer avec l'ongle en les mettant en place.

La matière plastique relativement molle se raye facilement.

Ajoutons que cette jeune femme est méconnaissable. Pas seulement à cause des lunettes disparues, mais parce que tout son comportement s'est modifié.

Ligne de souplesse...

TRICOSA PARIS

Robe rayée en laine mérinos et fil d'Ecosse.
Le col entonnoir peut se transformer en grand décolleté.

LA POUDRE

Crêpe de Chine

F. MILLOT

PARFUMEUR

PARIS

LE FLIRT

Madame...

Le "flirt" ce jeu exquis d'amoureuse escrime auquel vous excellez d'instinct, évoque la fleur et le fleuret...

Est-ce pour vous rappeler que le parfum est, aux mains de la femme, une arme d'un irrésistible piquant ?

Choisissez "Flirt" de PINAUD, c'est la botte secrète qui assurera le succès de vos armes... le triomphe de vos charmes...

Etablissements PERFILS

MANUFACTURE DE TRICOTS

PULLS HAUTE FANTAISIE

DAMES - ENFANTS

88 et 88 bis, r. du Faubourg-du-Temple

PARIS - XI^e

Tél. : OBE. 14-83

PRINTEMPS

TUNMER

TAILLEUR droit, veste courte mode, jupe droite, flanelle grise Dormeuil et tous les Korrigan-Lesur

CATALOGUE ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

TUNMER VOUS EQUIPE

5, PL. SAINT AUGUSTIN PARIS

le moins cher des appareils de qualité

LA FAMEUSE TRICOTEUSE

Bernord

AUTOMATIQUE

• TOUTES LES COTES

• TOUS LES POINTS

GARANTIE 5 ANS

ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE

le maximum de qualité pour le minimum de prix

Les Laines du BERGER DU NORD

TOURCOING

DOCUMENTATION E — GRATUITE SUR DEMANDE

VACANCES

Un choix important

POUR les directeurs des 5.500 agences françaises spécialisées dans les locations de villas, le week-end de Pâques est le plus fatigant de l'année.

C'est en effet pendant ces trois jours que se fixe le choix des citadins qui désirent louer une maison pour les grandes vacances.

D'après une enquête que nous avons faite, les prix demandés sont à peu près identiques à ceux de l'année dernière ; il faut compter, pour une famille de cinq à six personnes, pour les mois de juillet et août :

	Juillet	Août
● Le Touquet	150.000	200.000
● Deauville	250.000 p^r 3 mois	
● Dinard	150.000 p^r 2 mois	
● La Baule	165.000 p^r 2 mois	
● Arcachon	110.000	130.000
● St-Jean-de-Luz ..	75.000	110.000
● Biarritz	90.000	120.000
● Cannes	80.000	100.000
● Mégève	160.000 p^r 3 mois	

Détail amusant : la Côte d'Azur (Saint-Tropez excepté) est relativement moins chère que la Côte Basque, Deauville ou Le Touquet.

Ceux qui comptent visiter une maison pendant les trois jours de Pâques seront bien avisés d'écrire immédiatement dans plusieurs agences de la région, en joignant une enveloppe timbrée pour la réponse. A noter que plusieurs agences que nous avons contactées ont répondu avec une rapidité et une précision remarquables.

Quelques conseils utiles

● Si la maison est destinée à recevoir des enfants, demandez d'abord l'avis du médecin de famille en ce qui concerne le climat de la région choisie.

● Avant de prendre une décision définitive et de signer la location, tenir compte des six points suivants essentiels pour l'agrément des vacances :

1) CONFORT ÉLÉMENTAIRE : Eau courante, électricité, facilités pour faire la cuisine.

2) CAPACITÉ DE LOGEMENT : Nombre de chambres, nombre de lits, possibilités de se laver commodément si l'on est nombreux.

3) FACILITÉS D'ENTRETIEN : Sol, ameublement, état général de la décoration.

4) AGRÉMENT PAR RAPPORT A LA TEMPÉRATURE EXTÉRIEURE : Dans le Nord, possibilité d'un chauffage d'appoint ; dans le Midi, possibilité d'un coin ombragé et protection contre le soleil.

5) SITUATION : Distance par rapport aux commerçants, accès facile à la plage ; s'il y a des enfants, possibilité de les laisser jouer seuls dans un endroit tranquille (cour ou jardin).

6) FRAIS SUPPLÉMENTAIRES : Obligation de louer des lits ou du linge, batterie de cuisine insuffisante, etc.

● Les prix étant toujours inférieurs si on loue pour toute la saison, c'est une bonne solution de prendre un accord avec des amis pour partager la saison en deux, un ménage prenant juin et juillet, l'autre août et septembre.

● Autre solution, plus difficile à cause de la cohabitation rarement agréable, louer à plusieurs une très grande villa, les prix de location n'étant pas proportionnels à la surface habitable.

● Enfin, on peut, en attendant le dernier moment, profiter de « soldes », mais on risque alors de tomber sur un « clou » et de gâcher ainsi les vacances.

Il se moque de toutes les maladresses

● Les prix de location se paient moitié à la signature de l'engagement, moitié à l'entrée en jouissance. La commission de l'agence (environ 8 %) est toujours à la charge des propriétaires.

IDÉES

Tant pis pour les taches

UN traitement à base de silicones a été mis au point cette année en France sous le nom de SISS. Les silicones, dérivés de la silice et de l'oxygène, employés dans les produits d'entretien et dans l'industrie comme isolant, confèrent aux tissus des propriétés étonnantes.

Hydrofuges, c'est-à-dire impénétrables aux liquides aqueux, ils protègent les tissus traités contre les taches. Nous avons nous-mêmes fait l'expérience (comme la jeune femme photographiée ci-dessus) : une tasse de café renversée sur un tissu Siss ne laisse aucune trace et s'enlève avec un simple chiffon, au besoin légèrement humidifié.

Ce traitement ne modifie absolument pas la texture de la matière, le tissu reste aussi souple, et, de plus, qualité intéressante pour les lainages foncés, la poussière ne s'accroche pas à la fibre.

Au point de vue entretien, le lavage à l'eau tiède fait disparaître toutes les traces de saleté; pour les taches grasses, un peu de détachant suffit généralement à les faire disparaître sans auréoles.

Le traitement n'est malheureusement pas éternel et disparaît au bout de cinq ou six lavages ou nettoyages.

Autre petit inconvénient : ces tissus ne sont pas tout à fait aussi perméables à l'air que les autres, ce qui les rend plus chauds. Sans importance pour la laine, ce détail joue pour la soie et le coton.

Employé cette année par quelques grands tisseurs, pour des tissus vendus en haute couture, ce traitement sera adopté pour la saison d'hiver par de nombreux fabricants.

★

Service beauté rapide

UN institut de beauté vient de prendre l'engagement de permettre à ses clientes une « remise à neuf »

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.

Un chandail confortable...

en quelques heures

Si la vente des machines à tricoter progresse chaque jour, c'est en raison de la facilité et de la rapidité avec lesquelles cette tricoteuse permet de confectionner n'importe quel tricot ayant le genre et l'aspect du tricot « main ».

N'importe quelle femme peut réussir le modèle dans le ou les coloris de son choix... La tricoteuse BERNORD, automatique, 181 mailles (grande largeur) à un ou deux rangs d'aiguilles à volonté, est incontestablement la plus pratique et la plus parfaite des machines familiales.

BERNORD est la moins chère des machines à tricoter de qualité (entièrement métallique, garantie 5 ans) et est en vente dans les meilleures maisons et dans tous les Grands Magasins.

Communiqué.

UNE PAGE AU FÉMININ

Il ne s'accommode d'aucune fantaisie

Il est dans toutes les vitrines, bleu marine ou rayé. Il prolonge, pour le printemps, la tenue désormais classique de l'hiver : jupe (droite ou plissée) et chandail.

Avec une jupe de tergal plissée, c'est-à-dire infroissable et indéplissable, il compose la tenue idéale pour celles qui ont l'habitude d'aller souvent à la campagne et qui peuvent, là, le porter également avec un pantalon.

Pour celles-là, c'est donc un excellent achat qu'elles amortiront largement, en le portant en ville le matin et à la campagne toutes les fins de semaine.

Pour celles qui ne quittent pas la ville, c'est un bon substitut au tailleur, mais il est d'un emploi limité.

Il faut, avant d'investir les 10 ou 15.000 francs nécessaires à l'achat d'un blazer, se rappeler que :

- Après 4 heures de l'après-midi, il fait franchement débraillé, aussi « matinal » qu'un chandail à col roulé.
- Coupé comme un veston d'homme, il ne peut s'accommoder d'aucune fantaisie et élimine bijoux, chaussures découpées, blouses floues, chapeaux, etc.
- Vêtement d'écolière, il ne convient qu'aux silhouettes et aux visages jeunes.

Vu à Paris

Le blazer que nous avons photographié est tout à fait classique, en lainage bleu marine, doublé, il vaut 11.500 francs chez Blanche Leduc (104, avenue Victor-Hugo). La jupe de tergal pied de poule (nouveauté de l'année) est indéplissable et suffisamment épaisse pour ne pas être transparente (principal reproche fait au tergal habituellement). Elle vaut 9.000 francs chez Candide (4, rue de Miromesnil).

—BON A SAVOIR—

Rendez-vous l'an prochain à Bruxelles

D'AVRIL à septembre 958 se tiendra à Bruxelles la première Exposition Universelle d'après guerre. Si vous avez l'intention de vous y rendre, réservez dès maintenant votre logement car les places dans les hôtels s'enlèvent d'assaut.

Pour faciliter les choses, l'Office National belge du tourisme vient de créer un organisme centralisateur des demandes. Vous pouvez vous adresser au : Bureau des Réservations de Logexpo, 35, rue Belliard, Bruxelles. Tél.: 13.29.94. Adres. tél.: Logexpo.

RECETTE

Si vous êtes fidèle à la tradition du Vendredi-Saint, Madame Express vous propose :

La morue à la lyonnaise

— *Une livre de morue ;*
— *250 grammes d'oignons blancs ;*
— *Beurre, huile ;*
— *Ail, moutarde, vinaigre.*

● Faire pocher 10 à 15 minutes hors du feu la morue préalablement dessalée (la mettre à l'eau froide et la retirer au premier bouillon) ● Emincer finement les oignons et les faire revenir dans un peu de beurre et d'huile jusqu'à ce qu'ils aient une belle couleur ● Effeuiller la morue en sortant les arêtes ● La mêler aux oignons et les faire sauter ensemble dix minutes à feu vif ● Ajouter hors du feu une pincée de poivre, une pointe d'ail, une cuillerée de moutarde et un filet de vinaigre ● Bien mélanger et servir aussitôt.

totale en deux heures, de midi à deux heures ou de midi et demi à deux heures et demie.

Shampooing, mise en plis, soins du visage (nettoyage de peau, massage, douche et maquillage) seront exécutés pour le prix global de 2.300 fr. Celles qui le désireront pourront également commander en même temps un déjeuner froid.

Cette idée ingénieuse sera sans doute appréciée par les femmes qui travaillent et qui n'ont pas beaucoup de temps à consacrer à leur beauté.

Le prix est fort raisonnable. (Harriet Hubbard Ayer, 120, Faubourg-Saint-Honoré.)

MODE

Le style écolière

UNIFORME traditionnel des écoliers anglais et des adolescentes françaises, le blazer devient, ce printemps, l'uniforme des jeunes femmes parisiennes.

PRETS A PORTER OU SUR MESURES
LES MODELES DE
MAGGY ROUFF « EXTENSION »
Les Jerseys de Kaffel-Juka
LES TRICOTS KISSLENE DE carven
FLORENCE
14, RUE DESRENAUDES (métro Ternes)

AURORE
Couture pour jeunes filles
de 15 à 20 ans
TAILLEURS et ENSEMBLES de PRINTEMPS
195, Fg St-Honoré (angle r. Balzac)

Quilichini
ESCARPIN ITALIEN EXCLUSIF
deldi-calf toutes teintes
A partir de .... 4.800 fr.
Sac assorti depuis . 3.900 fr.
86, rue La Boétie (8e)
Saint-Philippe-du-Roule

B. WASER
COUTURE EN GROS
32, rue du Sentier - PARIS (2e)
GUT. 68-95

« ANEL »
Tailleur décintré en natté léger

Mme EXPRESS l'a essayé pour vous
Changez le décor de votre vie en une matinée.
nutex
la peinture murale au caoutchouc

● mate, veloutée, moderne,
● s'applique sur tout,
● sèche en moins d'une heure, hiver comme été.
C'est un produit NOVEMAIL

gaines et soutiens-gorge
ROSY
a le secret des formes !

POUR VOUS MADAME, LES MEILLEURS MODELES DES GRANDES MARQUES
en soutien-gorge
lingerie
gaines
bas sont sélectionnés chez
CANCAN 76, CHAMPS-ELYSEES Lido - Paris

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, *Champs-Elysées, Paris* (8)
Téléphone : ELYsées 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Dienane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

« Moralisation »

Merci pour cette belle entreprise de « moralisation » de la conscience française (...) Je puis vous dire aussi la fidèle amitié de nombreux jeunes prêtres qui vous lisent comme moi, très régulièrement.

Abbé Jean-Baptiste PAGÈS,
Paris.

Pas de découragement

Un « bravo » tout spécial à l'adresse de M. Sauvy pour son article sur la défense de la langue française et à M. François Mauriac pour la franchise, la noblesse et le réalisme de son dernier entretien (« Le métier d'écrivain »). C'est dans une telle « race de chrétiens » que gîte l'espoir. Aussi, de grâce : pas de découragement (même avec les cheveux blancs. La jeunesse ne serait-elle pas une qualité de l'Esprit ?)

P. SARRAILH,
Bordeaux.

Pourquoi condamner froidement ?

Je sais, Jacques Fesch est coupable. Mais combien de jeunes auraient pu être à sa place. J'ai l'impression que toute notre jeunesse est touchée par cette condamnation (...).

Je n'ai pas souffert de manque de tendresse dans mon enfance, mais j'ai perdu mes parents dans des camps de concentration et si mes frères et moi nous avons malgré tout et à travers tout, essayé de trouver une place dans la société, c'est peut-être en souvenir de ceux qui ont disparu.

Mais est-ce pour cela que je suis plus digne que Jacques Fesch ? Je dis non. Car je sais que moi, mes frères, une grande partie de cette jeunesse d'après guerre, nous aurions pu être à un certain moment de notre vie à la place de ce garçon.

Ne nous a-t-on pas appris à tuer ?

Si des jeunes rêvent de traverser l'Atlantique ou d'explorer je ne sais quel coin de la terre, ce n'est pas seulement leur esprit d'aventure qui les guide, mais aussi le désir d'évasion pour s'oublier soi-même et le monde dans lequel ils vivent. Je ne m'explique peut-être pas de façon très littéraire, mais je sais que vous comprenez.

Ce n'est pas à 25 ans qu'on peut savoir que le vrai bonheur ne réside pas dans une traversée de l'Atlantique. Pourquoi ne pas donner la chance à Jacques Fesch de rapprendre à vivre ? L'aider à comprendre que le bonheur et la paix ne se trouvent qu'en soi-même. Pourquoi condamner froidement surtout quelqu'un qui représente d'une façon aussi poignante la jeunesse actuelle. (...)

P. DELMAS,
Cusy (*Haute-Savoie*).

Nous demandons à la France...

Je voudrais intituler cette lettre « Nous avons peur pour la France ». Nous avons toujours considéré votre pays comme le pilote de la liberté, mais nous nous interrogeons aujourd'hui avec angoisse sur son sort et sur sa position (...)

Je crois être l'interprète de la majorité des jeunes libéraux de mon pays en demandant à la France de ne pas nous décevoir une fois encore en faisant disparaître de nos esprits et de notre mémoire l'image d'une France « patrie de la liberté et asile des peuples persécutés ».

F. BONETIER,
membre du Comité des Etudiants libéraux de l'Université libre de Bruxelles.

Service civil

Le « Service civil volontaire international » nous prie de faire savoir qu'il ouvre en France trois « Chantiers de Pâques » pour lesquels il fait appel, comme volontaires bénévoles, aux étudiants, membres de l'enseignement, ouvriers, employés, etc.

Ces chantiers sont organisés à :

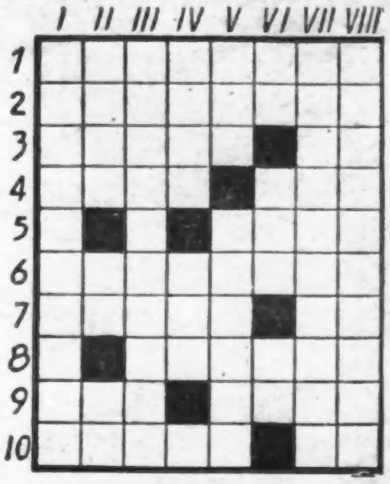
- GALLUIS (S.-et-O.), du 14 au 28 avril, pour l'aménagement d'une maison familiale communautaire qui pourra recevoir des familles peu fortunées pendant les vacances.
- VILLENEUVE-LA-GARENNE (Seine), du 14 au 28 avril, pour aider un groupe de castors à avancer les travaux de construction de leur maison et leur permettre de sortir le plus vite possible de leurs taudis.
- TRINITE-VICTOR (A.-M.), près de Nice, du 14 au 28 avril, pour aménager un foyer de jeunes travailleurs sans famille.

Renseignements : 77, boulevard Jean-Jaurès, à Clichy (tél. PER 68-25).

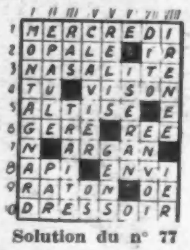
Economie et humanisme

La revue *Economie et Humanisme* organise ses sessions d'été annuelles du 9 au 14 juillet et du 9 au 14 septembre à L'Arbresle (Rhône). Sous le titre général « Pour une démocratie économique », chaque session comporte dix cours constituant une étude d'ensemble des moyens propres à « promouvoir une économie ordonnée au service de l'homme et de la société ». Pour tous renseignements, écrire à *Economie et Humanisme*, La Tourette, Evreux, par L'Arbresle (Rhône).

Mots croisés n° 78



HORIZONTALEMENT : 1. Précède parfois la nymphe. — 2. Petite frégate ou petite goélette. — 3. Plus dense, mais moins haute que la futaie. Parcouru, en allant comme les Arabes. — 4. Annoncé. Quelques années après une période de terreur. — 5. Leur ancienneté est proverbiale. — 6. Au cloître ou à la cuisine. — 7. On en meurt et ce n'est pas drôle. Abréviation, pour un ensemble d'étoiles et de ficelles. — 8. Modifie sans bouleverser. — 9. Appellation familière d'un nombre qu'on trouve dans des tables. Un célèbre anneau fut fait avec son or. — 10. Décomposé en ses éléments typographiques. Suivi de quelques points, c'est une bonne fin de feuilleton.



Solution du n° 77

VERTICALEMENT : I. On peut obtenir d'elle d'intéressantes prévisions météorologiques pour la fin de semaine. — II. Il y a une minute ou quarante-sept heures. Infatigable bavard. Communes au poulet et au chapon. — III. Activité peu loyale, mais fort appréciée des auteurs de romans policiers. — IV. Pas admise. Personne. — V. Pâques ou La Trinité. Engagé, dans ce qui était notre légion étrangère. — VI. Double liquide. Ne laissa pas en place. Un bien peut le suivre aussitôt. — VII. Ses lieutenants mènent une lutte officielle contre certains canidés. — VIII. Egalement peu souhaitable pour une barque, une discussion, une politique.

VACANCES en SAVOIE
LE PAYS DU MONT-BLANC
DES LACS ET DES THERMES
EN MAI, JUIN ET SEPTEMBRE
15 à 30 % DE RÉDUCTION
dans tous les hôtels
Remise gratuite sur demande adressée à
LA MAISON DE SAVOIE
117, Champs-Elysées, PARIS (8e) - Tél. BAL. 29-21
de la brochure :
« 700 hôtels présentent leurs prix de pension tout compris pour l'été 1957 »
(Renseignements également par les bureaux de Tourisme et les Agences de Voyages)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61
Administration, publicité, vente :

ABONNEMENTS :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : **100 francs.**
Suisse : **1 fr. 90.**
Belgique : **18 francs.**
Italie : **250 lires.**

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : **3.000 francs**
Etranger : **3.500 francs**

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.800 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, **Syrie, Libye.**
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U. R. S. S., Yougoslavie.
7.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie, Afrique du Sud.
8.500 fr. - Canada, Etats-Unis.
9.500 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.
12.700 fr. - Australie, Nouvelle-Zélande.
6.400 fr. - Congo Belge, Ethiopie.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, **750 francs**

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur **J.-F. Coblence**

UN NOUVEL
Électrophone portatif
SENSATIONNEL
Toute la Gamme du Son :
TOURNE-DISQUES 3 VITESSES
plus
AMPLIFICATEUR
plus
HAUT-PARLEUR DÉTACHABLE
le tout : **14.750 f.**
EN VALISE DE LUXE

Moteur asynchrone 110/220 volts ★ 2 pointes en saphir véritable (une pour les microsillons, l'autre pour les disques ordinaires) ★ Cellule Piezo réversible avec protection des saphirs ★ Bras extra-léger en plastique moulé (10 gr.) ★ Changement de vitesses (78, 45 et 33 1/3 tours) et réglage de pression pour chaque vitesse ★ Plateau équilibré de précision, friction caoutchouc ★ Potentiomètre logarithmique interrupteur contrôlant le pilot-light ★ Ampli 3 lampes ★ Haut-parleur détachable
Courbe de réponse high-fidelity 40 à 15.000 hertz

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE, 222, rue de Rivoli, Paris** ★ Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS** : 20, r. de la Baume, 4, r. de Vienne, ou 49 r. Vivienne ★ **LILLE** : 9, place de Béthune **LYON** : 23, pl des Terreaux ★ **MARSEILLE** : 26, rue de l'Académie **ROUEN** : 59, rue Jeanne d'Arc ★ **STRASBOURG** : 52, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons.

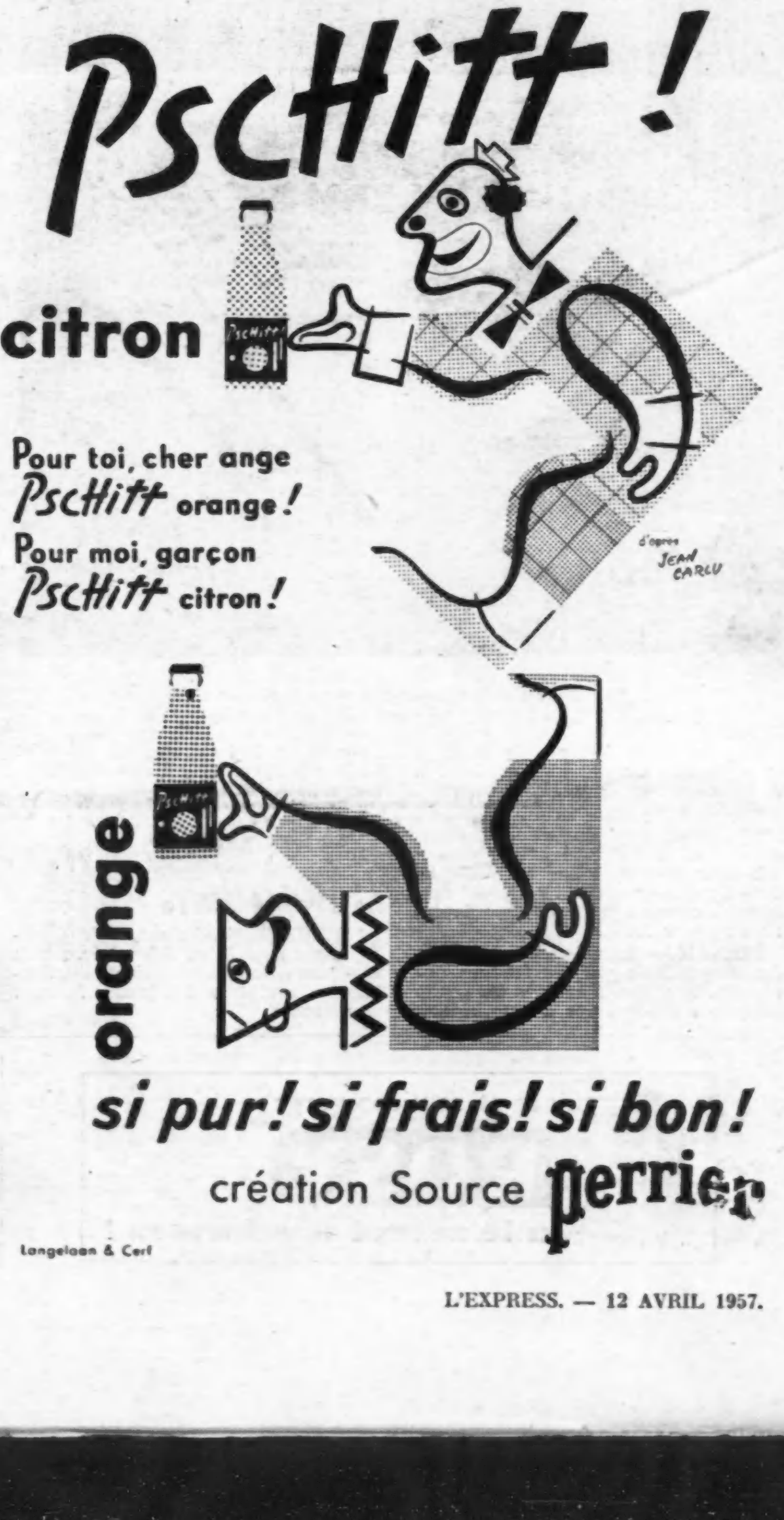
GARANTIE contre tout vice de fabrication
DROIT DE RETOUR

BON DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer l'électrophone complet. Je vous règle : ☐ comptant : 14.750. Ci-joint 15.260 (14.750 + 500 f de frais d'envoi). Si, après essai, je vous renvoie l'appareil dans les 5 jours qui suivront la réception, je serai immédiatement remboursé.
☐ 2 versements : 14.950 f. Ci-joint acompte de 5.000 f. + 300 f. de frais d'envoi soit 5.300 f. Je vous réglerai le solde soit 9.950 f. 5 jours après réception (sauf si après essai je vous renvoie l'appareil dans les mêmes délais, auquel cas l'acompte versé me sera immédiatement remboursé). Ci-joint ☐ chèque ☐ mandat-lettre ☐ chèque postal à v/C.C.P. 7.120.00 Paris.
Cochez ci-dessus ☒ *formule et mode de règlement adoptés.*

GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
222, RUE DE RIVOLI, PARIS

NOM

ADRESSE

EX 4